



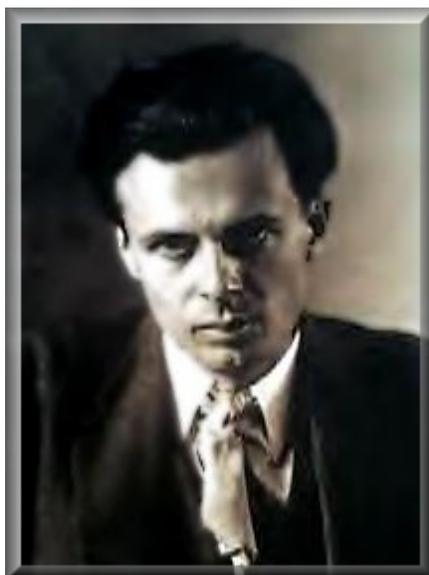
www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Aldous Leonard HUXLEY

(Grande-Bretagne)

(1894-1963)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Le meilleur des mondes*").**

Bonne lecture !

Petit-fils de Thomas Henry Huxley, l'un des plus importants naturalistes du XIXe siècle, fils de l'écrivain Leonard Huxley et de Julia Arnold, frère de Julian Huxley qui allait devenir un biologiste connu pour ses théories sur l'évolution, il est né à Goldaming (Surrey). Il fut un enfant fragile, mais fin d'esprit et doué intellectuellement. Son père, en plus d'être écrivain, exerçait le métier d'herboriste, et Aldous commença à s'instruire dans son laboratoire botanique avant d'entrer à l'école Hillside, dont sa mère fut directrice jusqu'à ce qu'elle tombe gravement malade. À l'âge de neuf ans, il entra dans un internat, celui d'Eton.

Sa mère mourut en 1908, alors qu'il n'avait que quatorze ans. Le même mois, sa sœur, Roberta, trouva la mort dans un accident dont les circonstances ne furent pas été relatées. Trois ans plus tard, il contracta une maladie (keratitis punctata) qui endommagea gravement sa vision. Cette année-là, à l'âge de dix-sept ans, il termina son premier roman qui ne fut pas publié. Son grand frère, Trev, se suicida en 1914. Quasiment aveugle, Aldous fut déclaré inapte au service lors de la Première Guerre mondiale. Une fois rétabli, sa vue resta très basse mais il put étudier la littérature anglaise au Balliol College d'Oxford.

N'étant plus alors entretenu financièrement par son père, il dut gagner sa vie. Pendant une courte période en 1918, il fut employé à l'intendance du ministère de l'Air, mais ne désira pas faire carrière dans l'administration (ni dans les affaires).

et se tourne de façon décisive vers l'écriture à l'âge de vingt ans. Il publie alors des poèmes.

Devenu un jeune homme svelte mesurant plus d'un mètre quatre-vingt, connu pour sa gentillesse, il était cependant l'un des plus brillants intellectuels de sa génération en Angleterre. Il avait vingt-cinq ans quand il collabora à l'"Athenaeum". Déjà reconnu comme satiriste et chroniqueur pendant la Première Guerre mondiale, il passa la majeure partie de son temps à Garsington Manor, propriété de Lady Ottoline Morrell fréquentée par la jeunesse dorée et le milieu artistique. Il y rencontra, entre autres, Bertrand Russell, Virginia Woolf, T.S. Eliot, Nijinski, Ludwig Wittgenstein. Il y fit aussi connaissance de Maria Nys, une Belge avec laquelle il se maria en 1919 et eut un fils, Matthew, qui allait devenir épidémiologiste.

Son besoin d'argent le conduit à mettre en application ses talents littéraires.

Il se tourna d'abord vers la poésie :

(1918)

"La défaite de la jeunesse"

Recueil de poèmes

"Leda"

(1920)

Recueil de poèmes

Devenu journaliste et critique d'art, Aldous Huxley voyagea et fréquenta l'intelligentsia européenne de l'époque, rencontrant en particulier les surréalistes à Paris.

Il se livra à des observations critiques de la haute société anglaise :

“Crome yellow”

(1921)

“Jaune de chrome

(1928)

Roman

«Crome» est le nom de la maison de campagne du riche Henry Wimbush, et c'est là que le héros, un jeune et timide poète amoureux de la nièce du maître de maison, séjourne comme invité. Dennis, tout en courtisant Anne, nous fait faire la connaissance de personnages fort originaux. Priscilla Wimbush s'adonne à l'occultisme, passe son temps à dresser les horoscopes des bridgeurs ou à parier aux courses. Son amie, Jenny Mullion, vieille fille qui s'isole dans la tour d'ivoire de sa surdité, emplit de caricatures ses carnets intimes. Henry Wimbush est un esthète : il ne jure que par les primitifs italiens, rédige l'histoire de ses ancêtres et inflige à la compagnie la lecture de son manuscrit dont le ton romanesque rappelle un XVIII^e siècle désuet. Son ancien camarade de collège, Mr. Scogan, empêche Dennis de courtiser Anne en lui exposant ses principes rationalistes pour un gouvernement idéal. Anne est le seul personnage qui ait pour philosophie de «*jouir des plaisirs de la vie et d'en fuir les souffrances*». Un esprit très mûr se cache derrière sa grâce enfantine, aussi préférera-t-elle le peintre Gombauld au jeune idéaliste qui lui parle de la vanité de l'existence. Dans cette galerie de types de conceptions de l'existence que traverse Dennis, Ivan et Mary représentent la volonté de liquider les préjugés sexuels. Féru de psychanalyse, de cubisme et de contrôle des naissances, la jeune Mary n'en est pas moins une petite innocente refoulée. Ivan lui révèle l'amour physique et l'aide à se dégager de son éducation puritaine, mais c'est pour la laisser en proie à une «*détresse nouvelle et profonde*» au lieu de lui apporter la paix qu'elle escomptait. À l'issue du grand bal donné au village, Dennis surprend Anne dans les bras de Gombauld. Tout à sa jalousie, il court au sommet de la vieille tour pour se suicider. La rencontre opportune de Mary, qui le console en lui confiant son propre chagrin le sauve. Il se contraint à quitter ses hôtes, regrettant en vain son départ quand Anne, déçue par le peintre, esquisse un mouvement pour revenir à lui.

Commentaire

L'intrigue sentimentale ne fut qu'un prétexte qui permit à Huxley de dresser une galerie de portraits modernes, de peindre un monde creux dans lequel les aspirations spontanées se font difficilement jour, de se livrer à une raillerie, une satire amusée du milieu du manoir Garsington, une évocation sceptique et d'un comique paradoxal de la société cosmopolite et blasée des années 1920.

La prose subtile des dialogues se double d'une ironie amusée dans la description : le vieux Scogan ressemble ainsi à «*l'un de ces oiseaux-lézards de l'ère tertiaire*» ; l'aristocrate Wimpole «*au visage de chapeau melon*» regrette que tous les villageois ne soient pas morts car il aurait eu le plaisir plus agréable de lire le récit de la fête !

Léger par élégance, mondain plus que désillusionné, l'auteur créa un monde encore charmant et riant, tandis que sa critique allait bientôt se faire plus âpre dans «*Marina di Veza*». Lorsque le livre parut en 1921, l'après-guerre crut qu'elle avait trouvé son romancier au même titre que Morand ou Giraudoux. Par la fantaisie, la grâce et l'écriture, cette satire nuancée d'une Angleterre puritaine et esthète constituait un début remarquable.

Aldous Huxley eut une brève relation avec la riche héritière et poète britannique Nancy Cunard qui influença plusieurs de ses romans : elle fut le modèle de Myra Viveash dans «*Antic hay*» (1923) et de Lucy Tantamount dans «*Point counter point*» (1928) («*Contrepoint*»).

“Mortal coils”
(1922)
“Dépouilles mortelles”

Recueil de nouvelles

“Antic hay”
(1923)
“Cercle vicieux”
(1932)

Roman

La scène se passe dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale. Le cadre est celui de la bohème londonienne. Les personnages sont des intellectuels à la dérive, des artistes qui font des expériences sans y croire, des femmes du monde qui tentent d'oublier dans une vie de plaisir la vie ou les déboires de leurs relations amoureuses. Dégagés des soucis de l'existence quotidienne, ils n'ont rien de mieux à faire que d'interminables discussions.

Commentaire

Pour cette satire malicieuse des coteries littéraires bohèmes, Huxley prit ses modèles parmi ses contemporains, comme Wyndham Lewis ou Phillip Heseltine, et les transforma en caricatures, Coleman, Shearwater ou Mr. Boldero. La raillerie s'unit à la méditation, le paradoxe à la révolte, mais l'atmosphère est gaie. Il y a tant de discussions que le roman paraît une parodie des dialogues platoniciens.

Par rapport à *“Jaune de chrome”*, le roman marqua un progrès dans l'écriture, dans le brillant, mais aussi dans le pessimisme et le sérieux qui allaient assombrir *“Marina di Vezza”*. La dichotomie entre la philosophie de la vie et la philosophie de l'esprit apparaît. Théodore Gumbriel, l'homme de bonne volonté et de bonne humeur, préfigurait non seulement Irène Aldwinkle, mais surtout Mark Rampion qui allait être, dans *“Contrepoint”*, le porte-parole du philosophe Huxley.

“On the margin”
(1923)
“En marge”
(1945)

Essai

“Those barren leaves”
(1925)
“Marina di Vezza”
(1938)

Roman

Mrs. Aldwinkle dont l'obsession est de saisir l'instant qui passe et d'en extraire tout le suc de la vie, qui chasse le lion, parle sans cesse d'amour et porte aux liaisons de ses amis un intérêt qui traduit sa soif personnelle et pathétique de romanesque, qui, par snobisme ou par complexe, professe pour les artistes et leurs oeuvres une admiration débordante, et oblige sa nièce, Irène, qui a des doigts de fée,

à peindre et à écrire des poèmes, réunit des invités dans sa villa italienne. Pour la nièce, le jeune lord Howenden oublie son désir d'aider la démocratie qui lui avait fait accompagner à Rome le leader du parti travailliste qu'il admire. C'est par rapport à la santé morale et à l'innocence de la nièce que se définit Mary Thirplow, cette intrigante dure et astucieuse qui joue les ingénues à l'arrivée de Mr. Calamy, le jeune premier qui est un mondain repenté et revenu des plaisirs frivoles des salons, afin d'en faire son amant. C'est par rapport à la jeunesse et à l'honnêteté de la nièce que nous jugeons Mr. Cardan, ancien amant de l'hôtesse et parasite sans honte, qui tente d'épouser une héritière idiote pour assurer ses vieux jours, celle-ci, dans l'un des épisodes comiques du roman, lui mourant entre les doigts. Mais l'ironie de l'auteur épargne le jeune poète Francis Chelifer, qui, victime d'un accident, est un jour apporté par le flot sur la plage à Mrs. Aldwinkle. Ces circonstances romantiques la font s'énamourer du jeune homme qu'elle poursuit de ses assiduités, tandis qu'il lui échappe, en chair et en esprit ; le souvenir de ses anciennes amours lui donne la force de quitter Marina di Veza pour retourner diriger outre-Manche sa *"Gazette de l'amateur des lapins"*. Fuite du poète, retraite de Mr. Calamy dans l'isolement d'une chaumière, quête éperdue du bonheur dans l'instant par l'hôtesse quadragénaire, la solution ne semble se trouver que dans l'attitude d'Irène : confidente de sa tante, elle la domine sans cesse ; vraie jeune fille moderne, elle a lu Freud et les traités de sexualité, mais garde son bon sens et son innocence sans la moindre fausse pudeur.

Commentaire

Comme *"Jaune de chrome"*, ce roman, dont l'action n'est qu'érotisme et villégiature, nous présente des personnages de l'aristocratie et de l'intelligentsia britanniques qui parlent plus qu'ils n'agissent, le titre anglais s'appliquant à eux.

Visiblement influencé par Proust et plus encore par Anatole France, de l'emprise duquel ici il se dégage mieux que dans ses ouvrages précédents, Huxley déploie un talent souple et une aisance verbale qui lui permettent de faire une satire pleine d'esprit, quoique facile, d'une époque portée par l'anarchie morale au gré des modes nouvelles. Son ironie est parfois amère, le récit plus âpre que dans *"Jaune de chrome"*.

"Jesting pilate"

(1926)

"Tour du monde d'un sceptique"

Essai

"Point counter point"

(1928)

"Contrepoint"

(1930)

Roman

S'entrecroisent les destins de quelques membres de l'intelligentsia londonienne.

Le critique littéraire Walter Bidlake est un être faible et confus qui ne parvient pas à satisfaire sainement ses instincts et mène une existence vide. Son père, John, jadis artiste et amant à succès, ne peut rien opposer à l'horreur de voir décliner son pouvoir créateur quand une maladie le terrasse. Tout à sa jouissance irresponsable, il n'a jamais été d'aucun secours à son fils. Malgré sa bonté et son réel sens esthétique, la mère de Walter s'est également révélée incapable de l'aider. Abandonné à lui-même, il trouve dans sa maîtresse, Marjorie, une autre épouse bourgeoise et harassante au lieu d'une compagne agréable. Elle n'a en effet jamais eu le courage de concilier ses besoins sexuels et ses aspirations spirituelles ; elle a quitté son mari à cause de sa perversion, mais la peur d'être

enceinte l'empêche de satisfaire Walter. Celui-ci se tourne vers la soeur de son ancienne maîtresse, Hilda Tantamount, mais Lucy ne vit que pour l'intrigue et les parties fines, et prend plaisir à le torturer. Elle est la fille d'un grand biologiste, lord Edward, qui représente les limitations de la science appliquée aux problèmes complexes du coeur humain et n'a pu établir de relations personnelles dignes de ce nom. L'autre représentant de la vieille génération, Sidney Quarles, travaille à un ouvrage sur la démocratie qu'il ne terminera jamais, tandis que son épouse accepte avec une dignité et une patience toutes chrétiennes les infidélités de son mari avec une jeune Londonienne. Philip Quarles, le beau-frère de Walter, personnifie l'esprit encyclopédique et brillant qui sait tout et ne ressent rien, dont la sécheresse pousse sa femme, Elinor, à s'intéresser à Everard Berley qui est le chef d'une organisation fasciste dont le magnétisme personnel n'a d'égal que son amour du pouvoir et son mépris des masses. Le danger qu'il représente amène Frank Midge, l'aide de laboratoire de sir Edward, à préparer son meurtre avec Maurice Spandrell. Frank Midge agit par haine et par conviction politique. Spandrell, dont le beau-père est un général idiot et pompeux, représente le véritable nihiliste auquel le remariage de sa mère a inspiré le dégoût de l'existence. D'autres personnages méprisables ou impuissants abondent, réunis par d'extraordinaires coïncidences. Ainsi Burlap, le directeur du "Monde littéraire", utilise des propos mystiques pour séduire de jolies femmes naïves ; sa liaison avec Béatrice Gilray est ainsi un mélange de sensualité et de pensées éthérées. Le peintre Mark Rampion est l'anti-Quarles. D'origine fort humble, il a su trouver un style de peinture et d'existence qui exprime le jeu harmonieux des différentes composantes de la vie. Sa femme, Mary, appartenant à la meilleure aristocratie, l'a épousé par amour, et leur bonheur illustre leur attitude saine et spontanée.

Commentaire

Cette autre satire sociale, d'une intelligence aiguë, celle d'un microcosme londonien, est le miroir d'un univers défaillant, une coupe faite à travers un milieu intellectuel et une haute bourgeoisie déprimée qui s'étourdit de plaisir à la veille d'une catastrophe pressentie, une vision de la vie contemporaine dont les activités sont généralement nuisibles ou sans valeur. Huxley, considéré alors comme un moraliste et un intellectuel désincarné, y a dépeint de ses contemporains avec une lucidité cruelle. Bien que Philip Quarles paraisse infiniment plus attrayant que Rampion, le romancier l'a rendu stérile par trop de lucidité et il n'est pas le modèle qu'il nous présente. Le peintre Mark Rampion est en fait le seul personnage sympathique, et il représente une existence libre, l'esquisse d'une philosophie humaniste à la mesure de notre époque, l'équilibre entre l'animal et le spirituel. Le romancier lui a donné les traits de son ami, David Herbert Lawrence dépouillé de ses exagérations.

Car le roman est aussi un roman à clés multiples où l'on reconnaît en Burlap John Middleton Murry, en Quarles l'auteur lui-même, tandis qu'un au moins des portraits est tiré de la littérature : Spandrell, c'est Baudelaire, dont la motivation est éclairée par la psychanalyse 'Contrepoint', où on sent les influences entrecroisées de Joyce, de Gide ('*Les faux-monnayeurs*'), de Proust, de Virginia Woolf, fut aussi une révolte contre les formes traditionnelles du roman. Huxley, dont ce fut peut-être l'expérience la plus poussée, tenta d'adapter à une action romanesque essentiellement dynamique la technique du point de vue multiple. Son romancier dit vouloir rendre «*toute la gamme de la pensée et des sentiments, dans un rapport organique avec un air de valse ridicule. Mettre cela dans un roman ! Comment ? Les transitions brutales sont faciles. Il faut seulement un nombre suffisant de personnages et des intrigues parallèles, en contrepoint... De cette façon vous pouvez faire des modulations sur tous les aspects de votre thème, composer des variations dans des états d'âme aussi différents que vous voudrez.*» Le roman était ainsi une brillante démonstration de l'art du contrepoint.

Le roman eut un fort succès. La plupart des critiques s'accordèrent pour y voir non seulement la grande réussite artistique de Huxley, mais un des livres les plus caractéristiques de l'esprit de la génération de 1930. «Ce n'est pas un roman-fleuve, c'est plutôt un roman-somme», en a dit André Maurois.

“Do what you will”

(1929)

“L’ange et la bête”

(1951)

Essai

Huxley établit une liaison entre appréciation de la littérature et acceptation d'une philosophie. Sans suivre Lawrence dans son mysticisme cosmique et sanglant, sans même pouvoir par tempérament partager son harmonieuse spontanéité, le puritain détroqué qu'il était alors s'intéressa à Pascal, son attitude sévère envers lui rappelant celle de Valéry.

Il reprocha à Wordsworth de n'avoir pas vu suffisamment le caractère effrayant et absurde de la nature.

Il se pencha sur la conduite torturée de Baudelaire, tout en se montrant plus attiré par la vision de Blake ou par celle de D. H. Lawrence.

“Vulgarity in literature”

(1930)

“De la vulgarité en littérature”

Essai

“Music at night”

(1931)

“Musique nocturne”

(1948)

Essai

C'était un aveu d'impuissance et une tentative de synthèse.

“Texts and pretexts”

(1932)

“Textes et prétextes”

Recueil d'essais critiques

Dans une anthologie commentée, Huxley entendait donner *“La divine comédie”* de notre époque en puisant dans la poésie de tous les temps parce qu'il n'était plus capable de créer. Et pourtant le critique assemblait un édifice qui voulait englober tous les aspects de l'existence humaine. Son choix se porta surtout sur les poètes anglais ; il affectionnait en particulier les auteurs du XVII^e siècle et son arrière-grand-oncle Matthew à cause de son classicisme sans illusions.

Commentaire

C'était un autre aveu d'impuissance et une autre tentative de synthèse.

“Brave new world”
(1932)
“Le meilleur des mondes”

Roman de 280 pages

Dans un avenir qui se trouve dans l'ère de Ford (vers 2500), la civilisation de la machine reçoit sa pleine puissance des progrès de la biologie et une utopie entièrement rationalisée est réalisée : pour préserver le bonheur, les humains naissent en éprouvettes et sont conditionnés pour se sentir à l'aise dans une des castes dont chacune a une place bien déterminée dans la société, l'affectivité humaine est entièrement neutralisée, la drogue du soma est distribuée, etc. La trame du roman est constituée par le destin tragique de quelques individus qui n'entrent pas dans les cadres prévus : Bernard Marx, qui appartient à la caste supérieure mais n'en est pas moins handicapé et, surtout, John le Sauvage qui, né dans une réserve des Indiens du Nouveau-Mexique, nourri de christianisme et de Shakespeare, s'oppose à l'Administrateur Mondial, Mustapha Menier, pour réclamer le droit au malheur.

Notes

(la pagination est celle de l'édition dans Presses-pocket)

22

- *N.F.* : pour *Notre Ford*, la nouvelle ère du meilleur des mondes ayant pour point de départ la première construction en série (le Modèle T, voir 43,71, la célébration du Tacot, 100) par le pionnier de l'industrie automobile américaine, Henry Ford (1863-1947), dont le nom a aussi été choisi parce qu'il permet la paronomase entre Ford et Lord (*Seigneur*, désignation de Dieu), entre *Our Ford* et *Our Lord* ; d'où le *signe de T* à la place du signe de croix (43, 72, 100), *sa Forderie* (51), *Charing-T* au lieu de Charing-Cross (78), *Big Henry* au lieu de Big Ben (99), *Ford soit loué* (99), *mon Ford* (121).

24

- *Alpha, Bêta, Gamma, Delta, Epsilon* : les premières lettres de l'alphabet grec qui désignent, selon un ordre décroissant, les différentes castes.

26

- *bokanovskifier* : mot créé, comme il est nécessaire de le faire quand on parle de choses nouvelles.

28

- *morula* : premier stade embryonnaire, représenté par la segmentation de l'œuf fécondé sous forme d'une petite sphère à surface mamelonnée.

29

- *lupique* : qui a la couleur rouge que donne le lupus, maladie cutanée chronique à tendance envahissante et ulcérate.

30

- *placentine* : succédané du placenta.

- *thyroxine* : l'une des principales hormones thyroïdiennes.

- *corpus luteum* : glande endocrine qui se forme temporairement dans le follicule ovarien après l'ovulation et qui secrète la progestérone.

- *ajutage* : dispositif à un ou plusieurs trous s'adaptant à l'orifice d'une canalisation, permettant de modifier l'écoulement d'un fluide.

- *liquide pituitaire* : produit par la muqueuse pituitaire qui tapisse les fosses nasales et les sinus de la face.

37

- *conditionnement néo-pavlovien* : par allusion à l'étude du réflexe conditionné menée par le physiologiste et médecin russe Pavlov (1849-1936).

- *viscose* : solution colloïdale de cellulose et de soude qui donne des fibres de rayonne, de fibranne et aussi de la cellophane.

- *aryen* : à partir du nom d'un peuple de l'Antiquité qui envahit le Nord de l'Inde, désignation du groupe humain formé de grands dolichocéphales blonds que certaines conceptions racistes considèrent comme supérieurs aux autres.

38

- *in-quarto* : livre dont la feuille, pliée en quatre, donne huit pages.

- *serveuse* : *chariot distributeur* serait une meilleure traduction de *server*.

42

- *vivipare* : se dit d'un animal dont l'œuf se développe complètement à l'intérieur de l'utérus maternel, de sorte qu'à la naissance le nouveau-né peut mener une vie autonome.

43

- *George Bernard Shaw* : écrivain irlandais d'expression anglaise (1856-1950) qui s'est signalé par sa critique du monde contemporain, sa dénonciation des injustices sociales.

- *signe de T* : à la place du signe de croix (voir 72).

46

- *Comme je suis content d'être un Bêta* : la traduction littérale de l'anglais permet un jeu de mots comique en français puisque *bêta* désigne familièrement une personne bête, niaise.

- *assa foetida* : gomme résine d'une odeur désagréable, utilisée en médecine comme anti-spasmodique.

48

- *Ballatelle Centrifuge* : traduction de *Centrifugal Bumble-puppy*, le mot anglais comme le mot français étant inventés mais suggérant tous les deux un cylindre qui se met à tourner très vite et sur les parois duquel on se trouve plaqué par la force centrifuge.

51

- *sa Forderie* : nom d'un des représentants de Ford, un des dix administrateurs mondiaux, l'administrateur résident de l'Europe occidentale (voir 52).

52

- *Harappa* : site du Pakistan, éponyme d'une civilisation rurale caractérisée par des cités aux murs de briques et à l'urbanisme régulier, qu'on a qualifiée de *civilisation de l'Indus* et qui a dû connaître son apogée vers la fin du III^e millénaire avant notre ère.

- *Ur* : cité sumérienne dont le site a été occupé dès les temps préhistoriques et qui aurait été la patrie d'Abraham.

- *Thèbes* : la ville de Haute-Égypte, capitale de l'Empire égyptien à son apogée (XX^e siècle avant J.-C.) et non la ville de Grèce, pourtant elle aussi très ancienne.

- *Babylone* : ville de Mésopotamie (Irak actuel) qui date du XXIII^e siècle avant J.-C..

- *Cnossos* : ancienne ville de Crète, centre de la civilisation crétoise (III^e et II^e millénaires avant J.-C.

- *Mycènes* : ancienne ville de Grèce, foyer de la première civilisation hellénique.

- *Gotama* : Siddharta Gotama, surnommé Bouddha (*l'éveillé*).

- *l'Empire du Milieu* : la Chine.

58

- *monogamie* : le fait de n'avoir qu'une seule femme, qu'un seul mari à la fois.

- *axiomatique* : qui a le caractère d'un axiome, une vérité indémontable mais évidente.

61

- *musant* : badinant, plaisantant avec enjouement et légèreté.

62

- *pneumatique* : souple, compressible, flexible, élastique, comme l'est un pneumatique gonflé à l'air comprimé.

64

- *ectogenèse* : du grec *ektos*, *en-dehors*, et de *genèse*, *naissance*, terme général qui désigne toute naissance d'un être humain hors de l'utérus ; on dit aujourd'hui *fécondation in vitro* (F.I.V.).

65

- *libéralisme* : ensemble des doctrines qui tendent à garantir les libertés individuelles dans la société.

66

- *le Kurfürstendamm* : longue avenue de Berlin.

- *Huitième Arrondissement* : quartier de Paris.

- *bombes à anthrax* : qui répandent des microbes provoquant des furoncles (guerre bactériologique).

70

- *ceinturon malthusien*, par allusion à Malthus, économiste britannique (1766-1834) dont la doctrine (le malthusianisme) est fondée sur l'idée que la population croît plus vite (progression géométrique) que les subsistances (progression arithmétique) provoquant ainsi un déséquilibre qui conduit l'humanité vers la famine ; pour ramener l'équilibre, il distingue des moyens destructifs (épidémies, guerres, qui sont d'ailleurs entraînées par le déséquilibre) et préventifs (restriction volontaire de la natalité) ; c'est ce dernier élément qui explique le *ceinturon malthusien* (qui contient des préservatifs), les *Blues malthusiens* (97) et les *exercices malthusiens* qui empêchent la grossesse (98 *les précautions anticonceptionnelles*, 140).

73

- *renfrognot* : déformation plaisante de *renfrogné*, contracté par le mécontentement, fâché, maussade.

- *soma* : à partir du nom hindi d'un narcotique utilisé par les anciens Hindous, *succédané de l'alcool et des autres narcotiques* (Huxley, 16), *médicament parfait... euphorique, narcotique, agréablement hallucinatoire*.

78

- *Charing-T* : création plaisante car la gare actuelle de Londres s'appelle Charing-Cross mais *cross* ne désigne pas alors la croix du christianisme mais signifie *croisement, carrefour*..

81

- *cryptogame* : champignon.

- *lucane* : insecte coléoptère.

82

- *surfaces de Riemann* : pure fantaisie car de telles surfaces sont la conséquence de la théorie des fonctions de variable complexe que ce mathématicien allemand a établie.

- *Pelote-Escalator* : mauvaise traduction d'*Escalator Five Courts* ; il s'agirait plutôt de tennis que de pelote basque, qui se jouerait sur les escaliers mécaniques.

83

- *aphidiens* : nom scientifique des pucerons.

96

- *sexophonistes* : calembour déformant *saxophonistes*.

- *petite mort* : perte de conscience dans l'orgasme.

- *déturgescence* : dégonflement du pénis après l'éjaculation.

98

- *'Aphroditæum* : club placé sous le patronage d'Aphrodite, déesse de l'amour.

99

- *Big Henry* : en l'honneur de Henry Ford.

101

- *Rû Social* : mauvaise traduction de *Social River*, le ru (orthographe correcte) étant un petit ruisseau.

- *Tacot ardent* : sacralisation du Modèle T de Ford.

102

- *galvanique* : par référence aux courants électriques continus de basse tension étudiés par Galvani (voir aussi 190).

104

- *Orginet-Porginet* : mot composé, traduction d'"*Orgy-Porgy*", qui justifie l'orgie, même si les débauchés sont identifiés aux porcs.

107

- *Paume-Escalator* : mauvaise traduction d'*Escalator Squash Racquets Courts* ; il peut très bien s'agir de l'attraction appelée *Pelote-Escalator*, 82.

121

- *brachycéphale* : qui a le crâne arrondi, presque aussi large que long.

123

- *Zuni* : langue des Indiens du même nom qui vivent au Nouveau-Mexique.
- *Athapascan* : langue d'Indiens qu'on trouve de la côte arctique au Rio Grande.

125

- *octavon* : personne qui a un huitième de sang noir
- *pueblo* : *village* en espagnol.
- *Malpais* : *Mauvais Pays* en espagnol.
- *mesa* : *table*, ici *plateau* en espagnol.

134

- *serpentinement* : traduction de *snakily*.

140

- *mescal* : mot zuni désignant une boisson extraite du peyotl et contenant un hallucinogène.
- *peyotl* : mot nahuatl désignant un cactus.

141

- *streptocoque* : nom générique de bactéries.
- *nick'lé* : nickelé, fait en métal ou en alliage recouvert de nickel et, de ce fait, très propre.

169

- *zipfuret* : traduction de *hunt-the-slipper*.

192

- *gemmés* : comme ornés de pierres précieuses.

202

- *magnanimité* : grandeur d'âme, noblesse, clémence, générosité.

210

- *trypanosomiase* : nom générique des maladies humaines (maladie du sommeil...) ou épizootiques (maladie de la tsé-tsé, dourine...) dues aux diverses variétés du trypanosome (protozoaire, parasite du sang).

219

- *concupiscence* : penchant aux plaisirs des sens.

219

- *Centaures* : êtres fabuleux, mi-humains, mi-chevaux.

225

- *camus* : qui a le nez court et plat.

227

- *un tantinet* : traduction de *a trifle*, un tout petit peu.

232

- *dolichocéphale* : qui a le crâne allongé.

235

- *propitiatoire* : pour rendre propice, pour amadouer (voir aussi 282).

239

- *barytonnées* : dites avec une voix qui tient le milieu entre le ténor et la basse.

249

- *truisme* : vérité d'évidence.

250

- *hétérodoxe* : qui n'est pas orthodoxe, qui n'est pas conformiste.
- *galvaniser* : électriser au moyen du courant galvanique, animer d'une énergie soudaine, souvent passagère.

253

- *je vous en fiche mon billet* : je vous l'affirme, je vous le certifie.

258

- *existence phénoménique* : fondée sur des phénomènes, des perceptions.

263

- *sarcler* : débarrasser un terrain des herbes nuisibles avec un outil.
- *houe* : pioche à lame assez large.

265

- *les capsules surrénales* : glandes endocrines (la corticosurrénale et la médullosurrénale) situées sur le sommet des reins.

278

- *méconfort* : archaïsme pour *inconfort*.

284

- *turpitude* : bassesse, ignominie.

LA PRÉFACE :

7

- *rapétasser* : rapiécer sommairement un vêtement, remanier un texte.

8

- *Penitente* : mot espagnol, le pénitent, celui qui s'impose volontairement des pratiques de pénitence.

- *pyrrhonien* : sceptique, comme l'était le philosophe grec Pyrrhon.

9

- *Henry George* : homme politique américain (1839-1897) qui préconisa l'instauration d'une taxe unique sur la plus-value comme le moyen de lutter contre le bénéfice réalisé par les propriétaires fonciers.

- *kropotkinesque* : inspirée par les idées de l'anarchiste russe Kropotkine.

10

- *la Fin dernière* : la Mort.

- *Tao* : en chinois, la raison, l'être suprême.

- *Logos* : en grec, la parole, la raison.

- *Brahman* : en sanscrit, entité suprême.

12

- *Babeuf* : révolutionnaire français qui proposa un égalitarisme absolu (1760-1797).

14

- *Procuste... le lit* : par analogie avec un brigand qui allongeait ses victimes sur un de ses deux lits de dimensions différentes : les grands sur le petit, les petits sur le grand ; pour les mettre aux dimensions du lit, il coupait les pieds des grands et il tirait les membres des petits.

17

- *eugénique* : ou *eugénisme*, science qui étudie et met en œuvre les méthodes susceptibles d'améliorer les caractères propres des populations humaines, essentiellement fondée sur les connaissances acquises en hérédité.

- *soma* : voir la note pour 73.

- *hypnopédie* : voir note pour 43.

19

- *les harmoniques de l'écriture* : par analogie avec les sons harmoniques qui sont les multiples entiers d'un son de référence ou son fondamental.

Analyse

La tentation a toujours été grande, parmi les penseurs, d'offrir à l'humanité une solution simple et totale aux problèmes qui la font souffrir et, aux époques de crise de conscience, on voit fleurir les utopies. Aussi notre temps compte-t-il nombre de ces projets où est défini un bonheur dont pourtant on se méfie de plus en plus car il semble bien qu'on ne puisse l'obtenir qu'au prix de la liberté.

Parmi ces œuvres qui peignent l'utopie pour mieux la dénoncer, qui donnent de l'avenir une vision pessimiste, la plus célèbre est sans doute *Le meilleur des mondes* (*Brave new world*) que l'écrivain anglais, Aldous Huxley, publia en 1932, œuvre dont il semble cependant qu'on n'ait guère gardé le souvenir que pour la référence obligatoire qu'on y fait, dans le langage courant, chaque fois qu'il est question de *bébé-éprouvette* !

En fait, la contre-utopie d'Huxley présente la destinée tragique de celui qui refuse cette société future dont le tableau s'impose par sa plausibilité et par l'ironie qui l'anime. C'est une très forte satire de

l'américanisation du monde, comme du culte positiviste de la science. Mais ce qui compte surtout dans cette œuvre, c'est le débat fondamental qui s'y déroule entre le guide et le poète, entre les valeurs de la société de demain et celles de la nôtre.

Intérêt de l'action

Dans *Le meilleur des mondes*, est décrite une société future qui pouvait être très étonnante en 1932, qui le demeure encore considérablement et dont les caractéristiques ont été établies par l'auteur avec la rigueur d'une démonstration scientifique. Aussi est-ce bien un roman d'anticipation, un roman de science-fiction, même si Aldous Huxley a toujours refusé cette étiquette, n'étant qu'un autre de ces grands écrivains qui ne se servent de ce genre que pour régler des comptes avec la société. Mais il en est devenu un classique et il a grandement contribué à l'améliorer.

La science-fiction privilégie le thème des sociétés futures. Ensemble de conjectures rationnelles, elle s'emploie en particulier à concevoir d'autres systèmes sociaux où triomphe la raison, c'est-à-dire des utopies. Huxley n'est donc pas original, mais son utopie est créée à partir des éléments que fournit le XXe siècle où, le plus souvent, en fait, les utopies sont décrites dans des oeuvres qui en dénoncent les dangers, des anti-utopies, ou contre-utopies, ou dystopies. *Le meilleur des mondes* en est une et demeure la plus puissante, la plus efficace, qui ait été écrite.

On a pu dire qu'Aldous Huxley était un esprit trop intellectuel pour faire un bon romancier. Il est vrai que sa création n'est pas le fruit d'une riche imagination mais plutôt celui d'une habile observation et d'une audacieuse anticipation. Cependant, il ne manque pas d'habileté narrative.

L'intrigue, dit-on, ne méritait pas, aux yeux de l'intellectuel qu'était Aldous Huxley, une attention primordiale. Il n'empêche qu'elle est bien construite et que l'exposé d'idées qu'est *Le meilleur des mondes* est tout de même intégré à un véritable roman, qui est même le déroulement d'une inéluctable tragédie.

Le roman s'impose d'abord comme un exposé d'idées, car son début nous fait découvrir la société de 2540, entièrement rationalisée, l'État mondial créant artificiellement les individus et les programmant de leur naissance à leur mort en neutralisant complètement leur affectivité. On fait la visite du *Centre d'Incubation et de Conditionnement* (chapitre 1) et de la pouponnière où l'on éduque par l'hypnopédie (chapitre 2). Surtout, on entend une justification, par l'Administrateur Mondial, Mustapha Menier, de l'établissement de la nouvelle civilisation dont la devise est *Communauté, Identité, Stabilité*, cette dernière étant maintenue en particulier par la drogue miracle qu'est le soma (chapitre 3). Ce tableau, s'il présente surtout un intérêt documentaire et un intérêt philosophique, est nécessaire car il montre les fondements du Meilleur des mondes. Mais on découvre déjà un personnage, Lenina, qui travaille dans le laboratoire, qui a un rendez-vous avec un collègue, Foster (page 35), puis qui se montre intéressée par Bernard Marx (page 63), un psychologue (page 52).

Or celui-ci, victime d'une erreur qui a fait de lui un avorton, qui est de ce fait solitaire et réfractaire aux Groupes de Solidarité, est le grain de sable dans les rouages bien huilés de cette machine qu'est la société (page 60), car il faut bien que des erreurs y surviennent pour que naisse une histoire, pour qu'il y ait un roman dont la trame est constituée par le destin tragique de quelques êtres qui n'entrent pas dans les cadres prévus. Il se sent un paria, comme en est un aussi, à cause d'un excès mental, son ami, l'écrivain Helmholtz Watson (page 87). On peut dire que c'est avec le mystère de l'émotion de Bernard Marx à des propos tenus sur les qualités physiques de Lenina (page 63) que l'intrigue commence.

Elle prend forme quand celui-ci, demandant à son Directeur de viser l'autorisation de visiter avec elle la Réserve à Sauvages du Nouveau-Mexique, apprend que son supérieur y est allé lui-même vingt-cinq ans auparavant avec sa compagne qui s'y est perdue (pages 116-117 : seule aventure encore possible en ce monde). Les deux jeunes gens découvrent le *pueblo* de Malpais, la misère, la décrépitude des vieillards, la condition des femmes, les rites et, surtout, un beau jeune homme blond qui parle anglais et qui plaît à Lenina, John, et sa mère, Linda, dont ils apprennent qu'elle est l'ancienne compagne du directeur (page 136), qu'elle a été rejetée par les Indiennes pour son libertinage comme le garçon s'est vu refuser l'initiation, qu'elle a essayé d'éduquer son fils qui le sera surtout par un livre contenant les oeuvres de Shakespeare, mécontent de la voir unie à l'Indien Popé.

Comme Bernard apprend que le directeur veut le faire exiler en Islande pour son non-conformisme, il ose entreprendre de les amener dans le Meilleur des mondes pour, en se vengeant, retourner son sort de façon décisive.

John est alors - vieille recette de la fiction - l'*outsider*, le *survenant*, qui peut voir les défauts d'une société, invisibles à ses membres, et l'inciter à remettre en question ses valeurs. Il est même le Sauvage introduit dans un monde sophistiqué, comme déjà chez Voltaire, par exemple, avec l'Ingénu, le Huron, etc.. Lui, qui n'était pas accepté dans la société des Amérindiens, qui est tombé amoureux de Lenina (pages 160, 164-165), est d'abord considéré par le Tout-Londres, que Linda dégoûte, comme un «*être délicieux*» (page 175). Occasion donnée au lecteur de continuer à découvrir cette société et à Bernard Marx de triompher, on lui fait visiter une usine (page 182), le collègue d'Eton (page 183), on le fait assister à une séance de Cinéma Sentant. Mais, ne trouvant un interlocuteur que chez Helmholtz Watson (page 204), tout lui déplaît au point qu'il refuse de s'exhiber (page 195 et la suite).

Dans les relations entre Lenina et John, s'opposent un romantisme idéaliste chez l'homme et une velléité de romantisme chez la femme. Elle jouit d'une véritable popularité parce qu'on croit qu'elle est son amante alors que, la lecture de Shakespeare, dont les citations parsèment ses propos, lui ayant inculqué l'idée que les amoureux doivent être purs, il l'évite (page 188), il est honteux de son désir (page 192). Cependant, la rencontre longtemps attendue a lieu : il peut exprimer son amour (pages 212-220), mais le malentendu est total puisque, pour le forcer, elle se déshabille et que, furieux, il la rejette violemment et va jusqu'à la frapper.

La scène est interrompue (habilement : on n'a qu'un versant de la conversation téléphonique, pages 220-221) par l'hospitalisation (pages 222-228) puis la mort de Linda (page 229) qui conduit John à s'opposer à une distribution de soma aux employés, commençant par les menaces (pages 235, 236) puis en venant à vouloir *imposer la liberté* en jetant les comprimés, *sacrilège* qui conduit les Deltas à «*charger avec une fureur redoublée*» (page 237) et les policiers à intervenir (page 238). Arrêté avec Bernard et Helmholtz, son opposition radicale au Meilleur des mondes se précise dans sa longue discussion avec l'Administrateur Mondial (pages 241-266), affrontement très intellectuel qui continue cet exposé d'idées qui fait bien du "*Meilleur des mondes*" un «*roman d'idées*» et qui en sont le réel sommet.

Ensuite, il ne peut y avoir qu'un dénouement tragique à cette tragédie de la différence. Réfugié dans un phare abandonné, John est néanmoins tourmenté par des voyeurs de sa détresse qui le poussent à se fouetter et à fouetter Lenina qui est venue à son secours. Après une ellipse, on voit le Sauvage «*stupéfié de soma, et épuisé par une frénésie prolongée de sensualité*» (page 284) se réveiller «*dans une incompréhension de hibou*» (page 284). Après une nouvelle ellipse, une narration qui est habilement dramatique nous fait découvrir «*deux pieds qui pendaient*» et tournaient «*comme deux aiguilles de boussole que rien ne presse*» (page 285) et comprendre que le malheureux n'a trouvé d'issue que dans «*le suicide sans espoir*».

Cet agencement de circonstances et cet enchaînement de situations ont bien permis le déroulement d'une tragédie est, pourtant, égayée par bien des éléments comiques :

Les uns tiennent à des effets de construction du texte tels ceux qu'on utilise au théâtre (que connaissait bien Huxley qui fut critiqué dramatique pour la "*Westminster Gazette*") ou au cinéma. Ainsi, le caractère trop didactique de la visite du Centre d'Incubation et de Conditionnement est allégé et relativisé d'abord par le duo comique que jouent le Directeur et Foster (pages 28-29, 32), puis par le montage qui fait se succéder de plus en plus rapidement des flashes : discours scientifique et historique de l'Administrateur Mondial s'adressant aux étudiants, bribes de propos futiles de Lenina et ses amis (auxquels réagit Bernard), slogans et proverbes hypnopédiques, fragments d'une leçon de Sentiment des Classes Sociales, opposition entre les soins du corps dont profitent les Utopiens et la vie misérable dans les foyers d'autrefois, jusqu'à produire un effet d'étourdissement (pages 51-76). Lors du passage à Eton, le badinage galant de Bernard auprès de la Directrice s'entrelace à la visite des différentes classes (pages 183-186). Des conversations se mêlent encore page 197. Au chapitre 12, un montage alterné fait passer d'un personnage à un autre, d'un lieu à un autre. Le caractère théâtral est appuyé page 195 où on a droit à une véritable scène avec ses didascalies quand Bernard

essaie de convaincre John de s'exhiber à des invités. Véritable scène de boulevard que celle de la rencontre cruciale entre Lenina et John qui est marquée par l'incompréhension complète entre eux, le romantisme étant le fait de l'homme qui s'exalte et susurre son chaste amour en citant des vers de Shakespeare, tandis qu'elle n'a que des propos à ras de terre, qu'elle crie son désir à l'aide d'une poésie de chansonnette puis que, frustrée de ne pas voir comprises ses franches avances, elle *« passe ses bras autour de son cou », presse ses lèvres sur les siennes, resserre son étreinte*, se déshabille rapidement (*zip, zip !*), ne gardant que ses chaussettes et ses souliers aux pieds, son béret blanc sur la tête ; cela se termine par la fureur insensée de John et la fuite apeurée de Lenina dans une bouffonne pantalonnade, mésaventure traditionnellement réservée à l'amant (pages 212-221) !

D'autres effets comiques sont de simples traits : le lapsus évité par Menier (page 32), la chanson populaire à la gloire du flacon (l'éprouvette) qu'entonnent les «sexophonistes» (page 97), l'impossibilité pour Bernard Marx de communier avec les autres membres de la Chanterie en Commun de Fordson parce que l'en empêche le sourcil de Morgana Rothschild, «ce noir deux-en-un» qui l'obsède (page 102), son souci d'être parti de chez lui en laissant «grand ouvert et coulant à flots le robinet d'eau de Cologne de sa salle de bains» (page 121), Huxley y revenant : «Un décilitre d'eau de Cologne par minute. Six litres à l'heure» (page 123), la conséquence lointaine qu'aura la distraction de Lenina lors d'une de ses vaccinations (page 210), le coup de pied au coccyx reçu par le reporter (page 276), le journal intitulé «le Continuum à Quatre Dimensions» (page 276), la prise de vues de John par «le plus expert des photographes de fauves» (page 278) qui sont projetées dans «tous les palaces de Cinéma Sentant» (page 279). Et Huxley sait terminer nombre de ses chapitres sur une pointe (pages 98, 106).

Il ne manque pas non plus de souligner les paradoxes auxquels conduisent les règles morales du Meilleur des mondes où la «tape sur le derrière» est la marque du «respect le plus strict des conventions» (page 60), où on rappelle à Lenina que «c'est si affreusement mal porté de se conduire comme ça avec un seul homme» (page 59), où l'Office de Solidarité se termine par une orgie (pages 104-105).

Le roman est donc considérablement allégé car, si des descriptions encombrant le début, comme c'est assez obligatoire, si la fin est marquée par de grandes discussions et des événements tragiques, si l'exposé didactique peut paraître trop riche, un essai pouvant même sembler plus approprié, il faut reconnaître qu'en deux cent trente pages l'action, habilement entrelacée de descriptions, se déroule rapidement, des ellipses étant ménagées (de chapitre à chapitre : pages 167-168, 266-267 ; à l'intérieur d'un chapitre : page 113 [presque imperceptible mais très importante], 189, 211, 235, 284), des scènes n'étant suscitées que très brièvement (page 67), un suspense étant créé et maintenu.

Le découpage se fait en dix-huit chapitres courts, parfois très courts (le chapitre 5 et, surtout, le chapitre 9, simple péripétie où le voyage de Bernard Marx à Santa-Fé permet à John de s'approcher de Lenina), souvent subdivisés.

La chronologie est linéaire, mais Huxley procède à des retours en arrière (le récit de Linda, pages 139-143, et celui de John, pages 144-161, qui, comme un récit psychanalytique, commence par l'évocation d'un traumatisme).

Le point de vue est objectif, omniscient, mais peut devenir parfois celui d'un des personnages (celui de Lenina qui, devant Linda, est dégoûtée, page 139, devant John, est prise de terreur, page 217).

La focalisation varie. Très mobile au début lors de la visite du centre, elle se fixe sur Bernard Marx et Lenina puis sur John, avec un passage rapide à Mustapha Menier pages 199-200, un montage alterné pages 235-236 qui rend dramatique le moment où Bernard et Helmholtz sont à sa recherche, un changement brutal page 273, habileté narrative qui la fait passer aux gens qui vont le découvrir et permet une significative distanciation.

Intérêt littéraire

Comment ne pas être tenté de comparer Huxley écrivain à l'écrivain qu'il a créé dans "Le meilleur des mondes"? Mais, chez Helmholtz Watson, la puissance créatrice est comme une «*eau qui se précipite dans les chutes au lieu de passer au travers des turbines*» (page 89). L'auteur de la contre-utopie, lui, sait ce qu'il a à dire, et, s'il possède l'habileté «*dans l'invention des formules*» (page 89), il la met au service d'une démonstration, sans se soucier autant que son personnage de trouver des «*mots perçants comme les rayons X les plus durs, des mots d'une espèce telle qu'il vous font sursauter, presque comme si vous vous étiez assis sur une épingle, tant ils paraissent nouveaux et produisent un effet de surexcitation*» (page 89).

Non, la prose du poète qu'a été Aldous Huxley, admirateur de Baudelaire, de Rimbaud et de Mallarmé, est, dans l'ensemble, comme celle de la plupart des écrivains anglo-saxons, simple, claire, fluide et efficace. Et il écrivit le livre en quatre mois en 1931.

Pourtant, le lexique est large et exige que le lecteur ait cette «*culture appropriée*» dont parle Huxley dans sa préface à l'édition française (page 19). On trouve évidemment, surtout au début, de nombreux mots scientifiques. Les uns sont connus : «*morula*» (page 28), «*lupique*» (page 29), «*hyroxine*» (page 30), «*corpus luteum*» (pages 30, 56 où la composition du «*Succédané de Grossesse*» est détaillée), «*ajutage*» (page 30), «*liquide pituitaire*» (page 30), «*viscose*» (page 37), «*vivipare*» (page 42), «*assa foetida*» (page 46), «*monogamie*» (page 58), «*ectogénèse*» (page 64), «*phosgène*», «*chloropicrine*», «*iodo-acétate d'éthyle*», «*diphénylcyanarsine*», «*chloroformiate de trichlorméthyle*», «*sulfure de dichloréthyle*», «*acide cyanhydrique*» (page 66), «*anthrax*» (page 66), «*cryptogame*» (page 81), «*lucane*» (page 81), «*surfaces de Riemann*» (page 82), «*aphidiens*» (page 83), «*sédatif*» (page 94), «*déturgescence*» (page 96), «*galvanique*» (page 102), «*galvaniser*» (page 250), «*brachycéphale*» (page 121), «*dolichocéphale*» (page 232), «*octavon*» (page 125), «*ophtalmie*» (page 132), «*streptocoque*» (page 141), «*prognathe*» (page 182), «*trypanosomiase*» (page 210), «*capsules surrénales*» (page 265).

D'autres mots scientifiques sont inventés, comme il se doit dans une vraie oeuvre de science-fiction, c'est-à-dire où la science est une fiction. L'auteur d'une anticipation doit accréditer les pseudo-réalités qu'il y introduit : «*bokanovskifier*» (page 26), «*placentine*» (pages 30, 56), «*conditionnement néo-pavlovien*» (page 37), «*hypnopédie*» (page 43), «*Ballatelle Centrifuge*» (page 48), «*ovarine*» (page 56), «*zipfuret*» (page 169), certains posant déjà la question de la traduction qu'on traitera plus loin.

Il ne faut pas non plus se surprendre de trouver, dans ce roman d'idées, des termes philosophiques tels que *axiomatique* (58) ou *existence phénoménique* (258), comme d'autres mots recherchés : *in-quarto* (38), *musant* (61), *simiesque* (78), *malthusiens* (97, 140), *diantrement* (111), *se payer du bon temps* (111), *serpentinement* (134), *gemmés* (192), *magnanimité* (202), *concupiscence* (219), *camus* (225), *propitiatoire* (235, 282), *barytonnées* (239), *truisme* (249), *hétérodoxe* (250), *paroxysme* (251), *sarcler avec une houe* (263), *méconfort* (278), *turpitude* (284). L'intervention du traducteur a dû être encore plus marquée pour, au contraire, ces mots ou expressions familiers : *raffoler* (41), *câliner* (65), *rabougri* (65), *renfrognot* (73), *tacot* (101), *nick'lé* (141), *machin* (149), *mouille* (149), *mioche* (169), *envoyer paître* (191), *radoter* (215), *mon coco* (217), *morveux* (226), *un tantinet* (227), *je vous en fiche mon billet* (253).

L'action se situant un moment au Nouveau-Mexique, apparaissent nécessairement des mots espagnols : *pueblo* (125), *Malpais*, *canon*, *mesa*, *tortillas* (144), et des mots amérindiens : *peyotl* (196, 276, mot nahuatl désignant un cactus), *mescal* (140, mot zuni désignant une boisson extraite du peyotl et contenant un hallucinogène). Plus étonnant est le choix d'un mot hindi, *soma* (73), nom d'un narcotique utilisé par les anciens Hindous.

Si la prose a été précédemment qualifiée de simple et efficace, les figures de style n'en sont pas pour autant absentes. Peut-on placer parmi elles ces onomatopées quelque peu surprenantes pour qui n'a guère regardé de bandes dessinées : *bzzz flac* (27, 28), *flac* (67, 146), *crac* (131), *zip* (164, 187, 216), *pouf, pouf, pouf* (189), *ou-ouh, ouh-ah* (190), *pan, aou, aie* (191)?

Pour les calembours, se pose de nouveau la question de la traduction, car *Comme je suis content d'être un Bêta* (46) n'a d'effet qu'en français. *Pour gouverner, il s'agit de siéger et non pas assiéger*

(68) rend habilement *Government's an affair of sitting, not hitting*). On ne s'étonnera pas des *sexophonistes* (96) qui jouent des *Blues malthusiens*.

Huxley recourt à des personnifications : *La lumière était gelée, morte, fantomatique* (21) ; *Les roses flamboyèrent comme sous l'effet d'une passion interne soudaine* (38) ; *L'air était somnolent du murmure des abeilles et des hélicoptères* (48) ; *Le sentiment est aux aguets* (62) ; *L'après-midi d'été était comme assoupi* (79) ; le sommeil a une *approche sédative, lissante, glissante à pas feutrés* (94) ; *tout l'air était devenu vivant et s'était mis à battre, à battre de la pulsation infatigable du sang* (128) ; le *crescendo sanglote* (227) ; Lenina est *cette incarnation potelée de la turpitude* (284).

Un relevé des comparaisons prouve leur nombre et leur variété : les étudiants sont *comme des poulets qui boivent* (29) ; *la charpente [...] est comme une toile d'araignée* (30) ; *la mère couvait ses enfants [...] comme une chatte, ses petits* (55) ; Lenina, revenant de son vibromassage, est *comme une perle illuminée de l'intérieur, rose et luisante* (56) ; *Le soleil tropical enveloppait comme de miel tiède les corps nus des enfants* (57) ; le déviant est *une cheville ronde dans un trou carré* (65) ; le préposé à l'ascenseur montre *une espèce d'adoration de chien attendant une caresse* (79) ; le vrombissement de l'hélice passe *du bruit d'un frelon à celui d'une guêpe, du bruit d'une guêpe à celui d'un moustique... repassant en sens inverse par le bruit de la guêpe et du frelon à celui du bourdon, du hanneton, du lucane* (81) ; les constructions de Londres, vues de haut, ne sont que des *champignons géométriques* tandis que la Tour de Charing T. est un *cryptogame plus élevé* (81) ; la Fusée Rouge est *un petit insecte écarlate* (81) ; les énormes nuages charnus sont *semblables à de vagues torsos d'athlètes fabuleux* (81) ; les Gammas et les Epsilons sont vus *tels des aphidiens et des fourmis* (83) ; l'excès de puissance est *comme toute l'eau qui se précipite dans les chutes au lieu de passer au travers des turbines* (89) ; *Les mots peuvent ressembler aux rayons X* (90) ; *la poussée de son apitoiement sur lui-même (Bernard) ressemblait à une fontaine qu'on aurait soudain laissée jaillir* (90) ; *Les sexophones gémissent tels des chats mélodieux sous la lune* (96) ; *la Voix profonde roucoulait... on eût dit qu'une énorme colombe nègre planait, bienfaisante, sur les danseurs* (105) ; *La petite aiguille noire trottait, tel un insecte, grignotant le temps, se creusant à coups de dents une route à travers son argent* (122) ; *l'une des tresses des longs cheveux de Popé en travers de la gorge de Linda est vue comme un serpent noir essayant de l'étrangler* (154) ; *Le rocher ressemblait à des ossements blanchis dans un monde sépulcral* (158) ; John, amoureux de Lenina, sent *la joie éclater en lui comme un feu qui s'embrase* (164) ; *il avança la main du geste hésitant de quelqu'un qui se penche en avant pour caresser un oiseau timide et peut-être un peu dangereux... L'oiseau était trop dangereux.* (166) ; *il hochait rapidement la tête du geste d'un chien qui se secoue les oreilles au sortir de l'eau* (167) ; *le succès monta à la tête de Bernard comme un vin mousseux* (179) ; *comme une perle dans le ciel, le ballon captif du Service Météorologique brillait* (180) ; une femme, *comme un saule penchant, cède à la pression de Bernard* (185) ; *le dernier chatouillement électrique s'amortit sur les lèvres, semblable à un papillon de nuit* (191) ; *parfois, comme si un doigt avait tiré sur quelque corde tendue, prête à se briser, tout son corps était secoué d'un brusque sursaut nerveux* (192) ; *La rondeur rose s'ouvrit comme une pomme proprement tranchée* (216) ; *Le bruit de la claquette prodigieuse fut pareil à un coup de pistolet* (218) ; *la boîte à télévision est tel un robinet ouvert du matin jusqu'au soir* (222) ; *Les petites silhouettes étaient tels des poissons dans un aquarium, habitants silencieux mais agités d'un autre monde* (224) ; *ce qu'il avait à faire apparut à John comme si un volet avait été ouvert, un rideau tiré* (234) ; le bras du Sauvage est tapoté *comme on caresse un animal notoirement méchant* (235) ; les policiers ont le *museau de cochon que leur donnaient leurs masques à gaz* (238) ; *des jambes étaient devenues de simples bâtons de gelée... d'eau* (238) ; les Groupes Bokanovsky sont *le gyroscope qui stabilise l'avion-fusée de l'État dans sa marche inflexible* (246) ; *la population optima est sur le modèle de l'iceberg : huit neuvièmes au-dessous de la ligne de flottaison, un neuvième au-dessus* (248) ; les reporters arrivèrent *comme des balbuzards s'abattant sur une charogne* (274) ; un microphone sort *comme un diable d'une boîte à surprise* (275) ; les voyeurs de la scène finale sont *comme des porcs autour de l'auge* (284) ; le Sauvage à son réveil montre *une incompréhension de hibou* (284) ; les pieds du suicidé se tournèrent *comme deux aiguilles de boussole que rien ne presse* (285).

Les métaphores ne manquent pas. Les embryons deviennent *fleurs... pétales... chérubin* (37). Le préposé à l'ascenseur est renvoyé à *la pénombre de sa propre stupeur habituelle* (79). La masse des

citoyens est le *Rû social* (101). Un poème est *un cristal poétique* (206). Le Sauvage reprend le texte de *Roméo et Juliette du geste de quelqu'un qui retire sa perle de devant les pourceaux* (207, allusion au *Margaritas ante porcos* : *Ne jetez pas de perles aux pourceaux* de l'évangile de saint Mathieu [VII, 6]). Pris pour Popé, John eut *la sensation qu'on lui jetait à la figure un seau d'ordure* (228). *Les tours des sept gratte-ciel que voit John de son phare, la nuit, scintillent gaiement en constellations géométriques, dirigeant leurs doigts lumineux... vers les mystères insondables des cieux* (270).

On remarquera particulièrement les métaphores suivies : celle qui décrit la monogamie : *eau sous pression, fontaine qui gicle bien haut, jet impétueux* (59) ; celle qui évoque la passion : *Réprimée, l'impulsion déborde, et le flot répandu, c'est le sentiment ; le flot répandu, c'est la passion ; le flot répandu, c'est la folie même : cela dépend de la force du courant, de la hauteur et de la résistance du barrage. Le ruisseau sans obstacle coule tout uniment le long des canaux qui lui ont été destinés, vers une calme euphorie* (62) ; celle qui traduit l'effroi produit chez les Utopiens par un moment sans distraction : *crevasse dans le temps s'ouvrant béante dans la substance solide de leurs distractions... l'autre bord de la crevasse... le sol ferme* (76) ; celle qui rend l'effet d'abolition du passé et de l'avenir qu'a le soma : *les racines et les fruits étaient abolis ; la fleur du présent s'épanouissait* (125) ; celle qui fait de la mesa *un navire retenu par un calme dans un détroit de poussière couleur de lion* (127) et où on monte par un *escalier de dunette* (128) ; celle du *ballon bien tendu qu'était la joyeuse confiance en soi de Bernard se dégonflant par mille blessures* (197, 201) ; celle qui se moque de la science : *toute notre science est tout simplement un livre de cuisine, avec une théorie orthodoxe de l'art culinaire... et une liste de recettes... Chef... marmiton... cuisine hétérodoxe* (250) ; celle qui traduit le relativisme des codes de lois de chaque société : *On ne peut pas jouer au Golf-Électro-Magnétique suivant les règles de la Balatelle Centrifuge* (261) ; celle qui oppose un *océan de malheurs* à une *mer de lumières chantantes et de caresses parfumées* (264).

Par un raccourci hardi, les danseurs, que la chanson des sexophonistes a fait régresser dans leur cher flacon et pour lesquels une dose de soma a *élevé un mur tout à fait impénétrable entre l'univers et leur esprit*, traversent la rue *en flacon*, prennent l'ascenseur *en flacon* ! (98) N'a-t-on pas des exemples de correspondances avec cette *musique radiophonique qui était un labyrinthe de couleurs sonores, ce patchouli qui devient le soleil, un million de sexophones, Popé faisant l'amour* (177), cet *orgue à parfums qui jouait un Capriccio des herbes... des arpèges cascadants de thym et de lavande... des modulations passant par tous les tons des épices...* (189)?

Notons aussi quelques hypallages : *dureté assassine* (273), *spectacle vivipare* (131) ; une sorte d'oxymoron : *la gloire suprême momentanément à la mode* (187) ; des effets d'intensité : *quelque chose de désespéré, de presque dément, dans les hurlements perçants et spasmodiques, les sanglots et les abois de fous furieux en herbe qui se changent en hurlements normaux de terreur ordinaire* (39).

On comprendra que l'ardeur démonstrative et ironique d'Huxley le conduise à d'époustouflantes accumulations. Celle, désordonnée et elliptique, qui permet au Conservateur de la Réserve à Sauvages de la décrire avec une rapidité condescendante (123). Celles qu'on trouve dans les déclarations de l'Administrateur Mondial. Il cite toute une série de produits chimiques (66). Surtout, *la plupart des faits historiques étant désagréables* (42), il rejette l'Histoire *d'un coup d'un invisible plumeau* comme s'il avait chassé un peu de poussière, et *la poussière, c'était Harappa, c'était Ur en Chaldée ; quelques toiles d'araignée, qui étaient Thèbes et Babylone, Cnossos et Mycènes. Un coup de plumeau, un autre - et où donc était Ulysse, où était Job, où étaient Jupiter et Gotama, et Jésus? Un coup de plumeau - et ces taches de boue antique qu'on appelait Athènes et Rome, Jérusalem et l'Empire du Milieu, toutes avaient disparu. Un coup de plumeau, - l'endroit où avait été l'Italie était vide. Un coup de plumeau, - enfuies, les cathédrales ; un coup de plumeau, un autre - anéantis, "Le Roi Lear" et les "Pensées" de Pascal. Un coup de plumeau, - disparue la Passion ; un coup de plumeau, - mort le "Requiem" ; un coup de plumeau, - finie, la "Symphonie" ; un coup de plumeau...* (52-53). Avec la même verve, il condamne la famille : *Le monde était plein de pères, et était par conséquent plein de misères ; plein de mères, et par conséquent de toute espèce de perversions, depuis le sadisme jusqu'à la chasteté, pleins de frères, de soeurs, d'oncles, de tantes - plein de folie et de suicide.* (57). Il conclut son affrontement avec le Sauvage, qui réclame le droit d'être *malheureux*, par cette envolée : *Sans parler du droit de vieillir, de devenir laid, et impotent ; du droit*

d'avoir la syphilis et le cancer ; du droit d'avoir trop peu à manger ; du droit d'avoir des poux ; du droit de vivre dans l'appréhension constante de ce qui pourra se produire demain ; du droit d'attraper la typhoïde ; du droit d'être torturé par des douleurs indicibles de toutes sortes (265).

La même volonté d'accentuation explique des répétitions expressives : *bourgeons des bourgeons des bourgeons (25) ; le présent effarant, l'épouvantable réalité, mais sublimes, mais lourds de signification, mais désespérément importants (228) ;* celle par laquelle, à plusieurs reprises (29, 30, 34, 54, 76, 105, 209) et en exécutant toute une symphonie en rouge, Huxley rend l'ambiance qui règne dans le *Dépôt des Embryons*. Comme les *faces rutilantes (29)* sont aussi qualifiées de *faces de lupiques* (la maladie qu'est le lupus étant caractérisée par des plaques rouges, en particulier sur le visage) et que, plus tard, Lenina, qui travaille dans cette salle, est décrite comme ayant, elle aussi, une *face de lupus, un regard de lupus (209)*, un critique et néanmoins lecteur peu avisé, a cru pouvoir écrire qu'elle était atteinte de cette maladie, ce qui serait tout à fait en contradiction avec la presque parfaite santé qu'assure cette tyrannie-providence (*quelques maladies contagieuses subsistent encore (209) !*

La phrase peut tendre à l'harmonie imitative : *Le dernier chatouillement électrique s'amortit sur les lèvres, semblable à un papillon de nuit expirant qui palpite, palpite, toujours plus faiblement, toujours plus imperceptiblement, et finit par rester immobile, tout à fait immobile. Mais, pour Lenina, le papillon ne mourut pas complètement... le fantôme en palpait encore contre ses lèvres, traçant encore sur sa peau de fines arabesques frémissantes d'angoisse et de plaisir (191).* Elle peut se plier à la restitution de la langue parlée, utiliser le style indirect libre (40), se faire discontinue (le passage des pages 66 à 76), elliptique (59, 123), reproduire la prononciation (141).

Les tons sont assez variés, Huxley pouvant être, comme on l'a déjà vu, comique, mais aussi oratoire lors des déclarations de l'Administrateur Mondial (52, 262). L'auteur ne peut manquer d'attribuer à cette société dictatoriale toute une série de slogans : *Le secret du bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper (34-35) ; Ce que l'homme a uni, la nature est impuissante à le séparer (40) ; On ne peut apprendre une science à moins qu'on ne sache pertinemment de quoi il s'agit (44) ; Chacun appartient à tous les autres (58, 61) ; Pas de civilisation sans stabilité sociale. Pas de stabilité sociale sans stabilité individuelle (60) ; Soixante-deux mille quatre cents répétitions font une vérité (65) ; Tous les hommes sont physico-chimiquement égaux (94) ; Ne remettez jamais à demain le plaisir que vous pouvez prendre aujourd'hui (114) ; Le christianisme sans larmes, voilà ce qu'est le soma (263).* Il lui arrive de formuler des maximes, parfois cinglantes : *Ce ne sont pas les philosophes, mais bien ceux qui s'adonnent au bois découpé et aux collections de timbres, qui constituent l'armature de la société (22) ; Ceux qui se sentent méprisés font bien de prendre un air méprisant (53).*

Comme on l'aura aisément déjà remarqué, l'ironie est la principale figure de style. Pour un lecteur attentif qui commence la lecture du livre, elle se manifeste, sans qu'il puisse alors l'apprécier, dès la mention de la date où se situe l'action, *632 de N.F. (22)*. Il apprendra plus tard que *N.F.* est mis à la place de *Notre Ford*, la nouvelle ère du Meilleur des mondes ayant pour point de départ la première construction en série, le Modèle T de Ford (43, 71, d'où la célébration du Tacot, 100) par le pionnier de l'industrie automobile américaine, Henry Ford (1863-1947), dont le nom a aussi été choisi parce qu'il permet la paronomase entre Ford et Lord (*Seigneur*, désignation de Dieu), entre *Our Ford* et *Our Lord*. Le remplacement systématique de *Lord* ou *Dieu* par *Ford* conduit à toute une série d'effets plaisants : *Ford soit loué (99, 238), mon Ford (121), Ford le sait (117), Grand Ford (136), Ford non (161), Ford du Tacot (236), Que Ford lui vienne en aide ! (237)* et, plus subtil, *aford-vat (115)*. On trouve encore le titre *sa Forderie (51)*, l'idéal social qu'est la *Fordinité (130)* ou le *fordien (171)*. Dans la même logique, Huxley imagine, sur le modèle du Y.W.C.A., le *Y.W.F.A (271)*, sur le modèle du journal *Christian Science Monitor*, *Le Moniteur de la Science Fordienne (276)*. Le *signe de T* est l'emblème de la nouvelle religion obtenu par étêtement de la croix chrétienne et prend sa place (43, 72, 100), mais Huxley en rajoute dans la plaisanterie quand il appelle la gare londonienne *Charing-T (78)*, son nom actuel étant Charing-Cross où, cependant, *cross* ne désigne pas la croix du christianisme mais signifie *croisement, carrefour !* Henry Ford oblige, le Big Ben devient le *Big Henry (99)*.

Autres exemples d'ironie : Mustapha Menier parle évidemment par antiphrase quand il qualifie de *spectacle splendide* (67) l'explosion d'une bombe ; Aldous Huxley se moque quand il prévoit la fabrication d'un *véritable pseudo-marouquin* (72) qui, pourtant, ne nous étonne guère, quand il imagine un *Cabaret de l'Abbaye de Westminster* (95), quand il perpétue un Eton toujours aussi élitiste (183) et place à Canterbury un *Archi-Chantre* (188) qu'il se plaît à nous montrer lubrique (200). Dans sa satire qui est, en fait, celle des États-Unis qu'en tant qu'Anglais il découvrait avec un mélange d'admiration et de dégoût, il s'amuse à abuser, comme les Américains, des majuscules.

John s'étant nourri de ses oeuvres (152), le texte du *Meilleur des mondes* ou, plutôt, de *Brave new world* est véritablement imprégné de Shakespeare, Huxley s'attendant que son livre soit lu de *lecteurs anglais ayant une longue familiarité avec ses pièces, capables de sentir toute la force du contraste entre le langage de la poésie shakespearienne et celui de la prose anglaise moderne* (20), capables aussi d'identifier les innombrables citations qui en sont faites et dont il a donné lui-même les références dans des notes en bas de page.

Brave new world, car Shakespeare se manifeste justement dès ce titre qui reprend l'exclamation de la jeune Miranda au moment où, dans *La tempête*, elle voit pour la première fois, sur l'île où elle s'est réfugiée avec son père, Prospero, un groupe d'êtres humains parmi lesquels se trouve Ferdinand, dont elle va tomber amoureuse. Son exclamation est reprise par John, quand il voit Lenina (*un ange vêtu de viscosité verte bouteille, éclatant de jeunesse et de crème de toilette !*) : *Ô merveille ! disait-il.... Comme il y a ici des êtres charmants ! Comme l'humanité est belle !... Ô nouveau monde admirable !* (161). Et d'autres passages de *La tempête* sont utilisés quand il peut lui exprimer son amour (212, 213, 214, 215, 216, 242). *Ô nouveau monde admirable* réapparaît, mais par antiphrase, quand il découvre l'usine et ses ouvriers qui le font vomir (182), quand il voit l'*essaim d'identité* que sont les jumeaux Deltas de l'hôpital (233), et devient alors, aussitôt après, *un appel aux armes...un défi, un commandement* (234).

Dès que survient John (136), Shakespeare insuffle sa verve et son esprit au roman, et les notes en bas de page indiquent les citations qu'on y trouve, de *Macbeth* (136, 137, 245), de *Marchand de Venise* (137, 187), de *Hamlet* (153, 154, 257, 264, 269, 279, 280), de *Troilus et Cressida* (166, 214, 220, 261, 284), de *Roméo et Juliette* (166, 200), d'*Antoine et Cléopâtre* (176), du *Songe d'une nuit d'été* (180), du *Phénix et la Tortue* (205), de *Timon d'Athènes* (216), d'*Othello* (218), du *Roi Lear* (219, 260, 280), de *Jules César* (235), du *Roi Jean* (256), de *Mesure pour mesure* (280). John relit même *Othello* (193) et *Roméo et Juliette* (199, 206-207).

Un tel texte ne peut qu'être difficile à traduire et Huxley, dans sa préface à l'édition française, souhaitait *un bon traducteur* qui puisse rendre *les harmoniques de l'écriture* (19). Or Jules Castier a réalisé un remarquable travail.

On en a la preuve d'abord par le titre qu'il a trouvé. *Le meilleur des mondes* est une allusion à *Candide ou l'optimisme* de Voltaire où le personnage est invité, par son maître, Pangloss, à adhérer à l'optimisme de Leibniz dont la formule, qui revient comme un refrain ironique, *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*, est devenue l'épigraphe ajoutée à l'édition française. Cet optimisme aveugle inculqué au héros lui a fait accepter les pires situations. Il est passé aussi par l'Eldorado, mais, chez Huxley, peut-être par une pointe satirique à l'égard des États-Unis, l'Eldorado est à Londres et non dans le Nouveau-Monde, non dans la Réserve à Sauvages du Nouveau-Mexique. Et John, lui, a tout à fait intégré les enseignements des Pangloss qu'il a eus.

On peut d'ailleurs voir en Huxley, par son ironie caustique, un véritable disciple de Voltaire. Et les fins des deux livres présentent quelque analogie : *Candide* en vient à ne vouloir que *cultiver son jardin*, John le Sauvage se réfugie dans un phare aérien abandonné d'où la vue sur le paysage est magnifique et où il entretient un jardin, où il peut travailler : *Le travail lui procura un plaisir intense* (272), *Il bêchait son jardin, il bêchait également son esprit* (279).

On a déjà indiqué différents cas où la traduction paraît habile : *Ballatelle Centrifuge* (48) pour *Centrifugal Bumble-puppy*, *zipfuret* (169) pour *hunt-the-slipper*. On peut encore remarquer qu'en traduisant les slogans hypnopédiques : *A gramme in time saves nine* par *Un gramme à temps vous rend content* (109), *When the individuals feels, the community reels* par *Dès que l'individu ressent, la*

communauté est sur un sol glissant (114), *But cleanliness is next to fordliness* par *Mais la propreté est l'approche de la Fordinité* (130), *The more stitches, the less riches* par *Plus on reprise, moins on se grise* (141), ou qu'avec variation sur le célèbre adage *An apple a day keeps the doctor away, A doctor a day keeps the jim-jams away* traduite par *Un médecin par jour, foin du mal d'alentour* (209), Jules Castier a su leur redonner des rimes, performance qui est encore plus poussée avec le poème d'Helmhotz (203-204). Il signale en note qu'avec *Sur mon streptocoque ailé, Volez à Banbury-T, Voir ma sall' de bain nick'lé' Avec un W.C.* (141), il a tenté de rendre fidèlement avec sa signification et un rythme comparable une parodie d'une *nursery rhyme*. Nombre des traits d'esprit qu'Aldous Huxley laisse sans cesse fuser ont été malheureusement souvent perdus à la traduction, comme il le signale dans sa préface à l'édition française (20). Mais la traduction littérale de l'anglais a permis à Jules Castier, dans *Comme je suis content d'être un Bêta* (46), comme on l'a déjà signalé, un jeu de mots comique en français puisque *bêta* désigne familièrement une personne bête, niaise.

Le style nous paraît parfois désuet, car Jules Castier utilise des imparfaits du subjonctif qui étonnent quelque peu dans un passage où le style indirect libre rend les propos d'un étudiant (40), comme surprend l'expression *rendre réponse* (64).

La traduction peut paraître vraiment contestable, quand *serveuse* (38) rend *server* (*chariot distributeur* conviendrait mieux) ; quand *Pelote-Escalator* (82) rend *Escalator Five Courts* (il s'agirait plutôt de tennis que de pelote basque, qui se jouerait sur les escaliers mécaniques) ; quand *Paume-Escalator* (107) rend *Escalator Squash Racquets Courts* ; quand *Rû Social* (101) rend *Social River*, le *rû* étant un petit ruisseau ; quand *serpentinement* (134) rend *snakily* ; quand *mon jeune ami* rend *my young friend* (199) alors que l'Archi-Chantre de Canterbury s'adresse à Lenina, l'ambiguïté de l'anglais permettant au traducteur de prêter à ce personnage une ambiguïté...d'orientation sexuelle !

Le nom *Singapore* (27) n'a pas été traduit par *Singapour* et un anglicisme a échappé au traducteur : *criant tous ces noms* (227), le contexte indiquant bien qu'il s'agit d'injures. *Optima* (248) n'est pas français, comme ne le sont pas les majuscules données aux noms de *langues éteintes, comme le Zuni, l'Espagnol, l'Athapascan* (123).

Il reste qu'on peut conclure que la traduction est fort habile et qu'elle ne trahit en rien le souci qu'a montré Aldous Huxley de recourir à de nombreuses ressources de la langue et du style pour présenter le mieux possible ce Meilleur des mondes qu'il nous faut maintenant mieux connaître.

Intérêt documentaire

Roman d'anticipation, *Le meilleur des mondes* regorge d'une foule d'indications qui embrassent tous les secteurs de l'activité humaine et qui exigent du lecteur cette *culture appropriée* dont nous avons déjà parlé (il lui faut des connaissances dans les sciences physiques comme dans les sciences humaines, savoir, par exemple, ce que sont *le Kurfürstendamm* et *le Huitième arrondissement* (66), mais prendre avec un grain de sel ces noms de prétendus savants qui lui sont assénés avec assurance : *Pfitzner* et *Kawaguchi* (70).

Ces indications s'intègrent peu à peu pour offrir un tableau vaste et fouillé de toute une société qui est soumise à un État mondial où, faut-il le préciser? on ne parle qu'anglais, les autres langues étant mortes (41). L'examen de ce tableau, il nous faut l'organiser en distinguant le monde ancien, qui est celui de la réserve du Nouveau-Mexique, l'Histoire qui évoque le passé, notre époque et la période qui va jusqu'à celle du Meilleur des mondes, les indices du progrès technique et social, la perpétuation de notre système économique, le fonctionnement même de l'utopie sur la base des trois principes : *Communauté, Identité, Stabilité*.

De la réserve du Nouveau-Mexique, qui, comme les autres que maintient le Meilleur des mondes, est *un endroit que, étant donné les conditions climatiques ou géologiques peu favorables, il n'a pas valu la peine et la dépense de civiliser* (184), que l'on a donc isolé par une clôture, *symbole géométrique du dessein humain triomphant* (125), séparant *la civilisation de l'état sauvage* (125), la description qui

est faite est très sérieusement documentée, Aldous Huxley connaissant bien cette région où allaient le séduire les champignons hallucinogènes des Hopis.

Il en indique la géographie : les *mesas* (*plateaux* en espagnol, 125, *la Mesa Enchantée* 126), les *canons* (126,127,128). On découvre le *pueblo* (*village* en espagnol, 125) de la vallée de Malpais (*Mauvais Pays* en espagnol, 125), Taos et Tesuque, Nambe, Picuris et Pojoaque, Sia et Cochiti, Laguna, Acoma, Cibola et Ojo Caliente.

Le portrait des Indiens (129, vêtements, bijoux) est d'un pittoresque appuyé. Ce sont des Zunis (129), et des mots de leur langue sont cités (153, 196, 276). Est mentionnée aussi la langue des Athapascans (123), Indiens vivant de la côte arctique au Rio Grande.

L'économie de ces autochtones, qui sont *environ soixante mille Indiens et métis* (123), qui vivent dans de *hautes maisons, telles des pyramides à échelons et tronquées* (127), dans *les piles d'immondices, la poussière, les chiens, les mouches* (129), *la pénombre puante* (138), qui ont des poux (148), qui utilisent *le rouet à feu* (272), en est une de simple subsistance : agriculture qui consiste à sarcler la terre avec une houe tandis que les mouches et les moustiques vous piquent (263) et qui permet de cultiver le maïs dont la farine est façonnée en *tortillas* (144, mot espagnol signifiant, en Amérique, *galette de maïs*), tissage de couvertures (145), travail de l'argile (155-156). Les conditions de vie sont d'autant plus misérables et même sordides que le Meilleur des mondes tient à faire de la Réserve une vitrine de ce qu'il se vante d'épargner à ses citoyens.

Quant aux mœurs des Indiens, Huxley met en relief, à cause du point de vue qui est celui de Lenina et de Bernard, l'infériorité de la femme, la monogamie (142) qui entraîne la jalousie des femmes à l'égard de Linda (146,147), les nombreuses naissances (142), l'horreur de ce *spectacle vivipare* : l'allaitement (132), les maladies (ophtalmie, maladie de la peau, goitre, 132), la décrépitude des vieillards (130). On assiste au mariage de Kothlu et Kiakimé (157).

Pour bien définir la religion, il faut d'abord bien distinguer la religion originelle. Elle apparaît par *la fête de l'été* (125), où le *tonnerre assourdi et répété* (133) des tambours, battant *de la pulsation infatigable du sang*, fait croire que *tout l'air était devenu vivant* (128), où apparaissent deux Indiens, *le corps brun foncé badigeonné de raies blanches, le visage rendu inhumain par des bariolages* (129) qui brandissent des serpents qui, plus tard, après l'arrivée d'une *troupe effrayante de monstres hideusement masqués ou bariolés* menant une *danse étrange et boitillante* (133), seront saupoudrés de farine de blé et aspergés d'eau (134), où, devant *l'image d'un aigle et celle d'un homme nu cloué à une croix, un homme de haute taille portant un masque de coyote* frappe de son fouet un *gamin d'environ dix-huit ans* jusqu'à ce qu'il tombe, *étendu face contre terre, absolument immobile* (135), tout cela *pour faire venir la pluie et faire pousser le blé* (137). Sont aussi évoqués les mythes du *Grand Transformateur du Monde*, de la *lutte entre la Main Droite et la Main Gauche, entre la Mouille et la Sécheresse, de notre Mère la Terre et de notre Père le Ciel, d'Ahaiyuta et de Marsailema, des jumeaux de la Guerre et du Hasard* (149), d'Awonawilona (*La semence de l'homme et de toutes les créatures, la semence du soleil, et la semence de la terre, et la semence du ciel, c'est Awonawilona qui les a créées toutes à partir du Brouillard et de l'Accroissement. Or, le monde a quatre matrices, et il déposa les semences dans la plus basse des quatre. Et graduellement les semences se mirent à pousser...*152), de la Fille de Matsaki (dont John se souvient encore dans le Meilleur des mondes : 263, 277), des *danses d'été... la Chanson du Blé* (153). Cette religion est aussi un totémisme (123), culte de l'animal (le totem) considéré comme l'ancêtre et le protecteur d'un clan, qui, selon la note du traducteur (152), serait, chez les Zunis, appelé *kiva*, d'où *la Kiva des Antilopes*, bien que, plus loin (157), celle-ci semble plutôt être le lieu sacré où sont initiés les jeunes garçons, la chambre cérémonielle souterraine (annoncée en 132). Il y a aussi pour chacun un *animal sacré* qu'il doit *voir en rêve* (159), celui de John étant *l'aigle* (270).

Mais cette religion, du fait de la fusion des mythes originels et du christianisme imposé par les Espagnols, est devenue un syncrétisme. Huxley lui-même, dans sa préface de 1946, la qualifie de *mi-parti le culte de la fécondité et mi-parti la férocité du "Penitente"*. Ce syncrétisme est déjà annoncé dans l'exposé expéditif du Conservateur qui manifeste son mépris pour les *superstitions monstrueuses* que sont le christianisme et le totémisme (123). Il se révèle vraiment quand voisinent les deux images d'un *aigle* et d'un *homme, nu, cloué à une croix* (134), le signe de croix et l'homme *portant un masque de coyote* (135). Il se précise quand, dans la liste des divinités de 149, le nom de

Jésus est accolé à celui de Poukong (de nouveau en 137 et 270), celui de Marie à celui d'Etsanatlehi, *la femme qui redevient jeune*, celui de *Notre-Dame d'Acoma* à ceux de *la Pierre Noire* et du *Grand Aigle*. D'ailleurs, paganisme et christianisme se conjuguent parfaitement pour aboutir à la même exaltation de la souffrance sacrificielle, dans la flagellation d'un gamin, à la place duquel John aurait voulu être. Aussi, lui qui s'est vu refuser le droit de subir le rite initiatique amérindien (157) s'inflige-t-il ce qu'il croit être le rite initiatique chrétien : la crucifixion (159, *paroxysme de torture frémissante*, 270).

Face aux visiteurs venus de *Là-Bas* (138), pour qui *tout était bizarre et donnait une sensation d'oppression* (128), les Indiens se montrent *hostiles, sombrement méprisants* (127). Ils avaient déjà rejeté ces *étrangers*, Linda et John, celui-ci à *cause de son teint* (137). La violence, l'ostracisme, le racisme, dont il est victime quand on lui refuse l'accession à la tribu (*Pas pour toi, cheveux-blancs !* 157) ne viennent-ils pas contredire le mythe du bon sauvage inventé par La Hontan au XVIIIe siècle, à la suite de sa fréquentation des Hurons, repris par Jean-Jacques Rousseau et auquel certains croient encore? La société primitive serait idéale, pourtant, elle subit de graves problèmes auxquels elle se résigne religieusement.

Alors que Bernard les voit comme *deux planètes différentes* (144), Huxley confronte la culture païenne et la culture occidentale, la société primitive et la société actuelle, pour mieux montrer leur similitude : elles participent du même mysticisme qui va de pair avec la misère matérielle, la déchéance morale et la décrépitude physique, par opposition au *bonheur en permanence* (149) qu'offre le Meilleur des mondes, qui n'a gardé de ce primitivisme que le rythme de la musique d'Orginet-Porginet (133). En fait, le monde primitif et le Meilleur des mondes sont aussi fermés et aussi contraignants l'un que l'autre. Dans les deux, l'Histoire est absente : dans le premier, la conception du temps est cyclique et la tradition uniquement orale ; dans l'autre, l'Histoire est bannie, mais elle est toute de même rappelée.

On a déjà appris que tout un panorama historique est donné en 52-53 quand l'Administrateur Mondial rejette Harappa (site du Pakistan, éponyme d'une civilisation rurale caractérisée par des cités aux murs de briques et à l'urbanisme régulier qu'on a qualifiée de *civilisation de l'Indus* et qui a dû connaître son apogée vers la fin du IIIe millénaire avant notre ère), Ur en Chaldée (cité sumérienne dont le site a été occupé dès les temps préhistoriques et qui aurait été la patrie d'Abraham), Thèbes (la ville de Haute-Égypte, capitale de l'Empire égyptien à son apogée au XXe siècle avant J.-C., et non la ville de Grèce, pourtant elle aussi très ancienne), Babylone (ville de Mésopotamie, dans l'Irak actuel, qui date du XXIIe siècle avant J.-C.), Cnossos (ancienne ville de Crète, centre de la civilisation crétoise aux IIIe et IIe millénaires avant J.-C.), Mycènes (ancienne ville de Grèce, foyer de la première civilisation hellénique), Ulysse (le héros de *l'Illiade* et, surtout, de *l'Odyssée*), Job (personnage de la Bible), Gotama (Siddharta Gotama, surnommé Bouddha, *l'Éveillé*), l'Empire du Milieu (la Chine).

Mais le roman de Huxley est surtout une anticipation qu'il s'emploie à bien relier à notre réalité. Il imagine d'abord ce qu'on appelle dans la science-fiction une Histoire du futur. Celle d'une nouvelle ère basée sur Henry Ford, dont on a déjà expliqué qu'il est choisi à cause de la paronomase entre Ford et Lord, entre *Our Ford* et *Our Lord*, mais aussi parce que ce constructeur d'automobiles est bien à l'origine du monde industriel contemporain. Il a su réduire les coûts de production en prenant le contrôle des matières premières et des moyens de distribution, en appliquant le taylorisme, en se lançant dans la production de masse, en adoptant le tapis roulant, la chaîne d'assemblage, ce qui lui a permis de produire une voiture de série, de ce fait peu coûteuse, le fameux modèle T, dépassant tous ses concurrents et devenant ainsi le plus grand constructeur d'automobiles au monde. La nouvelle ère commence donc en 1908 et l'action se situe donc en 2540.

N. F. pourrait aussi être *notre Freud* (57), *Freud ayant été le premier à révéler les dangers épouvantables de la vie de famille* (57 où il apparaît que les pères causent la misère, que les mères entraînent les perversions), les effets indésirables de la répression des désirs sexuels, *le sentiment de l'exclusif* d'autrefois, *la concentration de l'intérêt sur un seul sujet, l'étroite canalisation des impulsions et de l'énergie* étant dénoncés (58).

Mais l'Histoire du futur est vite avortée, il est vrai, puisque, pour Mustapha Menier, *L'Histoire, c'est de la blague*, d'où l'accumulation satirique de 52 (ce qui est à rapprocher de *la fin de l'Histoire* annoncée ces dernières années par l'Américano-Japonais Fukuyama, à la suite de l'effondrement du communisme et du règne qui pourrait devenir complet - si l'on ne tient pas compte, entre autres éléments, de l'intégrisme musulman - du libéralisme économique et de la démocratie).

Dans cette Histoire du futur, notre civilisation s'est effondrée, les étapes de cet effondrement devant être saisies au vol dans les propos fragmentés de Mustapha Menier (67-70). À la suite d'une Guerre de Neuf Ans qui commença en 141 de Notre Ford (ce serait donc en 2049), du *Grand Effondrement Économique* (67), on a voulu le *bonheur universel qui maintient les rouages en fonctionnement bien régulier* (252) plutôt que la destruction totale, mais on a dû mitrailler *huit cents pratiquants de la Vie Simple*, procéder au célèbre *Massacre au British Museum de deux mille fanatiques de culture* (événements dont on n'apprendra rien de plus, 69), à la *fermeture des musées*, à la *destruction des monuments historiques (des choses du nom de pyramides)*, à la *suppression de tous les livres (un homme du nom de Shakespeare)* 70, à l'éradication d'une chose qui s'appelait le *Christianisme*, 71, d'une chose appelée *Dieu*, 72, en tout cas *Dieu tel qu'il était il y a des centaines d'années* car Dieu changerait en fonction du changement des êtres humains (256), se manifesterait *de façon différente aux différents hommes*, n'étant pas compatible avec les machines, la médecine scientifique, et le *bonheur universel* (259) (259), d'une chose appelée *l'âme* et d'une chose appelée *l'immortalité*, 73). La planète Terre en son entier est, depuis, soumise à ce que prévoit encore Huxley dans sa préface de 1946, *un totalitarisme supranational, suscité par le chaos social, la tyrannie-providence de l'Utopie*, le Gouvernement Mondial qui est une oligarchie dictatoriale de dix Administrateurs Mondiaux (Mustapha Menier est *l'Administrateur Résident de l'Europe Occidentale*, 52).

Ce monde futur est un monde qui, par rapport au nôtre, connaît un certain progrès technique et social. Il est indiqué d'abord par la panoplie de détails habituelle aux romans de science-fiction qui peignent une société de demain mais sur laquelle Huxley n'a guère insisté. Même si le début du livre donne, à travers une visite du Centre d'Incubation et de Conditionnement, une large place au tableau de cette société, l'auteur sait le poursuivre par petites touches, puis nous offre une deuxième visite que nous faisons avec John (181-192), qui permet de compléter l'examen.

Les édifices sont évidemment élevés : *un bâtiment de trente-quatre étages seulement* (21), *les tours des sept gratte-ciel* que voit John de son phare qui, la nuit, *scintillaient gaiement en constellations géométriques* (270). Mais Huxley, qui n'est donc pas tout à fait réaliste, ne dit rien des conditions de logement que connaissent les Utopiens. Les moyens de transports sont évidemment perfectionnés puisqu'on s'emploie à obliger les Utopiens à *consommer du transport* (41) pour aller à la campagne où - on le regrette - les paysages ont le défaut d'être gratuits (41). Mais la route vitrifiée (82), l'hélicoptère (au super-chargeur [277]), le taxicoptère (192), le sporticoptère (236) et le tramway à monorail, les voies aériennes montante et descendante (269), les phares aériens (269) ne sont guère novateurs, la Fusée Bleue du Pacifique (78) et la Fusée Rouge (81) l'étant plus. Le Centre d'Incubation et de Conditionnement offre à ses employés des vestiaires équipés de baignoires, d'*appareils de vibromassage par le vide* (54), de distributeurs de parfums (55). À l'hôtel (120), se déploie évidemment toute une panoplie de gadgets : *L'air liquide, le vibromassage par le vide, la T.S.F., la caféine en solution bouillante, les préservatifs chauds, des parfums de huit espèces différentes, l'appareil à musique synthétique* (120) et *l'appareil électrolytique* pour le rasage (164). La description appuyée de l'équipement du reporter qui vient importuner John (les *souliers pneumatiques, le tuyau de poêle en aluminium dans lequel il portait son récepteur et son transmetteur de T.S.F., la batterie portable, les antennes, le microphone*, 274-275) est moqueuse, mais ne pourrait-on le comparer à celui d'un journaliste-caméraman-preneur de son d'aujourd'hui !

Les Utopiens n'ayant d'autre souci que de *se payer du bon temps* (111), les loisirs, totalement gratuits, tiennent une grande place. Les gens devant être continuellement distraits de façon collective, de nombreux sports ou jeux compliqués ont été créés : la Balatelle Centrifuge qui est expliquée (48), et d'autres qui ne le sont pas : le zipfuret (169), le tennis sur des surfaces de Riemann (pure fantaisie ! 82), la Pelote-Escalator (82), le Golf-Obstacles, le Golf Electro-Magnétique (99). Le cinéma est *cent pour cent chantant, parlant, synthétique, stéréoscopique et sentant avec accompagnement*

synchronisé d'orgue à parfums (190) ; on s'assied dans des *fauteuils pneumatiques* ; le *sujet du film est extrêmement simple* et il se termine d'une façon heureuse et convenable (191), mais ce qui importe, c'est qu'une scène d'amour se déroulant sur un tapis en peau d'ours, chacun des poils est reproduit (53), qu'à un baiser donné à l'écran les zones érogènes faciales des six mille spectateurs de l'Alhambra titillèrent d'un plaisir galvanique presque intolérable (190). Pour la Musique Synthétique, le grand super-orchestre comprend l'hyper-violon, le super-violoncelle, le pseudo-hautbois, la voix bien plus qu'humaine (189). La boîte à télévision, tel un robinet ouvert du matin jusqu'au soir (222), fournit un bonheur imbécile (224). La pauvreté de la culture se confirme encore par les chansons (97,189) que diffuse le *Wurlitzeriana Super-Vox* (224), et par les publications des *Ingénieurs en Émotions* et des *Bureaux de Propagande* : journaux, chacun conçu pour une caste (85-86), formules et versets hypnopédiques (87), des livres comme *Ma vie et mon oeuvre par notre Ford* qui a été publié par la *Société pour la Propagation de la Connaissance Fordienne* (242).

Il va de soi que le Meilleur des mondes maintient la jeunesse et la santé jusqu'à la mort : il n'y a pas de visage qui ne fût jeune et n'eût la peau tendue, de corps qui eût cessé d'être mince et droit (226). Et la mort est préparée par un conditionnement qui commence à dix-huit mois (186, 226), qui est programmée (dans une salle pour *Sénilité Galopante*, la sénilité galopait si vite qu'elle n'avait pas le temps de vieillir les joues, rien que le coeur et le cerveau, 223), qui est adoucie (la teinte primevère de l'Hôpital pour Mourants, les corbillards aériens aux couleurs gaies, l'atmosphère complètement agréable, 222, le flottement dans une mer de lumières chantantes et de caresses parfumées, 264).

Mais pourquoi ne peut-on rajeunir? comme se le demande aussi Linda (176) dont on s'étonne aussi que le Meilleur des mondes la laisse mourir dans une souffrance intense, une terreur indicible (229). L'utopie n'est donc pas très poussée et cela apparaît encore plus quand on constate que les habitants de l'État mondial sont encore soumis au système économique actuel, sont conditionnés au nom de *raisons de haute politique économique* (40), tournent dans le cycle de la production et de la consommation (*l'obligation de consommer tant par an. Dans l'intérêt de l'industrie*, 68), ont encore à travailler, à recevoir un salaire qui, pour les *travailleurs des castes inférieures*, est peut-être uniquement cette *ration de soma pour la journée* qu'ils reçoivent à l'usine (187) ou à l'hôpital (232) et dont la privation est une *idée affreuse* (234)? Huxley ne le précise pas, et il n'est question d'argent qu'on a encore à gagner que pour Bernard Marx dont il se moque lorsqu'il le montre s'affligeant d'avoir laissé ouvert son robinet d'eau de Cologne (121, 123) : ça va lui coûter cher !). Avec John et Bernard, nous visitons une *petite usine* (Huxley ne donnant pas dans le gigantisme qu'affectionnent les auteurs de science-fiction) *d'équipements d'éclairages pour hélicoptères* (181) ; ils sont reçus par le *Directeur de l'Élément Humain* (181, pointe que Huxley voulut certainement satirique mais qui ne nous étonne guère puisque nous connaissons aujourd'hui des directeurs des ressources humaines !) et où, de part et d'autre de la chaîne de montage *quarante-sept têtes blondes faisaient face à quarante-sept brunes ; quarante-sept nez épatés, à quarante-sept nez crochus ; quarante-sept mentons fuyants, à quarante-sept mentons prognathes* (182, Huxley se plaisant à la caricature comique et oubliant son idée d'être exactement semblables les uns aux autres, *physico-chimiquement égaux* (94), qui sont censés connaître moins de conflits). Dans cette économie étonnamment économe, les membres du Meilleur des mondes sont encore utilisés après leur crémation puisque, de leurs corps, on *recupère plus de quatre-vingt-dix pour cent* du phosphore (93), ce phosphore dont on se scandalise que, dans *Roméo et Juliette, Tybalt, étendu mort, manifestement non incinéré, gaspillait le sien* (207).

Dans le Meilleur des mondes, la consommation est activée par un besoin constant de nouveauté, de rejet des choses anciennes. On méprise la laine, qui dure, tandis que l'acétate doit être remplacée souvent : *Raccommoder, c'est antisocial* (141). Lenina a intégré ce slogan : *Comme j'aime à avoir des vêtements neufs* (72), et le romancier se plaît à nous les détailler : *une casquette de jockey verte et blanche... des souliers vert vif et vigoureusement brillants* (69) ; *une cartouchiere verte à garniture d'argent* (70) ; *une culotte courte en velours à côtes bien ajustée sous la tunique vert bouteille* (80) ; *une combinaison-culotte à fermeture éclair* (216, traduction de *zippicamiknicks*), *un pyjama d'une seule pièce à fermeture éclair*, (165) ; *un pantalon à pattes d'éléphant, une combinaison-culotte à fermeture-éclair d'un rose pâle de coquillage, un béret blanc* (216) ; *une culotte courte en velours de coton vert, une chemise blanche, une casquette de jockey* (283) !

Mais la production est de pacotille, faite de succédanés, d'ersatz : le mot *viscose* (37) revient constamment, cette première fibre artificielle étant un des objets privilégiés de la hargne de l'auteur (*velours de coton à la viscose*, 139) qui se moque aussi du *pseudo-marouquin* (70), du *pseudo-marbre blanc de Carrare* (98), du *para-bois* (100), de la *véritable soie à l'acétate* (139), du *shantoung à l'acétate* (280), des nourritures artificielles, des mets chimiques (*sandwich à la carottine*, 197, *pseudo-champagne*, 247, *pseudo-farine à l'amidon synthétique et aux déchets de coton*, 272, *biscuits*, 272, ou *petits-beurre panglandulaires*, 281, *pseudo-bœuf vitaminé*, 272 *amandes salées au magnésium*, 282), tous *Odieux produits civilisés !* que refuse aussi John (272).

En fait, cette société est fondamentalement différente de la nôtre, nous *les pauvres pré-modernes* dont se gausse Menier (59), parce que ses bases sont tout autres. Elle est entièrement rationalisée, obéissant strictement à des principes qui sont contenus dans la devise planétaire : *Communauté, Identité, Stabilité* qui semble parodier celle de la France : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Il faut établir ce qu'on entend par ces trois mots et examiner les moyens mis en oeuvre pour réaliser ces trois objectifs.

Il faut commencer par la Stabilité, la volonté de refuser toute incertitude, toute évolution. L'instabilité est *la fin de la civilisation* (262). Le gouvernement mondial maintient la stabilité par un contrôle rigoureux du nombre et du type des citoyens qui sont fabriqués dans des laboratoires. Nous apprenons au début, par l'exposé que le Directeur du Centre d'Incubation et de Conditionnement fait à de nouveaux étudiants, que cette fabrication est fondée sur des applications de la biologie, une science que le petit-fils du célèbre biologiste Thomas Henry Huxley (1825-1895), défenseur de la théorie transformiste de Darwin, dont il était l'ami, et le frère de Julian Sorell Huxley (1887-1975), spécialiste de la génétique, premier directeur de l'UNESCO, connaissait bien pour avoir entrepris lui-même des études dans le but de devenir médecin. Aldous Huxley serait donc, selon André Maurois, qui ne connaissait évidemment pas la science-fiction, le seul romancier moderne qui ait une culture scientifique solide.

Dans le Meilleur des mondes, les êtres humains sont produits par ectogenèse, gestation artificielle, qui est la clé du système et constitue l'élément le plus sensationnel du livre pour le grand public qui n'en a guère retenu que la notion de *bébés-éprouvettes* produits en laboratoires. Dans une série de flacons, des ovules biologiquement supérieurs, fertilisés par du sperme de même qualité, reçoivent les meilleurs traitements prénatals possibles, les embryons sont incubés puis sont finalement *décantés*, c'est-à-dire connaissent une naissance extra-utérine ; d'où le dégoût qu'on éprouve pour la *grossière reproduction vivipare* (42), pour la grossesse, pour l'accouchement (*les secrets répugnants et immoraux de l'enfantement, inconvenance scatologique plutôt que pornographique*, 173), pour l'allaitement (132), pour l'état de mère (35) *couvant ses petits* (55) et pour le mot même (réduit à l'initiale par Bernard dans le rapport qu'il rédige sur le Sauvage, 182) qui sont considérés comme des obscénités (173, 223).

Ceux qui sont destinés à donner des membres des castes supérieures demeurent dans leurs couveuses. Mais les autres, qui vont constituer les castes inférieures, subissent le *Procédé Bokanovsky* (24 et suiv.) qui permet de faire *proliférer, se diviser* (24) un même œuf pour obtenir, *bourgeons des bourgeons des bourgeons* (25), jusqu'à quatre-vingt seize jumeaux vrais. Ainsi, *tout le personnel d'une petite usine est constitué par les produits d'un seul oeuf bokanovskié* (25). Plus fort encore, la Technique de Podsnap (26) permet d'obtenir onze mille jumeaux identiques. Si on veut produire tant de prétendus individus génétiquement identiques, c'est que des êtres exactement semblables les uns aux autres, *physico-chimiquement égaux* (94), sont censés connaître moins de conflits.

Cette application de *la production en série à la biologie* (26), *cette standardisation des produits humains* (17), est complétée par une *Prédestination Sociale* (28), où, après leur *décantation*, les fœtus reçoivent plus ou moins d'oxygène et, en conséquence, d'intelligence, et d'autres caractéristiques physiques et intellectuelles, en fonction de la place qu'ils vont avoir dans la société, des tâches qu'ils auront à effectuer.

À ces gens qui n'ont pas de parents sont attribués avec fantaisie des prénoms et des noms très variés qui font souvent des mélanges cocasses : Polly Trotsky, Lenina Crowne, Bernard Marx,

Sarajini Engels, Herbert Bakounine (le recours à des noms célèbres de marxistes étant peut-être une moquerie), Benito Hoover (Benito étant le prénom de Mussolini, Hoover le nom d'un président des États-Unis), Morgana Rothschild, Fifi Bradlaugh, Joanna Diesel, Clara Deterding, Tom Kawaguchi, Jean-Jacques Habibullah, Darwin Bonaparte, Jim Bokanovsky ou Bokanovsky Jones.

Par cette production d'êtres humains sur une chaîne d'assemblage analogue à celle de Ford, la civilisation de la machine reçoit sa puissance suprême des progrès de la biologie. Cette production répond aux principes économiques qui veulent qu'on accorde ce qui est désiré avec ce qui est disponible : l'être humain est adapté à la place où on a besoin de lui.

D'autre part, comme, dans le Meilleur des mondes, on reconnaît que, *dans l'immense majorité des cas, la fécondité est tout bonnement une gêne*, nombre d'êtres sont destinés à devenir des neutres, à être stériles (31). À ce sujet, on peut se demander pourquoi Huxley n'a pas, tout simplement, supprimé la conception pour les femmes qui ne sont pas neutres, puisqu'elles ne sont plus destinées à être mères? Pourquoi faut-il que les *femelles* (31) soient obligées de prendre des *Succédanés de Grossesse*, des *précautions anticonceptionnelles* (98), de faire des *exercices malthusiens* (140, 184), de s'armer de préservatifs (70), d'où *la cartouchière, le ceinturon malthusien* (70)? Huxley a-t-il souffert d'un manque d'imagination futuriste? A-t-il conservé quelque sexisme, ne pouvant concevoir des femmes échappant à l'éternel féminin? Le romancier ne s'est-il pas plutôt avisé que des naissances devaient encore avoir lieu pour que puisse apparaître dans sa fiction le personnage de John dont on a déjà dit qu'il est, avec Bernard, le grain de sable qui vient faire grincer les rouages de l'utopie?

Ainsi est réalisé un eugénisme qui veut empêcher la surpopulation. Le risque en avait été dénoncé par Malthus, économiste anglais du début du XIXe siècle dont la doctrine, le malthusianisme, est fondée sur l'idée que la population croît plus vite (progression géométrique) que les subsistances (progression arithmétique), provoquant ainsi un déséquilibre qui conduit l'humanité vers la famine. Parmi les moyens utilisés pour ramener l'équilibre, il distinguait ceux qui sont destructifs (le déséquilibre finissant pas engendrer épidémies et guerres) et ceux qui sont préventifs (la restriction volontaire de la natalité dont il s'est fait le protagoniste). Selon l'Administrateur, la société précédente, ayant laissé sa population augmenter de façon désordonnée, a connu une famine dévastatrice (60). Pourtant, dans le Meilleur des mondes, la planète ne compte que deux mille millions d'habitants (soit deux milliards), ce qui est considérablement moins qu'aujourd'hui (cinq milliards cinq cents millions) et surtout moins que ce qu'on prévoit, la surpopulation étant le plus grave problème auquel doit faire face actuellement l'humanité.

Les êtres fabriqués en série sont conditionnés pour répondre aux besoins d'une société rigoureusement planifiée et pour en être des membres parfaitement heureux. Le comble du conditionnement, *le secret du bonheur et de la vertu*, c'est de faire aimer à des *esclaves qu'il serait inutile de contraindre, parce qu'ils auraient l'amour de leur servitude* (15) *ce qu'ils sont obligés de faire*, de leur faire *aimer la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper* (34-35). Pour chacun, *son conditionnement a posé des rails sur lesquels il lui faut marcher. Il ne peut s'en empêcher ; il est fatalement prédestiné ; il est toujours à l'intérieur d'un invisible flacon de fixations infantiles et embryonnaires* (247). Par exemple, un *conditionnement à la chaleur* est appliqué à celui qui aura à *émigrer dans les tropiques* (34).

Ils subissent d'abord le *Conditionnement Néo-Pavlovien*, application des techniques de Pavlov (qui, en 1903, formula la notion de réflexe conditionné) : dissuasion par des expériences désagréables, explosions et décharges électriques (39), *bouffées d'assa foetida* (46) ou attraction par des expériences agréables, et du behaviorisme.

Puis les enfants sont soumis à l'hypnopédie, enseignement pendant le sommeil auquel une assez grande place (41-47) est accordée car sont contés sa découverte fortuite par l'expérience qu'aurait vécue un certain Reuben Rabinovitch (qui ira vérifier l'authenticité d'un tel nom?) puis les premières expérimentations de longues et douces répétitions qui ne réveillent pas le dormeur mais l'influencent à un moment où sont levées les protections de la conscience contre tout changement de la personnalité. Dans le Meilleur des mondes, cet enseignement par la suggestion, dont un exemple est

donné avec le message qui affirme l'utilité des Epsilons (94), est poussé *jusqu'à ce qu'enfin l'esprit de l'enfant, ce soit ces choses suggérées, et que la somme de ces choses suggérées, ce soit l'esprit de l'enfant* (47). Cet enseignement est destiné à provoquer l'uniformisation de la pensée : l'hypnopédie est *la plus grande force moralisatrice et socialisatrice de tous les temps* (46). Notons que, d'abord idée d'auteurs de science-fiction, elle est devenue une réalité, en particulier pour l'étude d'une langue seconde, même si, pour Menier, elle ne peut être *un instrument d'éducation intellectuelle* (43), seulement un instrument d'éducation morale qui ne doit jamais, en aucune circonstance, être rationnelle (44).

De cet enseignement est effacé tout le passé, celui de chacun d'abord (116), mais surtout - envoyer quelqu'un au *Passé Sans Fond* étant même un terme de mépris (119) - l'Histoire (52), la culture d'autrefois (53, Shakespeare dont la beauté est reconnue mais qui est condamné *parce qu'il est vieux*, 243), afin d'éviter toute possibilité de comparaison, et le futur aussi, au profit du seul présent (125). En sont bannis aussi la philosophie (*L'art de trouver de mauvaises raisons à ce que l'on croit en vertu d'autres mauvaises raisons, c'est cela, la philosophie*, 259), et, surtout, la métaphysique (les explications d'ordre finaliste, la croyance en un but qui est *quelque part au-delà, quelque part au-dehors de la sphère humaine présente*, 200). Même l'art est condamné : *Il nous faut choisir entre le bonheur et ce que l'on appelait autrefois le grand art. Nous avons sacrifié le grand art. Nous avons à la place les films sentants et l'orgue à parfums*), la tragédie, en particulier, étant interdite dans le Meilleur des mondes parce qu'on ne peut en faire sans instabilité sociale, 244). La beauté est éliminée pour, là aussi, éviter toute comparaison, car *le bonheur effectif paraît toujours assez sordide en comparaison des larges compensations qu'on trouve à la misère... La stabilité, en tant que spectacle, n'arrive pas à la cheville de l'instabilité.... Le bonheur n'est jamais grandiose*. (245). Il va de soi qu'on chasse la religion (255), le christianisme (64), Dieu (72, qui est ancien, dont il faut se rendre indépendant 258, qui est incompatible avec la civilisation 259, qui est produit par la société qui conditionne à croire en lui 260, qui ne revient que dans la bouche du Sauvage, 230). Enfin, si on est parvenu à se mettre dans l'esprit des maîtres du Meilleur des mondes, on comprend plus aisément qu'ils aient rejetés le libéralisme (65), et la démocratie (65).

Mais qu'on abolisse aussi la science, *l'ordure de la science pure* (42), dont *toute découverte est subversive en puissance parce qu'elle est incompatible avec le bonheur* (249) paraît tout à fait étonnant. Ainsi, Mustapha Menier censure une *Nouvelle Théorie de la Biologie* (199). Car, nous explique-t-il, *la vérité est une menace, et la science est un danger public. Nous sommes obligés de la tenir soigneusement enchaînée et muselée. (...) Elle nous a donné l'équilibre le plus stable de l'Histoire. Et nous ne pouvons pas lui permettre de défaire ce qu'elle a accompli. Voilà pourquoi nous limitons avec tant de soins le champ de ses recherches. Nous ne lui permettons de s'occuper que des problèmes les plus immédiats du moment. Toutes les autres recherches sont soigneusement découragées*. (252).

Pour que soit renforcé et ajusté ce véritable dressage, les citoyens du meilleur des mondes subissent encore, tout au long de leur vie, la propagande inventée par les Ingénieurs en Émotions (85), dont fait partie Helmholtz Watson, leur nom, remarquons-le, étant celui-là même qu'en URSS on donnait aux écrivains. Les foules sont, au besoin, maîtrisées par des *nuages de vapeur de soma*, par un *anesthésique puissant*, par la *Voix de la Raison*, la *Voix de la Bienveillance*, voix angélique qui diffuse le *Discours Synthétique Contre les Émeutes* et qui, à coups de *Oh ! comme je désire que vous soyez heureux ! Comme je désire que vous soyez sages !*, incite au retour à l'ordre (239).

Par contre, les habitants du Meilleur des mondes sont conduits à préférer la promiscuité en fuyant la solitude (*Nous faisons en sorte que les gens détestent la solitude*, 260) et *le sentiment de l'exclusif* (*Chacun appartient à tous les autres*, 58) ; à aimer la caste dans laquelle on les a placés (grâce aux leçons qui leur inculquent le *Sentiment des Classes Sociales*, 45, en adaptant *la demande future à la future offre industrielle*, 67) ; à apprécier leur travail (avec ce retournement satirique : l'ergonomie, ici, façonne le travailleur pour qu'il s'ajuste à la tâche alors que, d'habitude, elle ajuste la tâche à l'être humain) ; à accepter l'encadrement et la réduction des sentiments, pour qu'ils ne puissent guère se rebeller que contre ce qui menace leur esclavage bien-aimé.

Le plaisir est trouvé dans les Offices de Solidarité, dans le tourbillon étourdissant des distractions qui sont collectives, en particulier les sports, et, surtout, dans des relations sexuelles tout à fait libres et désinvoltes, avec n'importe quel partenaire, qui ont pour but de procurer une détente. Les enfants sont initiés à des jeux sexuels (qui seraient imités de ceux des Murias en Inde, 49), reçoivent une éducation sexuelle (*Nous avons fait du Sexe Élémentaire*, 45). La gomme à mâcher est à base d'hormone sexuelle (81, 178). La *tape sur le derrière* des femmes est recommandée, la qualité qui leur est demandée étant d'ailleurs d'être *pneumatiques*, c'est-à-dire potelées. D'une façon générale, tout écart entre *la conscience d'un désir et sa satisfaction* (64) est supprimé.

Avers de la médaille dont se félicite l'Administrateur Mondial : *Le monde est stable à présent. Les gens sont heureux ; ils obtiennent ce qu'ils veulent, et ils ne veulent jamais ce qu'ils ne peuvent obtenir. Ils sont à l'aise ; ils sont en sécurité ; ils ne sont jamais malades ; ils n'ont pas peur de la mort ; ils sont dans une sereine ignorance de la passion et de la vieillesse ; ils ne sont encombrés de nuls pères ni de mères ; ils n'ont pas d'épouses, pas d'enfants, pas d'amants, au sujet desquels ils pourraient éprouver des émotions violentes ; ils sont conditionnés de telle sorte que, pratiquement, ils ne peuvent s'empêcher de se conduire comme ils le doivent. Et si par hasard quelque chose allait de travers, il y a le soma.* (244, 263).

En effet, ils échappent à tout trouble physique (grâce au Trust des Sécrétions Internes et Externes, à la suppression de la vieillesse (*La jeunesse demeure à peu près intacte jusqu'à soixante ans, et puis, crac ! la fin*, 131; *le caractère demeure constant pendant toute la durée de la vie, les vieillards pratiquent la copulation, n'ont pas un instant à arracher au plaisir*, 75, 223, puis on provoque leur sénilité galopante qui est une seconde enfance, 222, 223), à l'effacement de la perspective de la mort (l'expression de sa douleur à la mort de sa mère par John est un manque de *convenances*, une *scandaleuse exhibition, une dégoûtante explosion de cris*, 230).

Ils échappent même à tout trouble psychologique, dépression nerveuse, neurasthénie, névrose ou psychose, grâce aux Succédanés de Grossesse, aux Succédanés de Passion Violente, *équivalents physiologiques complets de la peur et de la colère, qui stimulent de temps en temps les capsules surrénales, irriguent tout l'organisme avec un flot d'adrénaline* (265), et, surtout, grâce à la drogue euphorisante, sorte de tranquillisant, qu'est le soma (73), qui, analogue au mescal et au peyotl des Indiens (146), mais sans leurs effets secondaires (*migraine et vomissements*, 176), sans les ennuis de l'accoutumance, *offre un congé hors de la réalité* (74, 263), *hors du temps, fragment de ce que nos ancêtres appelaient l'éternité* (176), *ailleurs, infiniment loin* (177).

Le soma calme la colère, réconcilie avec les ennemis, rend patient, aide à supporter les ennuis (263), efface toute angoisse, colore tout en rose, suscite un *monde plein de chaleur, de couleurs vives, un monde infiniment bienveillant, un monde bon et beau et délicieusement amusant* (97), permet une régression *ab utero* (la chanson des sexophonistes évoque *le bonheur dans le flacon*, 96), entretient une joie permanente et artificielle, un bonheur obligatoire et généralisé (*Tout le monde est heureux maintenant*, 95).

Cette société est basée aussi sur le principe de l'Identité, c'est-à-dire le fait d'être identique (et non d'avoir une identité, ce qui, d'une certaine façon, viendrait contredire le premier sens du mot), de l'accepter, de s'en réjouir. Identique, du moins, aux autres membres de sa caste, de l'une des cinq castes, chacune étant un degré physique, intellectuel et social, chacune ayant une apparence et un comportement stéréotypés.

Les Alphas, *individus distincts, sans relations de parenté, de bonne hérédité et conditionnés de façon à être capables (dans certaines limites) de faire librement un choix et de prendre des responsabilités* (2146), sont les dirigeants, et il y a même l'élite que sont les Alpha-Plus. Les Bêtas sont les techniciens. On apprend que seuls les *garçons et les filles de ces castes supérieures* peuvent fréquenter Eton, et Huxley, qui fut lui-même étudiant de la plus célèbre des *public schools* anglaises (qui, comme le rappelle le traducteur dans une note, n'ont rien de public), s'amuse à la faire se perpétuer dans ce lointain avenir et à la montrer toujours aussi élitiste (183).

Les Gammas sont les employés subalternes. Les Deltas et les Epsilon (il y a même des Semi-Avortons Epsilon-Moins comme *le petit être simiesque préposé à l'ascenseur* qui, sortant de sa

stupeur habituelle montre *une espèce d'adoration de chien attendant une caresse*, (79), les plus stupides, sont les travailleurs manuels, enfermés dans leur *coquille d'inconscience* (232), mais à qui leur travail plaît : *Il est d'une simplicité enfantine. Pas d'effort excessif de l'esprit ni des muscles. Sept heures et demie d'un travail léger, nullement épuisant, et ensuite la ration de soma, les sports, la copulation sans restriction, et le Cinéma Sentant* (248).

Et cette hiérarchie est établie sur le modèle de l'iceberg (248) : *huit neuvième au-dessous de la ligne de flottaison, un neuvième au-dessus*, c'est-à-dire que les Jumeaux Bokanovsky qui constituent les Deltas et les Epsilons sont beaucoup plus nombreux que les trois autres castes. Cependant, la question qui nous vient à l'esprit est posée par le Sauvage : *Pourquoi ne faites-vous pas de chacun un Alpha-Plus-Plus?* Et Menier de répondre : *Une société composée d'Alphas ne saurait manquer d'être instable et misérable tandis qu'un homme décanté en Alpha, conditionné en Alpha, deviendrait fou s'il avait à effectuer le travail d'un Epsilon-Semi-Avorton* (246), comme, ajoute-t-il, l'a démontré l'expérience de Chypre (île qui fut peuplée entièrement par vingt-deux mille Alphas, cette utopie à l'intérieur de l'utopie étant un échec complet, 247-248). Mais on continue à envoyer dans des îles tous ceux qui *ont trop individuellement pris conscience de leur moi pour pouvoir s'adapter à la vie en commun, tous les gens qui ne satisfont pas l'orthodoxie, qui ont des idées indépendantes bien à eux, tous ceux, en un mot, qui sont quelqu'un* (251).

Enfin, la société utopique tend à l'idéal de la Communauté (au sens d'état, caractère de ce qui est commun, unanimité), de l'anéantissement (101) du moi dans la masse de la société, de l'insignifiance des *cellules composantes* par rapport au *corps social* (117), qui s'opposent à l'*isolement désespérément individuel* d'autrefois (60). Aussi la société utopique est-elle souvent comparée à la ruche (168, 169) ou à la fourmilière (93), les jumeaux sont-ils vus comme un *essaim d'identité* (233). Cet anéantissement du moi, Huxley l'appelle ailleurs *le sentiment océanique*, l'abandon de la goutte d'eau dans l'océan, de l'individu dans la masse. Ainsi, les *Blues malthusiens* permettent aux danseurs du cabaret de redevenir des *embryons jumeaux bercés doucement sur les vagues d'un océan de pseudo-sang en flacon*, (97).

Cet idéal de la communauté est inculqué par des messages hypnopédiques (94), qui font que, par exemple, Foster se déclare heureux de l'utilité sociale de l'être humain même après sa mort (93). Il est célébré à travers le culte de Ford, dans les Offices de Solidarité (98 et suivantes), parodie des offices protestants, où le lien social est entretenu rituellement. Le fondateur de l'utopie et ses symboles (le T mais aussi le Tacot ardent, 101) ne servent pas tant d'idoles que de signes de ralliement. Mais il s'agit d'une solidarité impersonnelle, fusionnelle, sirupeuse, à base de sexualité diffuse, en laquelle tout le monde *communie* anonymement.

Ainsi, à la *Chanterie en Commun de Fordson* où se rend Bernard Marx, les douze disciples forment un groupe priant pour la réunion *en un, la communion de pensée* (100), l'*anéantissement* de leur moi et leur mystique fusion dans le *Plus Grand Être*. Ils font le signe de T, chantent des Cantiques de Solidarité qui *obsèdent non pas l'esprit mais les entrailles*, prennent du *soma consacré à la glace aux fraises*, l'irrévérence religieuse de Huxley, qui apparaît encore dans le *Tacot ardent*, étant ici vraiment appuyée (101). Une *tension électrique dans l'air* annonce, pour les *douze-en-un, la Venue du Grand Être*. Mais, le soma faisant son effet et le chant célébrant désormais *Orginet-Porginet*, la solidarité est atteinte dans une orgie et un retour à l'état fœtal (105) !

Le Sauvage, qui n'était pas identique aux Indiens de la Réserve, n'est pas identique non plus aux Utopiens. Son *explosion de cris* à la mort de sa mère paraît *dégoûtante*, la réaction étant : *Comme si quiconque avait une telle importance !* (230). À la fin du livre, quand il est tourmenté par les voyeurs de sa douleur, Huxley souligne bien que c'est *poussés par cette habitude de l'action commune, ce désir d'unanimité et de communion, que leur conditionnement avait si indélébilement implantés en eux* qu'ils se mirent à *mimer la frénésie de ses gestes*, le mot *mimer* appelant le souvenir de ces *hommes d'équipage* dont parle Baudelaire (poète qu'admirait Huxley), qui, *souvent, pour s'amuser, prennent des albatros et dont l'un mime, en boitant, l'infirme qui volait !*

Quel contraste et quelle similitude à la fois entre les principes sur lesquels est fondé le Meilleur des mondes et les mythes et les rites amérindiens du pueblo de Malpais ! C'est habilement qu'est

juxtaposé au monde nouveau le monde ancien, Huxley ayant ainsi réussi un tableau complet de différentes voies que peut prendre l'humanité.

Intérêt psychologique

Si «tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil», il ne se passe rien. Pour qu'il y ait action, il faut qu'il y ait conflit ; pour qu'il y ait fiction, il faut qu'il y ait friction. Ainsi, avec Benito Hoover, pour qui *la réalité était toujours ensoleillée* (80), avec le Directeur du Centre de Conditionnement (fantôme ridicule dont la colère grandiloquente puis *le martyre de l'humiliation absolue* sont ridicules, 170-174) et avec d'autres membres dociles du Meilleur des mondes, surtout avec seulement des Deltas et des Epsilon, êtres tout à fait conformes, comme il se doit dans le tableau de la société tout à fait stable qu'est celle de l'utopie, zombies dépourvus de tous ces facteurs de désordre que sont les émotions, les sentiments, les idées, qui ne sont que des robots aussi froids que les laboratoires dans lesquels ils sont nés et où ils travaillent, il n'y aurait pas d'aventure, pas même d'événement, tout étant programmé.

Aussi, dans la plupart des fictions, par rapport au conformisme social qui est représenté par les personnages secondaires, les simples figurants, l'action et l'intérêt psychologique naissent donc de fortes personnalités, de déviants. C'est bien le cas dans *Le meilleur des mondes* où, d'ailleurs, Huxley les désigne d'une expression courante en anglais : des *chevilles rondes dans des trous carrés* (*round pegs in square holes*) et dont il dit qu'ils ont *tendance à avoir des idées dangereuses sur le système social et à contaminer les autres de leur mécontentement* (16). Déviants à un degré plus ou moins grands sont tous les véritables personnages du roman.

Linda, une Bêta moins, n'est cependant devenue une déviante que malgré elle, par sa mésaventure dans la Réserve où, *squaw blonde et très forte* (138), elle se conduisit comme on le lui avait appris à Londres, ayant de nombreux amants (142, 150) et, particulièrement, Popé (153), provoquant ainsi la jalousie des Indiennes qui la fouettèrent (147). Elle aurait voulu refuser d'être la mère de John (148), mais elle lui apprit à lire (150), entre deux abandons au peyotl. Vouée à un destin malheureux, elle ne sera pas sauvée par son retour dans la civilisation, pour laquelle, *monstre étrange et terrifiant d'âge mûr, au sourire brisé et décoloré, au visage pustulé et bouffi* (172) qui donne *la nausée* (175), qui permet d'*observer la sénilité* (177), elle n'est encore qu'une déviante qui ne peut que sombrer dans la transe perpétuelle que lui procure le soma (176,177) puis mourir en connaissant une souffrance intense, *une terreur indicible* (229).

Lenina Crowne pourrait être le prototype de l'Utopienne, d'autant plus que, *exceptionnellement jolie* (35), *merveilleusement pneumatique* (62), elle est une jeune fille qui se conforme à la frivolité et à la promiscuité ambiantes, et que tout le monde l'apprécie (77). Face à Bernard Marx, elle a d'abord les réactions que le conditionnement a imprimées en elle. Mais elle se distingue par l'attirance qu'elle a vers lui bien que ou parce qu'elle le trouve *si bizarre* (63, 78), par l'envie qu'elle a même *de le câliner* (65), se montrant alors moins désireuse d'être *accessible à tous* (61).

Il faut que, dans la Réserve, elle soit bouleversée par la flagellation de l'enfant indien pour que John, survenant et déclarant vouloir lui-même être ainsi supplicié, elle soit séduite par ce garçon *formidablement beau* (193), encore qu'elle le sera surtout lorsque, de retour à Londres, bénéficiant d'une portion généreuse de l'immense célébrité de celui qui est, persifle Huxley, *la gloire suprême momentanément à la mode* (187), elle est invitée par des hommes importants mais n'en est pas moins frustrée de ne pouvoir, et pour cause, révéler *ce qu'on ressent à faire l'amour avec un Sauvage* (188). Voilà qu'il y a, pour elle, une distance entre le désir et sa satisfaction, accrue encore quand John refuse d'assister à la soirée organisée par Bernard, et qu'en elle, qui a *les yeux bleus voilés d'une mélancolie inaccoutumée*, qui est *pleine d'une sensation étrange de triomphe inquiet* (196), qui *éprouve toutes les sensations que l'on subit normalement au début d'un traitement de Succédané de Passion Violente* (197), naît donc l'amour ! N'en vient-elle pas - mauvais ou bon signe, c'est selon - à contempler la lune ? (199). La voilà réellement malade d'amour, se mettant *dans un état pareil, à propos de quoi ? d'un homme* mais qui est *celui qu'elle veut*. On lui suggère tout

bonnement de le prendre que cela lui plaise ou non (209-211) et l'amoureuse frustrée s'y emploie avec la conséquence qu'on sait. Pourtant, à la fin, *sourire incertain, implorant, tout chargé d'humilité, une expression étrangement incongrue de détresse chargée d'ardent désir* (283), elle revient tendre les bras vers le Sauvage, est encore traitée de *courtisane impudente, d'incarnation potelée de la turpitude* (283-284), est même fouettée, mais, semble-t-il, parvient à ses fins ! Quel itinéraire inattendu pour l'insouciant laborantine !

Helmholtz Watson est un Alpha-Plus *puissamment bâti* (86), plein de succès dans le sport (*champion de Paume-Escalator*, 87), dans les relations sexuelles (*amant infatigable*, 87) et dans les activités communautaires (*homme de comités, compagnon apprécié*, 87). Mais, intelligent, il est *un peu trop capable*, sent en lui un *pouvoir* (204), souffre même d'un *excès mental* qui lui a donné *conscience d'être lui-même et d'être tout seul, d'être un individu* (87), ce qui le pousse à la *cécité et la surdité volontaires de la solitude délibérément voulue, l'impuissance artificielle de l'ascétisme* (89), et fait de lui le symbole de l'inefficacité de la raison ! Pourtant, il doit se contenter d'être un Ingénieur des Émotions, de produire des *formules et des versets hypnopédiques* (87), des textes de propagande, de donner des cours de Technique Émotionnelle (203). Il ne peut donc que mépriser sa fonction. Sorte d'Hamlet, il a bien conscience de l'absurdité du Meilleur des mondes, mais se révèle incapable de l'exprimer, de se rebeller. Regrettant *d'écrire quand il n'y a rien à dire* (245), se targuant de pouvoir créer une plus haute littérature, il ne parvient qu'à une poésie artificielle, comme en fait foi son poème sur la solitude qui le met en conflit avec l'Autorité (203-204).

S'il se sent d'abord proche de Bernard Marx, *le seul homme de sa connaissance avec lequel il pût causer des sujets qu'il sentait importants* (119), John et lui *éprouvent immédiatement de la sympathie l'un pour l'autre* (204). Pourtant, l'amateur de Shakespeare lui lisant *Roméo et Juliette*, s'il admire *le travail superbe de ce génie de l'émotion* (206), de *ce technicien si merveilleux de la propagande* (207), il pense que *se mettre dans un tel état à propos d'une femme est plutôt ridicule* (206) ; *dans son absurdité dégoûtante, la situation lui paraît irrésistiblement comique* (207). Son *rire inextinguible* (207) prouve qu'il est, aussi esprit libre se veut-il, victime du conditionnement.

Cependant, c'est avec un autre rire, un *rire de triomphe* qu'il se joint au Sauvage pour jeter avec lui les comprimés de soma (2137). Demeurant décidé à chercher *quelque autre espèce de démence et de violence* (208), à contester la société tout en sachant qu'il ne peut la changer, il acceptera son exil, préférant les îles Falkland parce qu'il lui *semble qu'on pourrait mieux écrire si le climat était mauvais* (253).

Voilà donc un déviant qu'a produit le Meilleur des mondes et à qui sa rencontre avec le Sauvage a apporté une révélation sur lui-même qu'il a su assumer.

Ce n'est pas le cas avec Bernard Marx qui, par opposition symétrique à Watson, est un Alpha-Plus qu'on trouve *laid* (64) parce qu'il n'a que le physique d'un Gamma-Moins (84, 196), qu'il est *rabougri* (65), *sombre* (77), de cheveux comme - influence du physique sur le mental - de caractère. Il est victime de l'erreur par laquelle on aurait *versé de l'alcool dans son pseudo-sang* (65, 196), tare dans laquelle on a cru pouvoir voir la transposition de la cécité dont Huxley fut atteint à l'âge de seize ans et qui a changé son caractère, l'obligeant à s'isoler et à se tourner vers ses *ressources intérieures*.

Bernard, ne respectant pas l'Identité, se sent *un paria* et se conduit *comme tel*, en véritable paranoïaque (83), mal à l'aise avec les inférieurs (84) comme avec les supérieurs, *craignant l'animosité et la réprobation* (115), ce qui fortifie le préjugé contre lui, sa *réputation désagréable* (52), et intensifie *le mépris et l'hostilité* (85). Il *passé la plus grande partie de son temps tout seul* (63), il a la *manie de faire les choses dans l'intimité* (108), il est réfractaire aux Groupes de Solidarité, ne pouvant communier avec les autres lors de l'Office, se retrouvant encore plus *misérablement isolé... à part, inaccordé*, son *sentiment du moi étant intensifié au point de lui faire souffrir le martyr* (106). Ainsi, il ne respecte pas la Communauté. Son Directeur lui reproche donc sa *conduite en dehors des heures de travail* (118), ses manquements au *décorum infantile* (118) et à l'*orthodoxie* (170) son atteinte à *la Société, à la Civilisation* (171). C'est apparemment *l'orgueil triomphant* qu'il affiche après avoir été ainsi morigéné (118) qui le conduit à ne vouloir pas être *simplement une cellule du corps social, à n'être pas asservi par son conditionnement* (111) qui, remarque moqueusement l'auteur,

l'avait rendu non pas tant prompt à s'apitoyer qu'à se trouver mal pour un rien : la maladie, les blessures, la saleté, la difformité ou la vieillesse (160). Se voulant *un adulte tout le temps* (114), courageux, stoïque (124), exalté, passionné (114), il critique une *civilisation trop infantile* (181), déclare refuser le soma (109, 123), *préférer sa colère* (123), *ne vouloir compter sur autre chose que ses propres ressources intérieures s'il était soumis à quelque grande épreuve, à quelque douleur, à quelque persécution, avoir la sensation d'être plus grand que nature* (124).

En fait, ce n'est pas par idéal qu'il imagine ce stoïcisme et ce courage, mais par frustration d'être différent et de ne pas être accepté. D'ailleurs, à plusieurs reprises, Huxley, avec beaucoup de finesse psychologique, dégonfle sa présence d'esprit (qui ne se manifeste qu'*après coup*, 119), sa hardiesse (s'il se déclare heureux de faire *front, tout seul, contre l'ordre des choses*, c'est parce qu'il sait qu'il n'aura pas à faire front, 119), sa *mince couche d'assurance prétentieuse* (qui *cachait à peine sa nervosité*, 170).

Son *sentiment du moi, vif et désolant* (84) entraîne une sorte de romantisme. Il voudrait visiter la Région des Lacs, berceau du romantisme anglais, tandis que Lenina préfère *le Championnat Féminin de Lutte (Poids Lourds)* (109). Il tient à *contempler les flots noirs et écumants de la mer sous le disque pâle de la lune et les nuages qui se pressaient* (110). Il se complaît dans la mélancolie (77).

Or cette sorte d'Alceste réfractaire aux relations sexuelles désinvoltes est, comme il se doit, amoureux d'une sorte de Célimène ! Ainsi, s'il s'offusque d'entendre parler de Lenina *comme si elle était un morceau de viande* (64, 113) et s'il regrette qu'*elle se considère elle-même comme de la viande* (73, 113), il est si sensible au *roulis doux de cette culotte courte en velours à côtes bien ajustée sous la tunique vert bouteille qu'il avait sur le visage une expression de douleur* (80). Et, quand elle a accepté de partir avec lui, il se sent *toujours misérable* (84). Pour se résoudre à cette relation sexuelle avec elle qu'une ellipse élude (113), on le voit prendre du soma et, le lendemain, regretter que cela se soit terminé *par le coucher* car il aurait voulu *essayer l'effet produit par la répression de ses impulsions* (114).

Quand il trouve John, il croit pouvoir identifier sa solitude à la sienne (158), mais, plus préoccupé de retourner son sort, en habile manoeuvrier, il élabore *un plan stratégique* (160), allègue *un intérêt scientifique* (163) pour le ramener avec sa mère à Londres où il profite de la popularité de son protégé, dont il se fait *le gardien accrédité* pour devenir lui-même un *personnage de toute première importance* (178), ayant *la sensation d'être positivement gigantesque* (179). Comme il se réconcilie alors avec le Meilleur des mondes (sans toutefois *renoncer au privilège* de le critiquer, étalant *un manque d'orthodoxie frondeur*, 179), il n'est donc pas authentiquement déviant. Il se révèle en effet alors jouisseur (178 : les six femmes qu'il se vante avoir eues en une semaine), ambitieux, profiteur et opportuniste, voulant même qu'on *donne une leçon* à John (181), s'employant, à l'encontre de ses prétendues précédentes convictions, à le dénoncer pour son refus de prendre du soma, pour son attachement à sa mère (182-183). Huxley, devenant de plus en plus critique à son égard (170), s'amuse de l'échec qu'il subit quand le Sauvage refuse de s'exhiber (198) : *Le ballon bien tendu qu'était la joyeuse confiance en soi de Bernard se dégonflait par mille blessures* (197). *Complètement dégonflé* (199), il retrouve son *"moi" ancien* (201). Constatant que Lenina s'est entichée de John et s'est même offerte à lui, il s'attriste. Mais il est vraiment au désespoir de perdre ce qui faisait son succès quand cesse l'attraction pour le Sauvage. Son dépit le fait vouloir tirer vengeance de ses deux amis, d'autant plus qu'il est jaloux de leur connivence (204, 206). Huxley le rend alors vraiment ridicule en en faisant la mouche du coche au moment de l'intervention des policiers (238, 241), ce qui ne l'empêche pas, *le visage verdâtre et malheureux*, d'être arrêté avec les deux autres.

Au moment de sa condamnation à l'exil en Islande, son *paroxysme de basse humilité* honteuse devant l'Administrateur dont il réclame la clémence achève de faire de lui un anti-héros dont l'anticonformisme n'est que le fruit de la rancœur et non un idéal (250).

Le héros du livre, le grand déviant qui demeure fidèle à lui-même, le perpétuel exilé, le perpétuel écartelé entre différentes cultures, témoin à la fois de l'ancien monde et du nouveau, les dénonçant l'un et l'autre, lui qui ne respectait déjà pas la Communauté, l'Identité et la Stabilité de la société primitive et qui vient les perturber aussi dans la société de Londres, le perpétuel solitaire (*Si l'on est différent, il est fatal qu'on soit seul*, 159), le perpétuellement malheureux (*À Malpais, il avait souffert*

parce qu'on l'avait exclu des activités communes du pueblo ; dans le Londres civilisé, il souffrait parce qu'il ne pouvait jamais s'évader de ces activités communes, 260), c'est évidemment John le Sauvage. Jeune homme aux cheveux tressés couleur paille, aux yeux bleu pâle, à la peau blanche bronzée, il surgit parmi les Indiens (136) et se découvre d'abord comme le fils de Linda, victime de ce fait du complexe d'Œdipe. En effet, il hait les hommes qui viennent la voir (145-146), et spécialement Popé qu'elle aimait (153, 229), qui lui fait vivre la fameuse scène primitive (154) et qu'il frappe. Quand viendra la mort de sa mère, il reverra ce visage jeune et vif qui s'était penché sur son enfance, tous les événements de leur vie commune (224), mais ce sera aussi une résurrection affreuse de jalousies, de laideurs et de misères (227), d'autant plus qu'elle le prend pour Popé ! Voilà donc présenté un des dangers épouvantables de la vie de famille signalés par Freud (57) et auquel l'eugénisme permet d'échapper (155, 229, 278 où la pensée de la mère, la madone, est opposée à celle de la courtisane).

Pourtant, sa mère, nostalgique de l'Utopie, lui a raconté les histoires de ce Là-Bas merveilleux, de ce paradis de bonté et de beauté, complet et intact (225), et elle lui a appris à lire dans un manuel intitulé *Le Conditionnement Chimique et Bactériologique de l'Embryon. Instructions pratiques pour les Travailleurs Bêtas des Dépôts d'Embryons* (150, 225), livre dont il ne comprenait pas les mots !

Il s'est aussi imprégné de la conception du monde des Indiens qui écartent pourtant Cheveux-blancs de leur rite initiatique païen (157). Ainsi rejeté du clan, il a la tentation du suicide, découvrant alors *le Temps, la Mort et Dieu* (158), et il s'inflige ce qu'il croit être le rite initiatique chrétien : la crucifixion (159). Mais il restera attaché à ces moeurs, retrouvant le zuni pour crier sa colère (196, 198), se purifiant et se punissant comme le faisaient les Indiens (267), se fabriquant un arc et des flèches.

Enfin, il a trouvé son véritable maître en Shakespeare dont les *Oeuvres complètes* l'ont fait accéder à une poésie qui l'a touché comme celle des mythes indiens (153), et lui ont fourni les mots, les formules magiques (154) pour connaître le monde et les êtres humains, pour détester Popé, pour, pourrait-on ajouter, tomber amoureux (137). En effet, il découvre son sentiment pour Lenina dans les mots de la Miranda de *La tempête* (161, 164). Si, la trouvant dans son sommeil et s'enivrant de son parfum et de ses vêtements (164), il n'ose pas la toucher, pris d'un sentiment de culpabilité (165), c'est qu'il la voit nantie de la chaste pudeur de vestale que Shakespeare attribue à Juliette (167). S'il est plein de désir et honteux de son désir, c'est qu'il lié par des vœux puissants qui n'avaient jamais été prononcés, obéissant à des lois qui avaient cessé d'avoir cours depuis longtemps (192). Il voudrait, avant d'oser exprimer son amour, pour prouver qu'il est digne d'elle, accomplir quelque chose (à Malpais, il aurait pu apporter la dépouille d'un lion des montagnes), subir quelque chose noblement (212). Aussi, lui qui veut transcender la concupiscence, le démon Luxure (220), est-il terrorisé par celle de Lenina qu'il adore et méprise à la fois, car, en s'offrant à lui, en s'imposant à lui, elle détruit l'image d'objet d'adoration que, par les mots de Shakespeare (dont le rôle est encore souligné, 216), il s'était faite d'elle. En rejetant cette catin, cette impudente courtisane d'une claque prodigieuse (218), il doit aussi chercher à punir le libertinage de sa mère, qu'il adorait et méprisait aussi.

C'est d'ailleurs l'attachement à Linda, qui se meurt, qui précipite sa révolte contre le Meilleur des mondes, car le Sauvage est le personnage qui permet de montrer que l'utopie est néfaste. On le voit protester contre les odieux produits civilisés, contre l'usine, contre Eton, contre le film horrible et ignoble, contre cette espèce de bonheur faux et menteur dont vous jouissez ici (201), contre, véritable cauchemar, un flux continu de jumeaux mâles identiques de huit ans, qui ont, pour ce monstre de sénilité flasque et distordue, la curiosité apeurée et stupide des animaux qui se trouvent soudain face à face avec l'inconnu, 225). Aussi la passion de sa douleur se transforme-t-elle en passion de colère au paroxysme (228) qui va amener cet empêchement de jouir en rond à commettre un sacrilège (237), à s'opposer à la distribution de soma, cette affreuse drogue, cet affreux poison, aux jumeaux, employés de l'hôpital, qu'il veut dissuader d'être des bébés, des monstres moins qu'humains (236), des larves humaines (246), auxquels il prétend apporter la liberté (235) puis la leur imposer (237).

Pour l'idéaliste qu'il est, qui veut se considérer comme une entité indépendante du milieu physique (181), qui entend se concentrer sur son âme (180), ce bonheur imbécile (224) rend caducs les valeurs immanentes auxquelles il tient : la douleur et le remords, la compassion et le devoir, la liberté (236), le renoncement (262), la chasteté (262), la générosité, le courage (261), la noblesse,

l'héroïsme (262), l'effort pour exceller, la grandeur dans le sacrifice, l'âme. Pour lui, *les larmes sont nécessaires* (263) ; il faut apprendre à *s'accommoder des ennuis* (263), *vivre dangereusement* (265). Il défend ces idées devant l'Administrateur Mondial, leur discussion sur Shakespeare, sur l'art opposé au bonheur, sur la nécessité des castes inférieures, sur le danger que présentent la science et la religion, sur Dieu, aboutissant à cette envolée : *Je veux Dieu, je veux de la poésie, je veux du danger véritable, je veux de la liberté, je veux de la bonté. Je veux du péché... Je réclame le droit d'être malheureux* (265) et, Mustapha Menier lui soufflant les mots : *le droit de vieillir, de devenir laid et impotent... d'avoir la syphilis et le cancer... d'avoir trop peu à manger... d'avoir des poux... de vivre dans l'appréhension constante de ce qui pourra se produire demain... d'attraper la typhoïde... d'être torturé par des douleurs indicibles de toutes sortes. qui veut voir une beauté nouvelle rayonner sur le monde* (234). Il est donc, qui, contre le bonheur imposé dans le Meilleur des mondes par le soma 176-177), revendique *le droit d'être malheureux* (265), d'être malade, vieux et terrifié par la mort.

À la lecture d'un tel débat, on peut se demander si le jeune homme, qui fait face à un éminent intellectuel et à un puissant politicien, ne parle pas avec trop d'habileté et d'aisance. Huxley lui-même a reconnu que *pour l'amour de l'effet dramatique, il est souvent permis au Sauvage de parler d'une façon plus rationnelle que ne le justifierait effectivement son éducation*. Mais ce témoin de la différence retrouve toute sa vraisemblance et son épaisseur humaine en allant au bout de la tragédie dans laquelle il a été engagé.

Comme il ne peut partir avec ses amis, Helmholtz et Bernard, il se réfugie dans un phare abandonné d'où il peut goûter la solitude et contempler un beau paysage (271), tout en se demandant : *Qui était-il donc, pour vivre dans la présence visible de Dieu?* (270). Il établit un jardin, *le travail lui procurant un plaisir intense* (272) qui l'amène à chanter. Comme il s'en sent coupable, il se flagelle (273). Voilà qui attire un reporter suivi d'autres, d'hélicoptères (279) dont les occupants à qui *la conscience d'être en force écrasante donnait du courage*, qui, *grisés par le bruit, par l'unanimité, par le sens de la communion rythmique*, lui réclament *le coup du fouet* (282). Il va s'en servir, mais contre Lenina, même si c'est avec *un sourire incertain, implorant, tout chargé d'humilité, une expression étrangement incongrue de détresse chargée d'ardent désir* (283) qu'elle lui tend les bras, tandis que les voyeurs appellent à l'orgie.

Il s'en sent coupable et s'impose un châtiment en se flagellant (273). Voilà qui attire le reporter auquel il ne répond que par *cinq mots* de zuni et *un coup de pied véritablement prodigieux au coccyx* (276), suivi d'autres, d'un hélicoptère auquel il *décoche une flèche*. Lorsque vient le tourmenter *la pensée de Lenina, présence réelle, nue et tangible*, il se jette sur une *brassée d'épines vertes* et tente d'opposer, à la *courtisane impudente, la pauvre Linda* (277). Assiégé par *un gros essaim d'hélicoptères* (279) dont on lui jette des cacahuètes *comme à un singe* (281), *l'animal aux abois est pris d'une colère farouche* contre ses tortionnaires à qui *la conscience d'être en force écrasante donnait du courage*, qui, *grisés par le bruit, par l'unanimité, par le sens de la communion rythmique*, réclament *le coup du fouet* (282). Il va s'en servir, mais contre Lenina, même si elle a *un sourire incertain, implorant, tout chargé d'humilité, une expression étrangement incongrue de détresse chargée d'ardent désir* (283), même si elle tend les bras vers lui : *Comme un fou, il s'était mis à la cingler de son fouet de cordes minces. Comme des porcs autour de l'auge* (284), les voyeurs poussés par cette habitude de l'action commune, ce désir d'unanimité et de communion, que leur conditionnement avait si indélébilement implantés en eux, se mirent, en criant "Orginet-Porginet", à *mimer le Sauvage qui frappait sa propre chair rebelle, ou cette incarnation potelée de la turpitude qui se tordait dans la bruyère à ses pieds* (284). Pourtant, il va céder à l'orgie provoquée par les voyeurs de sa détresse et de sa folie. Après une ellipse, *stupéfié de soma, et épuisé par une frénésie prolongée de sensualité* (284), il se réveille dans une *incompréhension de hibou* (284). Après une nouvelle ellipse, une narration qui est habilement dramatique nous fait découvrir *deux pieds qui pendaient et tournaient comme deux aiguilles de boussole que rien ne presse* (285) : il n'a trouvé d'issue que dans *le suicide sans espoir* (8).

Sa Forderie Mustapha Menier n'apparaît d'abord qu'à travers le discours paternaliste qu'il fait à de jeunes gens auxquels il sait parler avec vivacité et habileté pour prononcer une nette condamnation du monde ancien et un éloge du Meilleur des mondes. Puis, face à John, Helmholtz et Bernard, qui

ont été arrêtés, s'il affirme son autorité : *Comme c'est moi qui fais les lois ici, je puis également les enfreindre*, (243), il montre un visage à *l'intelligence bienveillante* (242). Mais il utilise à nouveau son *talent oratoire* (246) pour séduire et convaincre. Il cite Shakespeare, mais on peut se demander si c'est parce que, homme qui a connu le monde ancien, il le fait naturellement ou si, en habile communicateur, il cherche ainsi à établir le contact avec son interlocuteur qui adore le poète, et ainsi pouvoir justifier l'interdiction dont il est l'objet (242). Il reprend sa défense du Meilleur des mondes, mais se livre aussi, indiquant en particulier à John son intérêt pour la religion (255), pour Dieu, sa connaissance de *la Sainte Bible*, de *L'imitation de Jésus-Christ*, des oeuvres du cardinal Newman et de Maine de Biran, mais aussi son souci de rendre les êtres humains *indépendants de Dieu*, car, en réaliste, il refuse les valeurs immanentes que défend le Sauvage. On apprend qu'*assez bon physicien*, on lui a donné ce choix : être, en tant que dissident, envoyé dans une île, où il aurait pu continuer ses études de science pure, ou bien être *admis au Conseil Suprême* (251), être un dirigeant et se consacrer au *bonheur d'autrui* (252) contre le sien, au bonheur de tous contre la science et le grand art, au bonheur de tous contre la liberté. Cependant, la raison de son choix demeure énigmatique, ce qui ne manque pas de rendre si intéressant ce personnage, qui, à la fin, est le seul à demeurer..

Aussi ces questions se posent-elles : doit-on le mépriser pour le cynisme avec lequel il rejette les vieilles valeurs et défend les nouvelles, le cynisme avec lequel il justifie l'asservissement des castes inférieures au nom de la stabilité sociale, le cynisme avec lequel il joue au chat et à la souris avec Bernard Marx et surtout avec le Sauvage? ou doit-on l'admirer pour son *intelligence bienveillante* de penseur (242), son habileté de guide, sa modération de sage, sa finesse de psychologue, sa patience de pédagogue, son indulgence de père?

Psychologue, Huxley ne l'est-il pas aussi au fil de ces maximes générales qui révèlent un fin observateur des mœurs et des caractères : *Ceux qui se sentent méprisés font bien de prendre un air méprisant* (53) - *Quand les gens se montrent pleins de soupçons à votre égard, on se met à être soupçonneux envers eux* (90) - *Un homme peut prodiguer des sourires et n'être qu'un scélérat* (153) - *Plus les talents d'un homme sont grands, plus il a le pouvoir de fourvoyer les autres* (169) - *L'une des fonctions principales d'un ami consiste à subir (sous une forme plus douce, et plus symbolique) les châtimens que nous désirerions, sans le pouvoir, infliger à nos ennemis* (202)? Cependant, si l'on ne peut admettre, comme le prétendent certains commentateurs, qu'il n'y a plus d'individus dans le Meilleur des mondes, il faut reconnaître que même les personnalités les plus marquées, Mustapha Menier comme Helmholtz Watson, Bernard comme Lenina, et même le héros tragique qu'est John le Sauvage, que tous les personnages de ce roman d'idées qu'est *Le meilleur des mondes* sont peu approfondis, constituent surtout des symboles, des porteurs d'idées. Ce sont elles qu'il faut maintenant dégager.

Intérêt philosophique

Une recherche spirituelle constante a marqué la vie et l'oeuvre d'Aldous Huxley et *Le meilleur des mondes* en a été une des étapes importantes. Sa pensée, concentrée sur les concepts, s'y est imprimée et a encore été prolongée par la préface qu'il a donnée en 1946, où il se reproche de n'avoir été en 1932 qu'un *esthète amusé et pyrrhonien*, et par un essai intitulé *Brave new world revisited (Retour au Meilleur des mondes, 1956)*. Il y considère que la réalité est déjà pire que ses prévisions, et discerne l'action de *forces impersonnelles* qui sont constamment au travail pour faire apparaître le *cauchemar totalitaire de l'avenir* : la surpopulation, l'excès d'organisation, la tendance à l'autoritarisme, la propagande et la publicité, le lavage de cerveau, la persuasion chimique, la persuasion inconsciente, l'hypnopédie, la tendance au conformisme, la vénération de la science au détriment de la philosophie et de l'art, l'atrophie du sentiment religieux. Il affirme la nécessité de l'eugénisme et de l'instruction, garantie de la liberté de l'esprit.

Nous avons montré qu'il n'y a pas incompatibilité entre l'habileté romanesque et la richesse d'une réflexion qui était évidemment directement adressée aux lecteurs de son temps, comme le sont

toutes les oeuvres, même si elles sont d'anticipation ou historiques, mais qui nous interpelle encore aujourd'hui. Huxley affirmait d'ailleurs qu'*un livre sur l'avenir ne peut nous intéresser que si ses prophéties ont l'apparence de choses dont la réalisation peut se concevoir* (préface de 1946, 10). Ainsi, cette oeuvre nous fait évidemment réfléchir sur les méthodes de conception des êtres humains qui ont donné au roman sa célébrité, mais aussi sur une société vouée à l'hédonisme, sur le conditionnement et la morale et, enfin, sur l'utopie et la contre-utopie.

La société qu'a imaginée Huxley était à peine une anticipation en 1932 et l'est donc encore moins aujourd'hui. Cette société de consommation envahie par l'artificialité des produits, des mets, des gadgets, des sports, des spectacles, des émotions, des sentiments, vouée à l'hédonisme, ayant le culte de la jeunesse et refusant la vieillesse, était une satire de la société américaine qu'en tant que grand gentleman anglais cultivé, courtois et pétri d'humour, portant avec aisance le costume de tweed, Aldous Huxley contemplait avec étonnement. Voyageant aux États-Unis, il avait pu constater la *généreuse extravagance* de l'*American way of life*, n'appréciant que modérément cette volonté de joie permanente et obligatoire qu'il ressentait dans les lieux d'amusement : *Nulle part ailleurs on ne peut moins se parler... tout n'y est que mouvement et bruit*. On sent, en particulier, qu'en décrivant les vêtements portés par Lenina, l'esthète raffiné qu'il était raillait la conception très particulière de l'élégance que se faisaient déjà en ce temps les Américains et qu'ils sont parvenus depuis à faire adopter par le monde entier.

Il était, en cela, fidèle à cette véritable tradition qu'est la condescendance britannique à l'égard des États-Unis. Elle a, par exemple, été illustrée aussi par Evelyn Waugh dans *The beloved ones* (*Ce cher disparu*, 1946), dont le personnage est un Anglais émigré à Los Angeles qui, faisant partie d'une colonie anglaise essayant de survivre, est éberlué par les mœurs américaines, par les studios de cinéma et encore plus par l'entreprise funéraire où il est engagé : *Les célestes pourpris*, morgues luxueuses pour animaux et pour humains qui sont enterrés avec des raffinements de cosméticiens, dans une atmosphère poétique de secte religieuse. Et Huxley n'aurait-il pas pu être l'auteur de la formule de George Bernard Shaw, dont Menier fait d'ailleurs *l'un des très rares écrivains anciens dont on ait autorisé la transmission des œuvres jusqu'à nous* (43) : *Les États-Unis sont passés de la barbarie à la décadence sans avoir connu la civilisation?*

Pourtant, Aldous Huxley, allait, après un voyage en Inde et au Népal où il crut avoir enfin trouvé dans le mysticisme oriental une réponse à ses obsédantes questions sur le destin de l'humanité qui fit écrire alors des essais sur la doctrine du détachement, s'installa à Los Angeles où il devint scénariste pour Hollywood, mais se rangea aussi du côté des écologistes et du mouvement hippy, s'intéressant aux drogues psychédéliques comme la mescaline et le LSD. Il fit l'éloge de ce dernier, dont il écrivit qu'il est à même de susciter « *la renaissance spirituelle de l'homme* » ; parce qu'il « *peut influencer positivement la rencontre avec la mort chez les mourants* », il en administra à sa première femme qui était en phase terminale et en prit lui-même quelques heures avant de mourir.

En fait, c'est la société occidentale qui mérite la satire qu'Huxley faisait de la société américaine de 1932 puisque les États-Unis n'ont fait qu'amplifier les tendances d'alors et que la planète semble se diriger vers une américanisation totale. Ne sommes-nous pas encore plus engouffrés dans ce monde uniquement matérialiste, organisé, industrialisé, taylorisé, soumis au cycle vicieux de la production et de la consommation, au règne de l'artificiel (les fibres artificielles, les nourritures artificielles, la musique synthétique, les images créées par l'ordinateur, etc.) et de l'éphémère (les appareils jetables, les vêtements vite démodés, la voiture de l'année, etc.), à la présence continue des distractions? Notre société, régie par de bienveillants behavioristes, n'est-elle pas vouée au culte du bonheur et du corps, plaçant l'utilité au-dessus de la beauté, laissant la philosophie et l'art régresser, la capacité religieuse s'atrophier, la morale se libérer? Le soma du Meilleur des mondes ne porte-t-il pas aujourd'hui le nom de Prozac? Nos vieillards ne sont-ils pas aussi invités à continuer à pratiquer la copulation grâce au Viagra? Le besoin de conformité n'est-il pas affirmé : *Tout le monde le fait, fais-le donc !?*

Aux États-Unis s'épanouit le capitalisme qui, lui aussi, s'imposerait de nos jours au monde sous la forme du néo-libéralisme. Or certains commentateurs ont cru pouvoir prétendre que le Meilleur des mondes est une société où le capitalisme triomphe, où les citoyens sont parfaitement normalisés pour

être mieux à son service. Toutefois, on ne voit guère à qui profite le bon fonctionnement de cette économie. Il n'est pas fait mention de propriété privée, de patrons, de P.D.G. Aurait-on plutôt affaire à un capitalisme d'État? Voilà qui pose la question de la finalité du Meilleur des mondes sur laquelle il faudra revenir.

On peut se demander plutôt si la consommation n'est pas encouragée que parce qu'elle est une distraction. Huxley n'aurait-il pas voulu maintenir le travail pour la simple raison qu'un des grands écueils des sociétés utopiques, qui sont figées, c'est l'ennui qu'elles distillent? Cette hypothèse pourrait être confirmée par l'aveu que fait l'Administrateur Mondial : «*Techniquement, il serait parfaitement simple de réduire à trois ou quatre heures la journée de travail des castes inférieures, mais une expérience tentée en Irlande n'a abouti qu'à un accroissement considérable de la consommation de soma.*» (248).

L'aura de crainte qui plane sur "*Le meilleur des mondes*" et qui fait qu'on cite à satiété ce titre (sans, dans la plupart des cas, avoir lu le livre !) tient à la notion de *bébés-éprouvettes*. En fait, l'eugénisme d'Huxley lui était inspiré par sa crainte de la surpopulation (un des thèmes de son essai de 1956), alors que, dans le Meilleur des mondes, la planète ne compte que deux mille millions d'habitants (soit deux milliards), ce qui est considérablement moins qu'aujourd'hui (cinq milliards cinq cents millions) et surtout moins que ce qu'on prévoit, la surpopulation étant le plus grave problème auquel doit faire face l'humanité actuellement.

Il faut dire que les *bébés-éprouvettes*, tels que Huxley les a imaginés, ne présentent aucune plausibilité, pas plus que le *Procédé Bokanovsky* et la *Technique de Podsnap*. Il est vrai que la fécondation in vitro (FIV ou fivette) est actuellement pratiquée, le premier de ces bébés que la presse se plaît à appeler *bébés-éprouvettes*, Louise Brown, étant né en 1978 en Angleterre. L'insémination et la fécondation artificielles sont déjà responsables de quelques millions de conceptions, les donneurs ou vendeurs étant même choisis dans des catalogues selon des caractéristiques détaillées, avec photos en prime, le sperme étant souvent recueilli à des milliers de kilomètres et à des années de distance pour être traité, analysé, congelé, sélectionné, acheté et ensuite acheminé par la poste. On pratique même une fécondation artificielle avec transfert des gamètes dans les trompes de femmes ménopausées. Des contrats de grossesse américains définissent le rôle de plusieurs femmes qui assurent la gestation d'embryons conçus à partir des ovules et du sperme des parents génétiques en reprenant les deux, trois ou quatre enfants, en les portant, en en accouchant. Dans de tels processus, généralement marqués de secret et d'anonymat, est assuré le gommage des donneurs ou vendeurs de sperme ou d'ovules. Les traces généalogiques de l'enfant sont donc effacées, tandis que les gamètes sont appelés *médicaments*, l'insémination *injection*, le transfert d'embryon *implantation*.

Ces pratiques ont donc déjà commencé à altérer profondément la reproduction de l'espèce humaine, faisant passer l'engendrement d'un rapport sexué et sexuel aléatoire avec l'Autre à une reproduction programmée, technicisée, coupée de la sexualité, où l'Autre est souvent réduit à du matériel génétique (sperme ou ovules) ou à une fonction instrumentale d'engendrement (mère porteuse) ou de gestation (mère gestatrice).

Voilà qui marque la différence essentielle avec l'ectogenèse imaginée par Huxley : l'utérus maternel est toujours nécessaire puisqu'on ne peut cultiver que pendant huit jours un embryon fécondé en incubateur. Ni notre génération ni les suivantes ne pourront donc recourir à des utérus artificiels : on ne sait pas du tout par quoi remplacer un placenta de mammifère. On a toujours besoin de mères porteuses, phénomène que la science-fiction n'avait pas prévu. D'autre part, on ne peut diviser un embryon qu'en deux.

Mais, de nos jours, sont possibles bien d'autres techniques de reproduction, tels que : la stimulation de la production d'ovules, dont certains sont appelés à permettre une naissance et d'autres à n'être que matériel de recherche ; la production en série d'embryons qui sont transférés dans l'utérus ou congelés pour transferts ultérieurs et conceptions éventuelles, ou pour utilisation comme matériel de recherche ; le développement de cellules souches dans une autre espèce ; la fabrication d'hybrides animal-humain ; le clonage qu'il soit reproductif (duplication d'un être vivant) ou thérapeutique (copie

des cellules à des fins de recherche ou de traitement) ; le sexage ; la modification génétique du sperme ; la modification des cellules germinales ; la manipulation du génome des embryons pour en corriger les défauts, pour prévenir certaines maladies et, éventuellement, intervenir dans leurs modalités d'élaboration ; etc..

Dans toute cette fabrique du vivant, où les éventuels rejetons sont traités comme de nouveaux rats de laboratoire, l'engendrement risque de devenir un *service médical* de reproduction, auquel on aurait droit, toute limitation étant dénoncée comme un acte de discrimination.

S'il vivait encore, Huxley serait encore plus alarmé par l'accélération actuelle de la technicisation de la reproduction, qui pose peut-être plus de problèmes qu'elle n'en résout. Elle crée de nouveaux besoins et, par conséquent, de nouveaux droits : celui de procréer, celui d'avoir un enfant sain, celui de se faire avorter si l'embryon présente des risques d'infirmité ou s'il n'est pas du sexe désiré, etc.. Elle change profondément la nature et le sens de la médecine qui devient fabrique d'humains potentiels. Elle est coûteuse et suscite un véritable marché, entraînant non seulement une augmentation des coûts de santé mais des coûts humains et sociaux exorbitants et des conséquences démographiques, politiques et culturelles qu'on ose à peine imaginer. Elle bouleverse ce qui, depuis l'aube des temps, assure la perpétuation de l'espèce et les rapports familiaux et sociaux : l'alliance entre les sexes et les générations, l'engendrement, la filiation. Elle transforme la conception des êtres, au double sens du terme, le sens et la finalité de l'engendrement, de la maternité et de la paternité, les notions mêmes de l'humain et de l'humanité.

En effet, la domestication de l'espèce humaine étant à notre portée, ne devons-nous pas nous demander quelle est notre conception de l'humanité? N'est-ce pas en amont de la découverte qu'il faut opérer les choix éthiques?

Dans le domaine de la génétique, Huxley n'a donc pas du tout pensé - et pour cause ! - aux progrès actuels. Mais, absence plus grave et qu'il reconnaît dans sa préface de 1946, il ne s'est guère soucié des apports des sciences physiques, comme la physique nucléaire. Il n'a fait *aucune allusion à la fission nucléaire*, même si, en 1931, le sujet était fort débattu et qu'il n'ignorait pas qu'on pourrait *atteler cette énergie à des usages industriels* et obtenir ainsi *une série de changements économiques et sociaux plus rapides et plus complets que tout ce qui s'est vu à ce jour* (13), tout en faisant craindre aussi des *gouvernements totalitaires éminemment centralisés* (14). Cette absence, il la justifie aussi ainsi : *Le thème du "Meilleur des mondes" n'est pas le progrès de la science en tant que tel ; c'est le progrès de la science en tant qu'il affecte les individus humains et, spécialement, l'application aux êtres humains des recherches futures en biologie, en physiologie et en psychologie* (11).

En conséquence, Huxley considérait que, de même que la guerre est trop sérieuse pour être laissée aux seuls militaires, la science est trop sérieuse pour, dans notre société qui la vénère, être laissée aux seuls scientifiques et, en particulier, aux *biocrates* auxquels on laisse toute liberté, par ignorance, indifférence, naïveté ou défaitisme, et qui s'érigent en nouveaux maîtres de la procréation. Ne devons-nous pas craindre une collusion entre les pouvoirs politiques, scientifico-médicaux et médiatiques qui placerait le *progrès scientifique* au-dessus de tout soupçon, et même au-dessus des lois?

Dans son désir de maîtrise et de transformation du monde comme de lui-même, derrière l'alibi du savoir, l'*homo faber* ne fait-il pas taire l'*homo sapiens* qui n'arrive plus à penser dans l'évanouissement des repères?

Michel Serres, dans sa préface à *L'oeuf transparent* de Jacques Testart (1986), en faisant l'immanquable allusion au livre d'Huxley, met en garde : *Nous risquons de décider demain du meilleur des mondes... Nous savons seulement qu'il ne doit pas devenir unitaire... et que nul ne doit tenir de poste d'où il puisse décider de manière large ou globale de la production ou de la définition de l'homme.*

D'autre part, dans le Meilleur des mondes, les êtres subissent un conditionnement psychologique, qui semble effrayant. Des relations étroites lient en profondeur la structure psychique de l'individu et l'ordre politico-social qui l'aliène. La caste dirigeante, pour conserver à jamais sa domination - sous prétexte de faire le bien des êtres - a pour objectif essentiel la stabilité sociale obtenue par l'amour de

la servitude. Le but proclamé est de *faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper*.

Le conditionnement impose une extinction de la conduite individuelle (*Tout l'ordre social serait bouleversé si les hommes se mettaient à faire les choses de leur propre initiative*, 261) et une soumission acceptée à la volonté sociale (*Vous ne pouvez vous empêcher de faire ce que vous avez à faire*, 262). Le moindre acte d'existence, la moindre pulsion apparemment spontanée sont en fait le reflet ou le produit de modèles idéologiques intériorisés depuis l'enfance.

Le conditionnement est prolongé par la propagande, par les moyens de communication dirigés par l'État. Il invite aussi à une recherche du plaisir (*Un homme civilisé n'a nul besoin de supporter quoi que ce soit de sérieusement désagréable*, 261). *Le bonheur universel maintient les rouages en fonctionnement bien régulier* (252). *Sans la jouissance jusqu'aux limites extrêmes qu'imposent l'hygiène et les lois économiques, les rouages cessent de tourner* (262).

Mais on peut se demander à quoi sert de créer ces êtres robotisés répartis dans des castes et conditionnés à aimer leur travail et à être heureux. Car à quoi sert ce travail? Et, a-t-on envie de demander avec Montherlant, *Le bonheur, pour quoi faire?*

Cependant, il faut reconnaître que toute société, en définissant la morale, le code de conduites, les lois (le *code de lois étant dicté par des gens qui organisent la société*, 260) dont elle a besoin pour assurer sa survie, soumet ses membres à des pratiques de conditionnement, qu'on les appelle instruction, formation, initiation, apprentissage, éducation, afin obtenir une conformité. Elle tient à ce que ses membres soient des rouages bien huilés de la machine sociale, plutôt que des *chevilles rondes dans des trous carrés* (65). La remarque de Mustapha Menier nous concerne tous : *Chacun de nous, bien entendu, traverse la vie à l'intérieur d'un flacon* (247) qui est le résultat de ce conditionnement.

Or les pratiques de conditionnement de chaque société correspondent aux situations auxquelles elle a à faire face et aux buts qu'elle se donne. Jusqu'à présent, les sociétés humaines ont été entraînées dans la fatalité de la procréation qui est la conséquence à la fois de l'égoïsme jouisseur des procréateurs et de la nécessité de perpétuer l'espèce ou le groupe social afin qu'il ne soit pas submergé par les autres. La société primitive, fondée sur le clan, se donne une morale en conséquence : *Chez les sauvages des Iles Trotbriand, la conception était l'oeuvre des esprits ancestraux ; personne n'avait jamais entendu parler d'un père*, 57). Dans les sociétés religieuses, on donne à cette fatalité une finalité métaphysique. La société occidentale judéo-chrétienne, centrée sur le couple, sur la famille nucléaire, s'est, en particulier, imposé une grande rigueur en matière de sexualité (aussi, dans le *Meilleur des mondes*, se gausse-t-on du fait que les *jeux érotiques entre enfants étaient considérés comme anormaux avant l'époque de Notre Ford*, 50 ; de cette perversion qu'est la chasteté, 57, qui entraîne la passion, la neurasthénie, l'instabilité, 262). Dans la société occidentale contemporaine, où les naissances sont dans une grande mesure contrôlées, où la finalité métaphysique s'efface, restent l'égoïsme jouisseur et la nécessité de perpétuer le groupe social dans un monde qui n'est pas unifié et pacifié. Le *Meilleur des mondes*, ayant supprimé la famille (et le complexe d'Œdipe et les conflits et problèmes psychologiques qu'elle implique), n'a pas de raison de ne pas permettre la liberté sexuelle qui est aussi la soupape nécessaire que peut offrir un système totalitaire qui ne canalise pas les impulsions et l'énergie sexuelle sur la personne d'un chef.

Cette liberté sexuelle ne devrait pas nous scandaliser ; elle a pourtant conduit un critique à voir, dans *Le meilleur des mondes*, un roman pornographique ! Il est vrai qu'on peut être choqué (mais c'est ce que veut Huxley qui l'est lui-même) par ces femmes qui, comme Lenina, semblent n'être que des objets sexuels pour les hommes qui les apprécient parce qu'elle sont *pneumatiques*, ces hommes qui, selon Bernard Marx, ne les voient que comme des *morceaux de viande* (64) tandis qu'elles se *considèrent elles-mêmes comme de la viande*, s'offusque-t-il. En fait, objets sexuels, les hommes n'en sont-ils pas tout autant pour elles (la langue du XVIIIe siècle, en accord avec l'étymologie, appelait d'ailleurs *objet* toute autre personne), et on le constate bien quand Lenina tente d'imposer son désir à John. Et l'Alpha-Plus Watson n'est-il pas apprécié en tant qu'*amant infatigable*?

À ce propos, on peut d'ailleurs se demander si ce que, dans notre société, on appelle *amour*, *passion*, n'est pas que l'écart entre le désir et sa satisfaction? Le message hypnopédique répété par Lenina conseille : *Ne remettez jamais à demain le plaisir que vous pouvez prendre aujourd'hui*, tandis

que Bernard Marx, peu doué par la nature, manifeste une volonté de *répression des impulsions* (114) qu'il ne manifeste que parce qu'elles risquent de ne recevoir guère de réponse. D'ailleurs, quand il est assuré du succès auprès des femmes, sa morale se modifie comme par enchantement. Le refus d'accepter cet écart fait des Utopiens *des bébés en ce qui concerne le sentiment et le désir* (114). Bernard veut, lui, être un *adulte tout le temps*.

D'autre part, si à la propagande des sociétés autoritaires, à laquelle nous n'échappons d'ailleurs pas, nous ajoutons la publicité, car à l'État s'est adjoint le commerce, ne devons-nous pas constater que le conditionnement est tout aussi présent dans notre société? Qu'on le nie ne ferait d'ailleurs que confirmer son efficacité, car le comble du conditionnement, de l'aliénation, est d'être à ce point acceptés, intégrés, qu'on est heureux de les subir.

Huxley, dans sa préface de 1946, évoque le rève des jésuites, *si on leur confiait l'instruction de l'enfant, de répondre des opinions religieuses de l'homme*, et constate que *le pédagogue moderne est moins efficace dans le conditionnement de ses élèves* (15).

Aussi John, dont certains ont cru pouvoir dire qu'il est l'être totalement libre, ne l'est-il pas du tout ! Le pauvre a été soumis à un double, sinon à un triple, conditionnement : celui de la société primitive et celui de la société occidentale ancienne à travers la lecture vraiment religieuse de Shakespeare (malheur à l'homme d'un seul livre !). Or la foi païenne des Indiens avait déjà été contaminée par la foi chrétienne, et voilà que s'ajouterait l'hédonisme du meilleur des mondes. D'ailleurs, le seul fait qu'il y ait autant de fois différentes ne les disqualifie-t-il pas toutes? On comprend qu'il ait été tout à fait réfractaire à une troisième remise au point !

Si le conditionnement est généralisé, voilà un déterminisme qui s'ajoute à celui qu'impose d'abord la génétique (et auquel, on l'a vu, on n'échappe pas même dans le Meilleur des mondes, le coup de dé qu'il est, qu'on prétend supprimer, ayant atteint Bernard Marx). Dans une telle surenchère, quelle place est laissée à la liberté de jugement et d'action? Déterminisme et liberté, question éternelle que se posent les philosophes et sur laquelle ils se partagent, faisant triompher l'un ou l'autre selon qu'ils sont pessimistes ou optimistes. Il faut espérer en, non il faut oeuvrer pour, l'extension de la liberté au détriment de tout déterminisme qui peut être réduit, et pourquoi pas? même de celui qu'impose la génétique.

Cependant, ne faut-il pas savoir moduler cette liberté? Mustapha Menier a beau jeu de se moquer de *la liberté de n'être bon à rien et d'être misérable. La liberté d'être une cheville ronde dans un trou carré* (65). Nous qui voyons, à la morale d'autrefois, autoritaire, rigoriste, imposée par des dogmes et des idéologies, qu'ils soient religieux ou laïques, s'en substituer aujourd'hui une autre, souple et fluctuante, où l'on exerce, ou croit exercer, son libre arbitre, retenons l'idée d'une morale transitoire, qui puisse évoluer, progresser, car elle n'est jamais que relative dans le temps et dans l'espace.

Mustapha Menier, avons-nous dit, ne se préoccupe pas de la finalité du Meilleur des mondes. Il a pourtant révélé à John son intérêt pour la religion (255), pour Dieu, sa connaissance de *la Sainte Bible*, de *L'imitation de Jésus-Christ*, des oeuvres du cardinal Newman (dont il a retenu l'idée que *Nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes... Nous sommes la propriété de Dieu* (257), et de Maine de Biran (dont il a retenu que *les hommes deviennent religieux en avançant en âge à cause de la peur de la mort*, 258). Mais il s'est auparavant réjoui de l'éradication d'*une chose qui s'appelait le Christianisme* (71), d'*une chose appelée l'âme et d'une chose appelée l'immortalité*, 73), d'*une chose appelée Dieu* (72), en tout cas de *Dieu tel qu'il était il y a des centaines d'années* car Dieu changerait en fonction du changement des êtres humains (256), se manifesterait *de façon différente aux différents hommes*, n'étant pas compatible avec *les machines, la médecine scientifique, et le bonheur universel* (259). Il en est venu à considérer qu'il faut rendre les êtres humains *indépendants de Dieu, et, pour cela, leur assurer la jeunesse et la prospérité jusqu'à la fin dernière* (258).

Ainsi s'opposent deux conceptions de Dieu : celle, que veut le Sauvage, d'un *Dieu dirigeant les choses, punissant, récompensant* (260), d'un Dieu qui est *la raison pour supporter vaillamment les choses, pour faire les choses avec courage*, et le Dieu, qu'envisage l'Administrateur Mondial, qui est produit par la société, auquel on ne croit que *parce qu'on a été conditionné à croire en lui*, 260).

Le Meilleur des mondes étant unifié et sa finalité étant inexistante, on peut se demander pourquoi, après l'établissement de l'État mondial, avoir voulu prolonger l'existence de l'humanité? Il apparaît qu'en fait Huxley ne s'est pas posé la question ; sa fiction ne sert qu'à critiquer notre société.

Cela nous amène à constater que, par rapport aux utopies anciennes qui étaient conçues en quelque sorte *ex nihilo*, les utopies modernes sont, soumises en cela à un mouvement général, devenues de plus en plus réalistes, ont de plus été conçues en réaction avec l'état réel des sociétés où on les imaginait. Elles se sont greffées sur l'Histoire, offrant d'ailleurs une Histoire du futur faisant le lien avec notre présent. C'est bien la raison pour laquelle les utopies contemporaines sont devenues des contre-utopies.

Or cette évolution, ce progrès, sont refusés dans l'utopie, qui est la conception d'une société autre, obéissant à une formule rationnelle et logique en sa démarche et jusqu'en ses conséquences les plus extrêmes, toutes les catégories d'individus y vivant selon des comportements prévus, ordonnés, inscrits dans l'harmonie de l'ensemble, ne laissant aucune possibilité à l'action d'un être différent, aucune place à la curiosité, à la découverte, à l'initiative, à l'ambition, à l'excellence. C'est un monde refermé sur lui-même, fonctionnant avec l'admirable netteté d'une horloge, un monde figé dans sa stabilité, sur lequel l'Histoire n'a pas de prise. La société utopique échappe au désordre, à l'entropie, parce qu'elle se donne pour principe fondamental la raison, une raison infaillible donc inhumaine.

Nous avons vu que, dans le Meilleur des mondes, *Communauté, Identité, Stabilité* sont les visages de cette inhumanité. Le dernier terme, dont nous avons fait le premier, refuse l'évolution. En utopie, on est ce qu'on est et on le reste. Mais qu'est-on? le second terme l'indique : on est identique, uniforme. C'est que, dans une bonne mécanique, les pièces doivent être interchangeables, standardisées. En utopie, la différence individuelle est inconnue. Et c'est pourquoi le dernier terme est la *communauté*. La Cité rationnelle ne connaît pas l'individu alors qu'aujourd'hui il reçoit, dans le monde occidental plus de respect qu'il n'en a jamais eu dans l'évolution de l'humanité.

L'utopie que décrit *Le meilleur des mondes* d'Huxley s'inscrit dans une longue tradition dont elle hérite bien des traits et dont elle se distingue aussi nettement. Si le mot a été créé par Thomas Moore en jouant sur deux mots grecs : *ou-topos*, lieu qui n'existe pas, et *eu-topos*, lieu bon, meilleur, le genre remonte à l'Antiquité. Dans *La république* de Platon, Socrate décrit la cité modèle qui est déjà une communauté coopérative, organisée scientifiquement, la qualité et le nombre de la population étant réglementés, et que seuls les *philosophes-rois*, donc une aristocratie, sont capables de gouverner justement.

Toutes les grandes idéologies proposent une utopie, sont totalitaires.. Ainsi, le catholicisme a fait naître l'Inquisition, une institution créée pour fabriquer une société parfaite où l'Islam. L'intégrisme est l'utopie qui justifie des crimes au nom du paradis.

Dans *L'utopie*, Thomas More critique la propriété privée et le régime monarchique, puis décrit une organisation économique, sociale, politique et culturelle qu'on peut qualifier de communisme idéal. Il la plaçait sur une île, d'où le paradoxe ironique du Meilleur des mondes où les êtres réfractaires, plutôt que d'être mis dans *la chambre asphyxiante* (253), sont envoyés dans des îles : l'Islande (118), Sainte-Hélène (199), les Marquises, Samoa (253), les îles Falkland (254, pour les francophones, ce sont les îles Malouines).

À l'époque moderne, apparurent des utopies avant tout économiques. Au XVIIIe siècle, Saint-Simon conçut un industrialisme optimiste où s'harmoniseraient les intérêts des chefs d'entreprises et des ouvriers. Au XIXe siècle, divers socialismes utopiques, ceux d'Owen, de Cabet, de Fourier, de Proudhon, apparurent, se proposant d'organiser rationnellement la société, avant que Marx n'en définisse un qui serait *scientifique* fondé sur le matérialisme dialectique, montrant la lutte des classes, dénonçant l'aliénation du prolétariat, critiquant l'extorsion de la plus-value par le capitalisme, prévoyant la dictature du prolétariat comme étape intermédiaire entre le capitalisme et le communisme qui a été une de ces grandes idéologies totalitaires du XXe siècle qui ont été des utopies : le communisme, le maoïsme.

À ce totalitarisme de gauche répondit, à droite, celui du fascisme italien qui était réactionnaire, antiparlementaire, antidémocratique, antisocialiste (le corporatisme devant supprimer la lutte des classes), hostile à l'individualisme libéral, l'individu, dont tout esprit critique est annihilé, s'effaçant

devant l'État totalitaire et centralisateur, dirigé par un Duce qui cumulait les pouvoirs, le Parti jouant le rôle d'une élite.

Bientôt, dans une Allemagne qui avait été humiliée par le Traité de Versailles, allait-on assister à la montée du nazisme qui, sous la direction du Führer, reprit ce totalitarisme, voulant établir le règne de mille ans d'une société idéale où la race aryenne, se considérant supérieure, supprimerait les Juifs, réduirait les autres à l'esclavage, leur imposant l'eugénisme, le pangermanisme étant justifié par la conquête de l'espace vital.

Mais, en 1931, quand Huxley écrivit *Le meilleur des mondes*, Adolf Hitler n'était pas encore au pouvoir et les purges staliniennees n'avaient pas encore commencé. Il n'a donc pas puisé là l'idée de l'avenir dictatorial qu'il y décrit, qui n'a pas la brutalité des fascistes et des staliens. Son régime, on l'a vu, procède plutôt par une manipulation douce (*Pour gouverner, il s'agit de siéger, et non pas d'assiéger. On gouverne avec le cerveau et avec les fesses, jamais avec les poings.*, 68).

Il reste que c'est bien à cause d'une telle enrégimentation des pensées et des conduites qu'on a assisté, dans la littérature du XXe siècle, à une préfiguration et à une dénonciation des sociétés totalitaires, à une dénonciation des utopies, qu'on ait produit plutôt des contre-utopies, des anti-utopies, des dystopies, genre bien particulier qui tend à montrer que la réalisation effective d'objectifs utopiques conduirait à une catastrophe, à la disparition des valeurs humaines. Et, par rapport aux utopies traditionnelles qui n'indiquent pas comment est atteint l'état supérieur qu'elles décrivent, les utopies ou les contre-utopies contemporaines, bénéficiant de l'apport du darwinisme, montrent que la notion d'évolution s'applique aussi aux sociétés, qu'on peut passer de l'une à l'autre.

Dans *Le meilleur des mondes*, cette dénonciation est d'abord indiquée par l'épigraphe, qui est un texte en français même dans l'édition originale : *Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : Comment éviter leur réalisation définitive?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique, moins "parfaite" mais plus libre.* L'auteur de ce texte, Nicolas Berdaïeff, est un philosophe russe qui se fixa à Paris en 1922 et qui, d'abord marxiste, était revenu à la fois chrétienne, centrant sa pensée sur les problèmes de la liberté humaine.

Si, en 1932, Huxley se sentait déjà en communauté d'esprit avec Berdaïeff, il l'était encore plus quand, dans son *Retour au meilleur des mondes*, son pessimisme lui faisait *craindre que l'Utopie soit beaucoup plus proche de nous que quiconque ne l'eût pu imaginer* (17). Pour lui, le nationalisme a eu en Europe pour conséquences... *le bolchevisme, le fascisme, l'inflation, la crise économique, Hitler, la Seconde Guerre mondiale, la ruine de l'Europe et la quasi-famine universelle* (13).

Pourtant, dans le même temps, un autre grand écrivain anglais, véritable auteur de textes fantastiques et de science-fiction mais aussi de plus en plus un penseur propagandiste, Herbert George Wells, évoluait du pessimisme à l'optimisme. Mais il était en fin de carrière et c'est dans son dernier livre, *The shape of things to come* (1933), qu'il imaginait toute une Histoire du futur. Il donnait d'abord une interprétation socialiste de la période d'après-guerre (1914-1933) puis prévoyait, après l'échec d'une Conférence Économique Mondiale à London en 1933, l'entrée du monde dans une période de conflit et de chaos qui le faisait sombrer dans un nouveau Moyen Âge. Il voyait une Renaissance par l'émergence d'une élite de *révolutionnaires techniciens* (scientifiques, ingénieurs, aviateurs, hommes d'affaires), par l'établissement d'un État mondial, et, enfin, par la découverte qu'on n'a plus besoin d'aucun gouvernement. Ce serait ainsi qu'après 2059, se développerait l'Utopie : l'harmonie serait établie entre l'être humain et la nature, l'environnement serait nettoyé, les interdits sociaux et sexuels seraient levés, la littérature et les arts s'épanouiraient, l'espèce humaine connaîtrait une transformation biologique, les individus deviendraient graduellement des *tentacules* d'un *organisme unique*.

L'optimisme de Wells n'a guère trouvé d'écho, et Huxley aurait, selon certains, écrit son propre roman pour en prendre le contre-pied. À son pessimisme répondit plutôt celui d'Orwell dans *1984* (1948) et on a souvent rapproché ces deux œuvres qui sont, en fait, aux antipodes l'une de l'autre. Chez

Orwell, Oceania, un des trois États qui se partagent le globe, est une société totalitaire de nature communiste, soumise à la dictature apparemment protectrice de Big Brother qui exige que chacun se soumette à une discipline physique et mentale sciemment dépersonnalisante, s'écrase à ses pieds, sous son regard, et que toute l'énergie sexuelle lui soit consacrée. Il gouverne par trois grands ministères : celui de l'Abondance qui gère la pénurie, celui de l'Amour qui répand la propagande haineuse, celui de la Paix qui perpétue la guerre. L'Histoire est supprimée, puisque la *Révolution* a eu lieu, et l'avenir aussi puisque, par l'institution du *novlangue*, est désamorcée d'avance toute idée de révolution. Les journaux et les livres, réécrits s'il le faut, célèbrent un éternel présent ; c'est la *réalité* qu'invente la classe dirigeante et qu'il est obligatoire de *croire*. La conscience collective est sans mémoire : elle ne se constitue que de la consommation de l'actualité officielle. Dans *1984*, le lien social est... la haine. La haine de tout ce et de tous ceux qui pourraient infinitésimalement s'écarter de la ligne, une haine qui est fortifiée chaque jour, en face du *télécran*, lors du spot rituel intitulé *Les deux minutes de la haine*. Cette haine est à base d'hystérie sexuelle, la sexualité étant réprimée en tant que telle pour être convertie en pulsion de pouvoir. Le héros du livre, Winston Smith, est cependant tombé amoureux de Julia. Ils se rebellent, mais sont découverts par O'Brien ; il est brisé psychologiquement et en vient à aimer Big Brother.

Le meilleur des mondes et *1984* ont marqué la littérature du XXe siècle. Ces deux contre-utopies se ressemblent par l'idée de l'État unique, par disparition de toute individualité libre au profit de masses anonymes, par dévalorisation de l'existence qui est désespérément ennuyante. Mais, tandis qu'Huxley peint un monde hédoniste de l'abondance qui jouit d'une totale liberté sexuelle, Orwell peint un totalitarisme du pur pouvoir, un monde sévère de la pénurie qui est soumis à une répression sexuelle totale, un monde où c'est la volonté de domination politique qui s'exerce et qui était celui de l'URSS et de ses satellites, un monde dont le spectre semble bien aujourd'hui s'éloigner. Mais Huxley (dont la société est justifiée positivement par une argumentation crédible et quelque peu attirante), ou Orwell (dont la société est indéfendable et le débat d'idées impossible), le résultat est le même : des mondes immuables et parfaits et donc, de ce fait, dangereux, figés dans un éternel présent, selon une logique réifiée qui relève de la schizophrénie parce qu'il est le refus de la réalité, l'abandon à la fausse conscience, l'illusion de la toute-puissance.

Ces thèmes et ces réflexions n'ont cessé de courir dans la science-fiction du XXe siècle et on peut en relever quelques manifestations. *La cité et les astres* (*The city and the stars*) (1948) d'Arthur C. Clarke illustre la perte d'initiative qu'entraîne l'utopie : parmi les êtres humains qui auraient été confinés dans la Cité parfaite, la seule sur la Terre, par des extraterrestres qui les auraient vaincus, le seul d'entre eux qui a assez d'initiative et d'énergie pour en sortir et se lancer dans l'espace découvrira qu'il n'en est rien. *Les enfants d'Icare* (*Childhood's end*) (1954) du même auteur nous montre l'établissement d'une utopie qui n'est elle-même qu'un état transitoire, l'humanité, sortant enfin de son enfance, voit ses propres enfants rejoindre le Maître-Esprit et se fondre en lui. Ray Bradbury est très proche de Huxley dans *Fahrenheit 451* (1953), car, dans un monde futur où le bonheur est institutionnalisé et où toutes les maisons sont ignifugées, les pompiers sont employés à brûler les livres parce qu'ils sont source d'inquiétude ; mais l'un d'eux, Montag, parce qu'il a eu la curiosité d'en lire et parce qu'il est tombé amoureux d'une rebelle, et en dépit des objurgations de son chef, Montag, qui fait penser à Mustapha Mond, se dissocie de son milieu et va finalement rejoindre, en dehors de la ville, les hommes-livres dont chacun en apprend un par cœur pour assurer sa pérennité. Le Français Barjavel, dans *La nuit des temps* (1968), imagine la découverte, vers 1990, de la parfaite société qu'est Gondawa que son affrontement avec la société barbare qu'est Énisoraï a cependant conduit à une catastrophe semblable à celle que les rivalités autour de ses secrets va provoquer dans notre monde. *The perfect day* (1970) d'Ira Levin est intéressant d'abord par son titre français : *Un bonheur insoutenable* : dans un futur peut-être pas très éloigné, tous les êtres humains, du moins ceux qui ont été autorisés à naître, sont gouvernés par un ordinateur géant qui est enfoui sous la chaîne des Alpes, qui les programme dès leur naissance et les traite régulièrement non seulement contre les maladies mais aussi contre la curiosité et l'initiative ; il y a cependant des révoltés et l'un d'eux va redécouvrir les sentiments interdits et d'abord l'amour, s'engager alors dans une lutte désespérée contre ce monde trop parfait, inhumain, qui accorde certes le bonheur mais un bonheur devenu insoutenable parce qu'imposé. La société est divisée en castes dans *Les monades urbaines*

de Robert Silverberg (*The world inside*) (1971) où, en 2381, la Terre porte soixante-dix milliards d'êtres humains qui vivent dans des villes verticales, tours de mille étages abritant chacune un million d'habitants et qui sont des univers clos très hiérarchisés où s'est instauré un nouvel ordre moral et sexuel, où règne un bonheur obligatoire. Par contre, *La ruche d'Hellstrom* de Herbert (1972) fait découvrir, dans un domaine de l'Orégon, un monde souterrain, une gigantesque ruche où vivent et travaillent des êtres humains pratiquement transformés en insectes, expérience préparatoire à une mutation de l'humanité entière.

D'autre part, à travers un autre thème de la science-fiction, celui des robots, êtres parfaits, incapables de mal faire (par exemple, par leur soumission aux trois lois de la robotique définies par Asimov), se pose la question de la définition de l'être humain qui, pour mériter vraiment ce nom, doit justement en être capable, en avoir la liberté, la démonstration étant faite à l'inverse avec un garçon violent qu'on veut rendre, par un conditionnement psychologique, un véritable lavage de cerveau, complètement allergique au mal, donc plus du tout humain : on a reconnu le personnage de *L'orange mécanique* d'Anthony Burgess.

La question finale, la question essentielle, que posent tous ces ouvrages est bien celle de la définition de l'être humain. On a vu que le Sauvage considère les habitants du Meilleur des mondes comme des *monstres moins qu'humains*, s'en prenant, il est vrai, à des jumeaux Deltas, qu'il considère comme des esclaves qui ne comprennent pas *ce que c'est que l'état d'homme, que la liberté* (236). Plus tard, dans son affrontement avec l'Administrateur Mondial, qui est le sommet du *Meilleur des mondes*, il se définit par l'acceptation ou le refus du malheur, de la souffrance.

En affirmant que *la révolution véritablement révolutionnaire se réalisera, non pas dans le monde extérieur, mais dans l'âme et la chair des êtres humains* (12), Huxley indiquait bien le choix qu'il faisait entre des deux fameuses formules qu'on s'est plus à opposer : le *Changer le monde* de Marx et le *Changer l'homme* de Rimbaud.

Dans la préface de 1946 du *Meilleur des mondes*, alors qu'il avait déjà été publié à un million d'exemplaires, Aldous Huxley regrettait ce défaut le plus sérieux du récit : *on n'offre au Sauvage qu'une seule alternative : une vie démente en Utopie ou la vie d'un primitif dans un village d'Indiens, vie plus humaine à certains points de vue, mais, à d'autres, à peine moins bizarre et anormale* (8) et définissait donc une troisième possibilité : *Entre les solutions utopienne et primitive de son dilemme, il y aurait la possibilité d'une existence saine d'esprit dans une communauté où l'économie serait décentralisée, la politique kropotkinesque et coopérative... où la religion serait la connaissance unitive du Tao ou Logos immanent, de la Divinité ou Brahman transcendante... où la Philosophie serait une espèce d'Utilitarisme Supérieur dans lequel le principe du Bonheur Maximum serait subordonné au principe de la Fin dernière* (9-10). Pourtant, ne faut-il pas se réjouir de ce que ce défaut nous ait épargné un *happy end* utopique qui aurait gâché l'oeuvre et anéanti la réflexion qu'impliquait cette alternative?

Or nous avons établi que *Le meilleur des mondes* est un roman très efficace qui saisit le lecteur par le déroulement d'une véritable tragédie, qui séduit par les ressources d'une écriture à l'ironie fine et vigoureuse, qui développe habilement le tableau complet d'une société, qui fait vivre de réels personnages et, surtout, déploie un débat d'idées où deux conceptions du monde s'opposent, où la tentation utopique et totalitaire est dénoncée.

Pourtant, le totalitarisme que prévoyaient Huxley et Orwell s'estompe : les horreurs du nazisme ont culminé dans la Deuxième Guerre mondiale, celles du stalinisme se sont évanouies avec la chute de l'URSS. Subsiste toutefois le danger de l'intégrisme religieux et, de ce fait, on ne peut croire à *la fin de l'Histoire* prévue par Fukuyama. Mais, dans la suavité du développement technique, du libéralisme économique et de la mondialisation ne risquons-nous pas tout de même, au prix de l'égalité, la perte de la liberté et de l'individualité, la déshumanisation?

Ce développement technique redoutable, c'est pour Huxley celui de la biologie. Sa mise en garde fait de lui un des témoins les plus lucides de notre temps où le pouvoir des biologistes s'accroît chaque jour. Du *Meilleur des mondes*, l'opinion publique a, d'ailleurs, retenu la notion de *bébés-éprouvettes*, peut-être, d'ailleurs, par une intuition perspicace, car, en imposant un totalitarisme du parfait bonheur,

l'État infantilise les citoyens qui demeurent bien des bébés, mais il faut surtout en retenir la crainte d'une véritable et irréversible mutation de l'espèce humaine.

Le Meilleur des mondes incarne l'orgueilleux mythe prométhéen que poursuivent les utopies auxquelles lord Acton opposait finement que *Le meilleur moyen de faire de la Terre un enfer, c'est de vouloir en faire un paradis*, tandis que la sagesse populaire se contente de l'adage : *Le mieux est l'ennemi du bien*. La sagesse passe, comme toujours, par le juste milieu.

On peut considérer que notre monde se rapproche de plus en plus du «*meilleur des mondes*» de Huxley. Faut-il le déplorer? Difficile à dire. Si on est attaché à la liberté, la réponse est oui.

"Eyeless in Gaza"

(1936)

"La paix des profondeurs"

(1937)

Roman

On suit Anthony Beavis et son cercle d'amis et de connaissances, de l'enfance jusqu'au milieu de l'âge adulte, principalement dans les premières décennies du XXe siècle. Comme Anthony regarde une poignée de photos éparpillées, il revoit dans le désordre divers moments de sa vie.

En 1902, alors qu'il était enfant, il perdit et en fut bouleversé. Il fut élevé par un père comiquement pédant qui se complaisait dans les étymologies, qui le passionnaient mais étaient d'un ennui mortel pour tous les autres. Jeune homme sensible et réfléchi, il trouva à l'école de Balustrode un esprit frère en la personne de l'aimable Brian Foxworthy. En 1912, il rencontra Mary Amberley et goûta à la sensualité avec cette femme cynique et manipulatrice, aux comportements plutôt extrêmes. C'est elle qui, en 1914, paria avec lui qu'il ne serait pas capable de séduire la fiancée de Brian ; comme il réussit, son ami se suicida, et cet événement allait avoir une importance cruciale dans le développement d'Anthony. Il échappa à la Première Guerre mondiale grâce à un accident et à une blessure subie lors de son entraînement, et il en fut heureux. Tandis que Mary Amberley se perdait dans la drogue et la pauvreté, il se lia à sa fille, Helen. Cherchant alors le sens que pourrait avoir sa vie, se rendant compte que sa volonté de détachement à l'égard du monde était motivé non par l'honnêteté intellectuelle mais par la lâcheté morale, il chercha une nouvelle voie et, à l'automne de 1933, se joignit à Mark Staithes qui fut toujours une petite brute, depuis ses premières années à l'école de Balustrode jusqu'à son inutile escapade au Mexique pour participer à une révolution, une aventure menée dans une recherche de la violence pour la violence et où il a perdu une jambe. Mais, au Mexique, Anthony rencontra par hasard Miller, un voyageur excentrique, dont la philosophie bouddhiste le changea pour toujours. Revenu en Angleterre en 1934, il s'afficha comme un pacifiste et trouva du réconfort dans cette sagesse qui n'avait rien de la sophistication de ses croyances d'autrefois et satisfaisait les gens d'une façon directe.

Commentaire

Avec ce roman qui offrait un contrepoint au mordant cynicisme des précédents romans de Huxley qui étaient satiriques, où il s'agit de l'atteinte du salut par l'esprit, d'un mouvement positif vers l'unité, d'une conception de la liberté comme une discipline conduisant à une conscience plus étendue, où son héros est son alter ego, on se trouve au coeur de la période philosophique et morale de Huxley. La philosophie qu'il exposait n'était ni une réponse toute prête ni même une découverte, mais son orientation progressive vers les sources de la vie. La conversion de son héros au pacifisme et au bouddhisme coïncidait avec sa propre évolution.

Anthony Beavis échappe à toute philosophie mécanique ; il n'est conditionné ni par son éducation, puisqu'il a été doué par la nature d'assez d'intelligence pour penser librement, ni par son milieu, puisque les circonstances lui ont accordé une liberté économique suffisante et coupent les liens émotifs qui auraient pu l'asservir à sa famille. Se livrant à une quête spirituelle, il tente à maintes

reprises de trouver un sens et un centre à son existence : connaissance, art, amour, engagement. Il découvre que la liberté réside moins dans un contenu qu'elle ne s'identifie à une méthode, la discipline qui conduit à une conscience élargie de soi et du monde.

Le titre original du roman annonce cette quête spirituelle car il est emprunté au "*Samson Agonistes*" de Milton où le héros biblique qui devait libérer Israël du joug des Philistins fut capturé par eux qui brûlèrent ses yeux et le conduisirent à Gaza, où il fut forcé de moudre du grain dans un moulin :

*«Promise was that I
Should Israel from Philistian yoke deliver ;
Ask for this great deliverer now, and find him
Eyeless in Gaza at the Mill with slaves...»*

Dans ce déroulement où de subtils aperçus sur la Première Guerre mondiale trouvent leur écho dans la grandissante menace de la Seconde, tandis que sont pris entre des forces institutionnelles et mécaniques des hommes et des femmes ordinaires comme Anthony et Helen qui naviguent dans les eaux traîtresses des idéologies, de la politique, des pressions des pairs et de la société comme de leur conscience, la chronologie n'est pas linéaire, les cinquante-quatre chapitres se présentant en désordre, chacun donnant un aperçu différent de la vie des personnages. Il est donc difficile, par cette négation du fil chronologique, d'atteindre la persistance intime d'une personnalité. La structure est analogue à celle de "*Le bruit et la fureur*" (1929) de William Faulkner où le déroulement est divisé entre les vies parallèles de quatre personnages. Ici, au gré des chapitres, la date change dans un mouvement d'avancée et de recul qui relie, en contrepoint, quatre périodes cruciales de la vie du héros, de 1902 à 1936, l'année où le récit fut écrit. Le vertige provoqué par les changements fréquents de perspective temporelle paraît une acrobatie qui déguise mal l'intrusion de la «thèse» dans l'action dramatique.

La lecture est exigeante. Comme Huxley ne s'attarde pas à décrire les lieux ou les personnages, on peut facilement perdre le fil de l'action. Cependant, dès qu'on commence à comprendre les intentions d'Huxley, le roman ouvre une si unique et puissante mosaïque littéraire qu'on ne pourra l'oublier. Peut-être pourrait-on le lire deux fois, une fois en suivant l'ordre des chapitres, une autre fois en suivant les dates.

On a pu reprocher à Huxley de s'attacher gratuitement au sensationnel, d'insister trop sur l'horreur. Mais, à côté de ces épisodes dramatiques, voire mélodramatiques, des chapitres entiers ressemblent à des essais. Ainsi, celui intitulé «*Noël 1934*» constitue une méditation sur Dieu que suit celui intitulé «*Premier janvier 1935*» qui est une méditation sur la machine et le socialisme. "*La paix des profondeurs*" se situe ainsi à la charnière entre l'univers proprement romanesque de Huxley, celui du "*Meilleur des mondes*", et son univers philosophique qui allait tendre à étouffer le roman après "*Jouvence*".

En 1937, Huxley, pour soigner ses yeux, vint avec sa femme s'installer à Los Angeles où il devint scénariste pour Hollywood.

Il publia :

“*Ends and means*”

(1937)

“*La fin et les moyens*”

(1939)

Recueil d'essais

Le contenu de l'ouvrage varie, portant sur la «*nature de l'explication*», la «*structure de l'État moderne*» ou sur des thèmes plus généraux «*éthiques, croyances, guerre*», sous lesquels Huxley réunit des observations et des considérations diverses, s'attachant surtout à la liberté individuelle, à

une charité non chrétienne, aux valeurs de la non-violence pour étudier les principaux dilemmes moraux des gens des civilisations modernes en face de la science, pour faire la critique du totalitarisme. Il affirmait que la plupart des individus s'accordent dans le même désir d'un monde de liberté, de paix et de justice, d'amour fraternel, bien qu'ils n'aient pas été capables de s'accorder sur la manière d'y parvenir. Il enquêtait ensuite sur les raisons de la confusion et du désaccord, et sur les moyens d'y remédier.

En ce qui concerne les solutions à apporter à l'automalion et à une technique toujours plus envahissante, il envisagea un retour à l'artisanat dans de petites sociétés coopératives, et pensa que les loisirs abondants résultant de la mécanisation devaient permettre une reconversion des activités créatrices de l'individu. Il conclut : *«J'ai tenté de montrer les rapports entre les problèmes de la politique intérieure et internationale, la guerre et l'économie, l'éducation, la religion et la morale, et d'en construire une théorie de la nature ultime de la réalité»*, et, tout en déplorant le caractère incomplet de sa tentative, il déclare que *«le schéma fragmentaire d'une synthèse vaut mieux qu'une absence de synthèse.»*

En 1938, Huxley se lia d'amitié avec J. Krishnamurti, dont il admirait les enseignements. Il devint en même temps un vedantiste dans le cercle de Swami Prabhavananda, et il y fit entrer Christopher Isherwood.

Il publia :

“After many a summer dies the swan”

(1939)

“Jouvence”

Roman de 280 pages

Dans les années trente, en Californie, Jo Stoyte, un opulent et excentrique capitaliste, mégalomane et borné, alerté par un accident de santé, demande à son médecin personnel, l'assez pervers docteur Obispo, de chercher un moyen de prolonger sa vitalité. Il fait venir, dans le château délirant qu'il s'est fait construire, un érudit britannique quelque déphasé, Jeremy Pordage, qui veut étudier une collection de textes d'une famille d'aristocrates anglais. Or il y trouve des indices qu'un de ces comtes, Charles Hauberk, aurait trouvé, au XVIII^e siècle, le moyen d'atteindre la longévité en consommant des extraits d'entrailles de carpes. Et un voyage en Angleterre fait bien découvrir à Stoyte cet homme ; mais il est dans un état qui n'est plus guère humain : il a les traits d'un singe. Pourtant, Stoyte décide de prolonger sa vie quelles qu'en soient les conséquences.

Commentaire

Le titre est un vers du poème de Tennyson "*Tithonus*," où il est question d'une figure de la mythologie grecque à qui Zeus accorda la vie éternelle mais pas l'éternelle jeunesse.

Dans ce roman comique, Huxley se livra d'abord à une satire de la culture états-unienne : son narcissisme, sa superficialité, surtout son obsession de la jeunesse qu'il pousse à l'extrême en ayant recours à un fantastique impressionnant, la tentative de parvenir à l'immortalité aboutit cependant à un résultat grotesque.

Cette histoire extraordinaire de quête de l'élixir de vie, racontée avec un brillant et un esprit remarquables, est une parabole. L'auteur se livre, par l'intermédiaire du docteur Obispo, qui semble sorti tout droit d'un roman de Wells, à une étude sur les rapports entre l'animalité et le spirituel, «l'ange et la bête», la liberté et l'esclavage, la réalité et l'illusion, la mort et l'immortalité, le bien et le mal. Comme souvent chez Huxley, l'intrigue sert de support à une myriade de réflexions philosophiques répandues dans d'amples discussions intellectuelles.

En 1940, Huxley fit l'adaptation pour l'écran de *"Pride and prejudice"* (*"Orgueil et préjugés"*) de Jane Austen.

Peu à peu, il se détourna du roman pour se consacrer presque entièrement aux essais :

"Grey eminence : a study in religion and politics"

(1941)

"L'éminence grise"

Essai

Il est consacré au père Joseph, l'étrange capucin conseiller de Richelieu.

"The art of seeing"

(1942)

"L'art de voir"

Essai

Huxley révélait que, vers 1939, il avait entendu parler de la Méthode Bates pour l'amélioration de la vision naturelle, et d'un professeur, Margaret Corbett, qui pouvait lui apprendre cette méthode ; que sa vue s'était ainsi radicalement rétablie, qu'il put, pour la première fois depuis vingt-cinq ans lire sans lunettes et sans effort.

Le contrôle du regard et de l'attitude donne le contrôle général de soi-même et celui-ci conduit à la connaissance de ses ressources psychiques. C'est un livre semi-philosophique.

"Time must have a stop"

(1944)

Essai

Son ami, Gerard Heard, initia Huxley à la philosophie védanta et à la méditation. Il devint alors végétarien et se mit à la pratique du yoga. Il fit un voyage en Inde et au Népal, et crut trouver enfin dans le mysticisme oriental une réponse à ses obsédantes questions sur le destin de l'humanité. Il écrivit alors des essais sur la doctrine du détachement :

"The perennial philosophy"

(1945)

"La philosophie éternelle"

(1946)

Essai

Dans cet ouvrage au titre leibnizien, Huxley, voulant donner sa somme philosophique, longuement mûrie depuis le début des années 30, mêla les religions, les traditions orientales et occidentales dans une sorte de rapprochement des Églises à l'échelle mondiale. Il tenta de réconcilier l'esprit scientifique et l'esprit mystique au moyen d'un dénominateur commun à tous les grands courants de pensée.

Commentaire

Cette quête intellectuelle correspondait à l'attitude pratique de l'écrivain qui cherchait le salut dans un mysticisme proche du bouddhisme, bien qu'à la différence de celui-ci il crût en un fondement de l'existence purement spirituel et demeurât déiste. Il ne devint pas non plus antirationaliste, mais fit une place à la science. Le résultat est une synthèse imparfaite : d'une part le mur de son rationalisme le séparait du monde des mystiques, d'autre part ses solutions reposant sur une réforme de l'âme demeurent inefficaces dans l'univers de la technique.

Après la Seconde Guerre mondiale, Huxley demanda la citoyenneté américaine, mais elle lui fut refusée parce qu'il ne pouvait envisager de prendre les armes pour défendre les États-Unis.

En 1953, le psychiatre Humphry Osmond lui fit connaître la mescaline, et il fit avec elle des expériences hallucinatoires. Il décrivit ces années où il se soumit aux psychotropes comme un paradis habituellement arrosé de bourbon. Mais il chercha par ces expériences pas seulement à connaître une exaltation indéterminée, vague, mystérieuse, et individuelle, mais plutôt à atteindre un haut niveau de spiritualité.

Il publia :

"Ape and essence"

(1948)

"Temps futurs"

(1949)

Roman

Parlant en prophète, Huxley décrit les suites d'une guerre atomique dans un univers dévasté qui, à la suite des mutations génétiques provoquées par l'irradiation, est revenu à des pratiques dignes de l'âge de pierre, où l'Amérique est devenue une société bestiale. Le cycle sexuel inscrit dans les gènes des mutants est analogue à celui des animaux. Les humains-singes sont soumis à des ruts périodiques. Les parades donnent lieu à des kermesses. Les humains sont partagés entre la lutte contre leurs ennemis naturels (dont les chiens) et le rituel qui constitue leur unique tentative de rebâtir une société. Ce rituel d'un culte sauvage punit cruellement tout amour qui dépasse les relations physiques. Les femmes sont dotées de plusieurs mamelles supplémentaires.

Commentaire

Dans cette post-utopie, au meilleur des mondes policé et inhumain, Huxley opposait le monde des «*premiers temps du monde*». Il présenta cette histoire comme un scénario de film, y voyant un moyen commode d'illustrer les thèses déjà exposées à la fin du «*Meilleur des mondes*» et qu'il reprit sans recours à l'affabulation romanesque dans «*Retour du Meilleur des mondes*» (1957).

Pendant les années cinquante, l'intérêt de Huxley pour la recherche psychologique ne cessa de croître. Pendant presque un an, lui et le psychiatre Milton Erickson préparèrent une étude commune des différents états de conscience. Leur projet prit fin lorsqu'un incendie de broussailles détruisit la maison de Huxley à Los Angeles et leurs carnets respectifs pour cette étude.

“The devils of Loudun”

(1952)

“Les diables de Loudun”

Essai

Au début du XVII^e siècle, Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre-du-Marché à Loudun, près de Poitiers, réputé pour ses aventures amoureuses avec certaines paroissiennes, inspira une sorte de passion hystérique à la mère Jeann des Anges et à plusieurs ursulines du couvent local. Après les troubles qui les saisirent à partir de 1632, elles se déclarèrent envoûtées par lui, «possédées». Sur ordre de Richelieu, il subit un procès de sorcellerie et fut brûlé vif en 1634. Cette affaire procura à Huxley l'occasion de peindre avec beaucoup de verve et de précision la vie d'une petite ville provinciale bouleversée par un phénomène d'hystérie collective éclatant au milieu de querelles politiques, de scandales vaudevillesques et de rivalités de clocher. Comme il aimait à le faire, il partit des détails les plus pittoresques de ce fait divers célèbre pour en dégager des considérations plus générales au cours de brillantes digressions morales, historiques et métaphysiques. Sous le règne de Louis XIV, il n'y eut plus de sorcières dès le jour où son bon plaisir décida simplement d'arrêter les persécutions. Huxley lui-même était persuadé que, sans l'arrivée des exorcistes à Loudun, il n'y aurait pas eu de «possédées», et il développa sur un plan plus large, en l'appliquant à notre époque, ses réflexions sur l'intolérance, la cruauté, la menace du fanatisme dogmatique, religieux ou non. Ces excès et ces perversions doivent-ils nous scandaliser comme des survivances de l'obscurantisme médiéval? Huxley en trouvait des séquelles dans notre monde actuel : la «chasse aux sorcières» et les persécutions raciales sont un scandale sous tous les régimes. Citant des exemples tout récents d'hystérie collective et de vertige totalitaire, il remarqua avec amertume que chacun de nous dans certaines circonstances est capable de commettre ces actes abominables qui nous indignent dans les récits du temps passé.

Commentaire

Dans cette étude d'histoire et de psychologie, en retraçant l'histoire d'Urbain Grandier et des «possédées» de Loudun, Huxley retrouva l'époque qu'il avait étudiée dans son livre sur le père Joseph, l'étrange capucin conseiller de Richelieu ; il retrouva également les problèmes religieux et les déformations du mysticisme qu'il avait souvent abordés dans ses essais.

Comme, dans son réquisitoire, il se montre impitoyable, et ne fit grâce d'aucun détail, aussi cruel et scabreux soit-il, la critique anglo-saxonne lui reprocha de se complaire dans l'obscénité (il décrit en effet les manifestations spectaculaires chez ces religieuses de la «*furor utericus*»), et la scatologie (mais ce n'est pas lui qui a inventé les clystères bénits pour chasser les démons, petit fait vrai, digne pourtant de Swift et de Molière). Mais les «fautes de goût» qu'on peut reprocher à certaines pages n'empêchent pas le livre de demeurer comme l'un des meilleurs essais de l'auteur, et dont la lecture est des plus attachantes.

L'écrivain anglais John Whiting (1917-1963) s'inspira de la première partie du livre pour en tirer une pièce sous le titre *“The devils”* (1961, *“Les démons”*) dont l'action se situe entre 1623 et 1634, c'est-à-dire jusqu'au supplice d'Urbain Grandier.

Le Polonais Krzysztof Penderecki (né en 1933) composa un opéra en trois actes, *“Die Teufeln von Loudun”*, créé en 1969 à l'Opéra d'État de Hambourg.

“The genius and the goddess”

(1955)

“Le génie et la déesse”

(1955)

Roman

Le génial Henry Maartens est un savant qui jongle avec les atomes dans la bonne ville de Saint-Louis. Mais il est dénué du sens commun le plus élémentaire. Il s'intéresse peu à la déesse, la belle Kathy qui est pourtant une épouse bienveillante et docile, goûtant sans complexes l'amour qu'elle réduit à ses seules proportions sensuelles. Moralité : l'assistant du «génie», le narrateur John Rivers, ce fils de pasteur auquel la religion a interdit si longtemps une vie sexuelle normale, connaît auprès d'elle les délices des nourritures terrestres. Mais l'exaspération de la passion conduit à la mort.

Commentaire

Par l'humour et la façon un peu superficielle de traiter la tragédie, ce roman philosophique ressemble aux premières oeuvres de Huxley. Sa thèse : la culture scientifique, sans l'humanisme, fait du savant un imbécile ou un pervers.

Sous le ton plein de brio du badinage, il cache le fait qu'une légèreté érigée en règle de vie comme celle de Kathy est immorale et qu'elle conduit au drame. Seule la discipline de vie qui donnait son unité à *“La paix des profondeurs”* pourrait sauver de la désintégration spirituelle les personnages du roman. Or ni le savant, ni la jolie femme, ni même le romancier ne découvrent cet équilibre. Les puissances qui habitent l'être humain l'entraînent ainsi à sa perte.

Avec *“Le génie et la déesse”*, Huxley ne s'engagea pas dans des recherches techniques nouvelles. La forme se rapproche plutôt de la conversation, le romancier enregistrant l'*«orgie de souvenirs»* que lui livre John Rivers racontant son admiration pour le savant et son amour pour son épouse. Mais il pousse le narrateur à commenter, à donner des explications quand il n'en suggère pas. Huxley, dont nous sentons toujours la présence intelligente, utilise ainsi la «réflexion sur le roman» chère à Conrad pour faire du roman une moralité. D'ailleurs, les remarques sur les sujets les plus divers abondent. Elles ne sont pas sentencieuses parce que le ton est celui d'un jeu léger sur des sujets graves. Et pourtant, à travers le brillant perce une émotion qui frôle le désespoir. L'accusation implicite contre le roman lui reproche d'être le genre des époques heureuses ; en s'en moquant à demi dans *“Le génie et la déesse”*, Huxley révéla que les temps du malheur étaient arrivés.

En 1955, l'épouse d'Aldous Huxley, Maria, mourut d'un cancer du sein. En 1956, il se remaria avec Laura Archera qui écrivit une biographie de son mari.

Il publia :

“Brave new world revisited”

(1956)

“Retour au Meilleur des mondes”

Essai

Convaincu qu'une petite collectivité s'efforçant d'atteindre *«la connaissance unitive du Tao»*, la voie du mysticisme pouvait sauver l'humanité, Aldous Huxley fut, à la fin de sa vie, un des gourous des expériences de psychotropes en Californie, où il fréquenta la région de Big Sur avec d'autres écrivains progressistes.

Il rapporta ces expériences dans différents essais :

“The doors of perception”
(1956)
“Les portes de la perception”

Essai

Étudiant les drogues psychédéliques, Huxley s'attaquait au matérialisme en employant les dernières découvertes médicales pour obtenir une élévation de l'âme.

Commentaire

Il fut encore plus difficile au public de suivre Huxley qui s'enfonçait dans une méditation indienne où se mêlaient la neurothéologie, la thanatologie et la métachimie, qui cherchait dans la drogue le remède aux imperfections de notre condition.

Le titre du livre inspira le choix de son nom par le groupe «The Doors».

“Heaven and hell”
(1956)
“Le ciel et l'enfer”

Essai

Il porte sur les drogues psychédéliques.

Commentaire

Le titre s'inspire directement de l'œuvre du poète visionnaire William Blake, *“Le mariage du Ciel et de l'Enfer”*.

En 1959, Huxley, qui était resté citoyen britannique, refusa le titre de «Knight bachelor» que lui attribua le gouvernement Macmillan.

En 1960, on diagnostiqua chez lui un cancer de la gorge.

Il publia :

“Island”
(1961)
“Île”
(1961)

Roman

Un journaliste naufragé, Will Farnaby, découvre l'île indonésienne imaginaire de Pala où la sage communauté mène une vie bonne et heureuse, un roi éclairé et un médecin écossais n'ayant gardé que le meilleur de notre civilisation. La religion est adoration de la beauté et des forces vitales ; l'amour est libre mais n'empêche pas la fidélité, tandis que les enfants peuvent passer d'une famille à l'autre. On utilise, pour atteindre la sagesse, une version améliorée du LSD. La mescaline et l'adrénaline aident à combattre la souffrance et la mort. On a adopté une intéressante théorie de la délinquance, le moyen de s'en défendre étant un traitement endocrinien appliqué assez tôt et suivi

d'une thérapie mentale appropriée. Comme Will Farnaby, nous admirons les bases rationnelles et l'éclectisme de la philosophie des habitants de Pala. Mais un tyran brutal et matérialiste vient détruire ce bonheur pour exploiter les ressources pétrolifères de l'île. Et, tandis que les bulldozers retournent la terre, les oiseaux effarouchés répètent le mot qu'on leur apprend : « *Compassion* ».

Commentaire

Dans cette bonne et sage utopie optimiste qui équilibre l'univers pessimiste et en voie de réalisation du "*Meilleur des mondes*", Huxley mettait en pratique les principes de "*La philosophie éternelle*", combinant la sagesse orientale et la culture occidentale. L'île impossible est le symbole des États sous-développés auxquels l'auteur conseillait un dosage judicieux d'invention et de tradition.

S'agissait-il d'un rêve sans espoir dans un monde qui s'effondre? Il pensait que « *cet âge des lumières subsiste, ignoré dans les ténèbres* ».

Ce roman didactique, un peu romantique, qui reflétait une sérénité retrouvée, l'ultime roman de cet auteur prolifique et généreux, était son testament. Certes, son optimisme est moins convaincant que son pessimisme ; pourtant cette dernière contribution à l'humanisme mérite mieux que les critiques sévères qui l'ont accueillie.

Huxley donna des cours sur les « *potentialités de l'être humain* » à l'Institut Esalen. Ses idées furent à la base du "Human potential movement". Il fut également invité à s'exprimer dans plusieurs prestigieuses universités américaines. Dans un discours prononcé en 1961 à la "California medical school" de San Francisco, il fit cette remarque : « *Il y aura dès la prochaine génération une méthode pharmaceutique pour faire aimer aux gens leur propre servitude, et créer une dictature sans larmes, pour ainsi dire, en réalisant des camps de concentration sans douleur pour des sociétés entières, de sorte que les gens se verront privés de leurs libertés, mais en ressentiront plutôt du plaisir* », une idée proche de celle qu'avait eue J.B. Priestley, un écrivain qui lui était contemporain, dans son livre "*Les magiciens*".

Dans un discours, prononcé à l'UCLA le 20 mars 1962, il exposa en détail sa vision d'une société totalitaire et en profita pour comparer la vision de George Orwell dans "*1984*" avec la sienne, qu'il jugeait bien plus efficace et durable. Il nota également que certaines des techniques de contrôle des populations imaginées trente ans plus tôt étaient dorénavant disponibles ou sur le point de le devenir. Cela le conduisit à publier :

"Utopies positives et négatives"

Essai

Huxley procède à un classement entre utopies proches et utopies lointaines. « *Pour peu qu'on le laisse s'écouler suffisamment, le temps permet de faire pratiquement tout ce qu'on lui demande.* » Par contre, « *l'utopiste à portée de la main se considère sérieusement comme un sociologue, un législateur et un homme d'État. Bien que nombre de détails jadis utopiques sont aujourd'hui entrés dans les mœurs, aucune utopie ne s'est réalisée totalement parce que tous les écrivains, même les plus avisés et les plus doués, sont victimes du péché originel de l'intellectuel... la tendance à tout simplifier.* » Et, comme, « *dans le domaine des choses pratiques, la passion de la régularité est, avec l'appétit de pouvoir, la source principale de toute tyrannie* », Huxley conclut : « *Heureusement pour l'humanité, les nobles tyrannies des utopistes n'ont existé que sur papier.* »

Commentaire

Huxley se trompait lourdement : nous sommes environnés d'utopistes manqués qui, hélas, agissent.

“Moksha : writings on psychedelics and the visionary experience”

(posthume, 1977)

“Moksha : expériences visionnaires et psychédéliques”

C'est une anthologie des écrits d'Aldous Huxley concernant les drogues hallucinogènes, en particulier la mescaline et le LSD.

Le 23 novembre 1963, à Los Angeles, Aldous Huxley qui était atteint d'un cancer en phase terminale, incapable de parler, demanda par écrit à son épouse : «LSD, 100 mg, i.m.» Elle y accéda, et il mourut paisiblement. L'annonce de sa mort par les médias fut éclipsée par celle de John F. Kennedy, survenue le même jour, tout comme celle de l'écrivain irlandais C.S. Lewis.

Essayiste autant que romancier, auteur aussi de quelques nouvelles, de poèmes, de récits de voyage et de scénarios de film, il fut souvent amené par les contraintes financières à produire des articles et des livres en abondance. Mais cet «intellectuel pour les intellectuels» représente un moment de la crise intellectuelle bourgeoise. D.H. Lawrence, qui «n'aimait pas ses livres [...] admirait en eux une sorte de courage désespéré dans le refus et la répudiation.»

Dans ses romans et ses essais, le romancier étant d'ailleurs un essayiste brillant utilisant la forme romanesque pour animer ses thèses, il se posa d'abord en observateur critique des usages, des normes sociales et des idéaux, même si ses personnages sont plus des représentants d'idées ou des symboles que des êtres complets, multi-dimensionnels, et qu'il ne s'attarda pas à les décrire plus qu'il ne décrivit les lieux.

Puis il se préoccupa des applications potentiellement nuisibles à l'humanité du progrès scientifique, exprima une vision du monde ironique et critique où l'humanisme et la culture sont menacés par ceux mêmes qui sont chargés de les défendre, tenta de trouver le pont entre les «deux cultures», à savoir les sciences et les humanités.

Enfin, il s'intéressa de plus en plus aux questions spirituelles, et particulièrement à la parapsychologie et à la philosophie mystique, un sujet sur lequel il a beaucoup écrit. De ce fait, il est considéré comme l'un des pionniers du syncrétisme spirituel contemporain, et le courant de pensée dit du «New Age» se réfère fréquemment à ses écrits mystiques et d'étude des hallucinogènes.

Ses œuvres ont été régulièrement inscrites dans la liste d'étude des cours de philosophie britannique moderne dans les lycées et universités d'Amérique où on le considère comme l'un des grands penseurs du XXe siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

